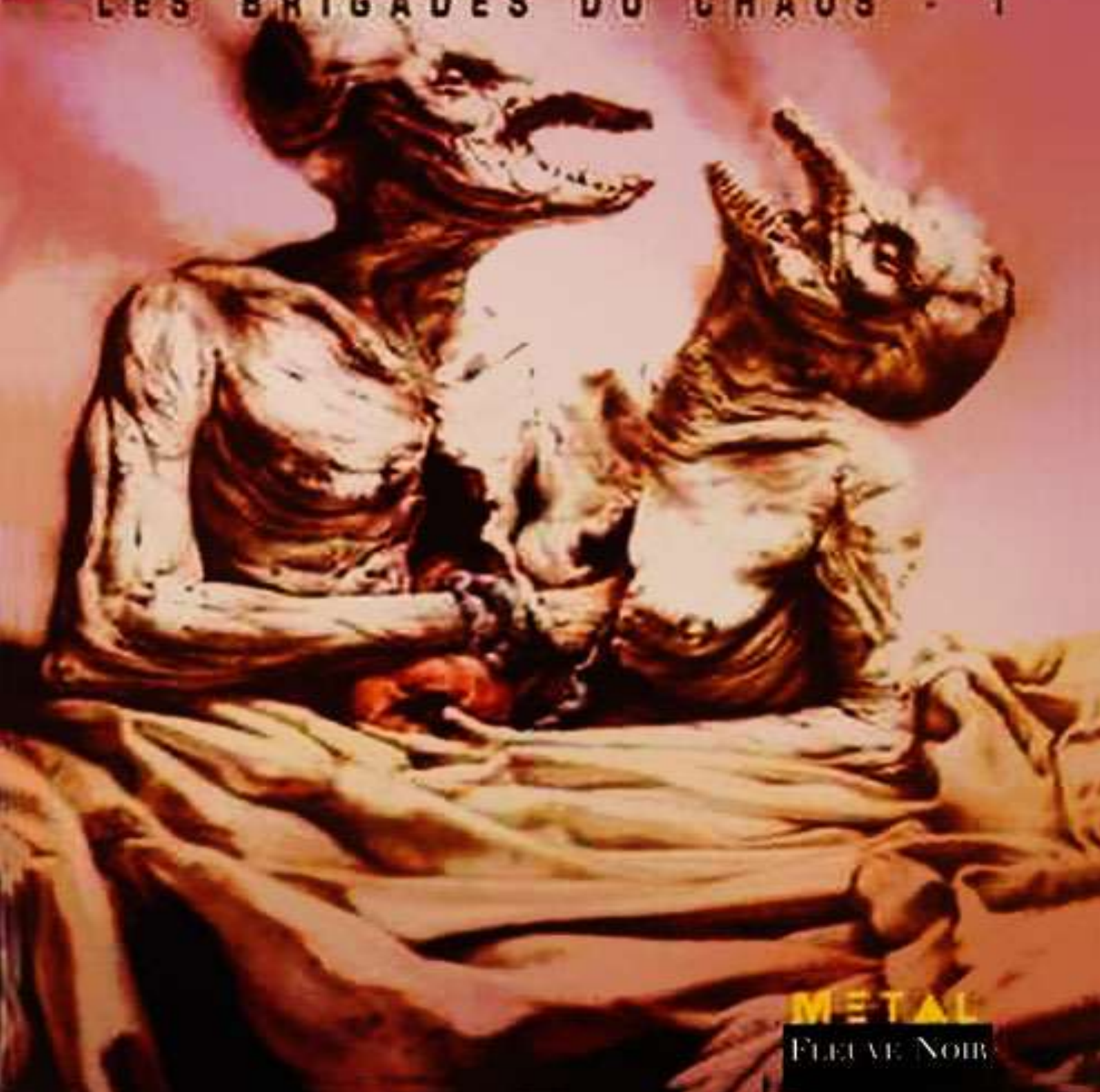


A N T I C I P A T I O N

SERGE BRUSSOLO

PROFESSION : CADAVRE

LES BRIGADES DU CHAOS - 1



METAL
FLEUVE NOIR

SERGE BRUSSOLO

PROFESSION : CADAVRE

Les Brigades du Chaos – 1



FLEUVE NOIR

CHAPITRE PREMIER

Los Angeles, 2025.

Elle s'appelait Sarah, elle avait vingt-cinq ans. Elle était grande et mince avec de longs cheveux noirs que la transpiration du sommeil collait à ses épaules.

Elle s'agitait au creux du lit, s'entortillant dans les draps.

Presque toutes les nuits, depuis son accident, elle revivait la même scène jusqu'à ce que l'angoisse devienne trop forte et la ramène à la réalité dans une grande suffocation qui la faisait soudain se dresser au milieu de la literie trempée.

En ce moment, elle était suspendue au bout de la corde, les genoux frottant la pierre du mur, à trente mètres au-dessus du trottoir. Elle essayait de ne pas penser au vide, au crampon fiché dans la façade de l'immeuble, et dont toute sa vie dépendait. Les doigts crispés sur le pinceau, elle dessinait la bouche d'une grand-mère souriante en maudissant le soleil californien qui provoquait une dessiccation trop rapide de la peinture.

Oui, elle peignait cette bouche un peu fripée tandis que la fenêtre, à dix mètres au-dessus d'elle, s'ouvrait en grinçant. Elle savait qu'une main armée d'un couteau allait sortir dans une seconde pour sectionner le filin auquel elle était suspendue.

Dédoublée, elle enregistrerait tout : le mur peint, la corde, la main et le couteau scintillant dans la lumière trop vive. Elle aurait voulu crier, mais elle restait là, à barbouiller le sourire de cette granny aux cheveux bleutés portant en triomphe un gâteau d'anniversaire orné de trois bougies. Elle allait mourir dans moins d'une minute, pour cette image de carte postale dans le plus pur style Norman Rockwell, et elle ne pouvait rien faire pour se défendre.

Les éléments du drame reprenaient leur ronde : le mur, la corde, la main, le couteau.

Elle rêvait... Elle rêvait du mur qui la dominait, falaise lépreuse percée de fenêtres aux carreaux sales. Cent mètres de hauteur sur cinquante de large. On la payait pour peindre cette façade, pour l'ornementer d'une grande fresque aux couleurs mièvres, « pastel », de ces couleurs que les psychologues de la municipalité affublaient du qualificatif « anti-stress ». Tous les taudis de Los Angeles bénéficiaient désormais de la nouvelle politique d'embellissement lancée par les ecofreaks depuis que ceux-ci avaient pris le pouvoir aux dernières élections. Les slums, ces immeubles pourris des quartiers pauvres, étaient tous décorés de murais gigantesques. Des peintures naïves s'élançant depuis le trottoir jusqu'au toit, énormes barbouillages dont les sujets avaient été déterminés par un groupe de travail spécialisé dans l'étude des névroses urbaines. Les locataires avaient le choix entre une douzaine de motifs que Sarah jugeait tout aussi niais. Il y avait la scène du mariage, avec ses participants béats de bonheur, ses colombes et ses nuages « crème fouettée » traînant dans un ciel bleu électrique, il y avait les enfants qui jouaient à la balle, la famille réunie pour la tarte aux patates douces de Thanksgiving. Et aussi les adolescentes pouffant de rire autour d'un milk-shake en échangeant d'inoffensifs secrets. Sans oublier, bien sûr, les deux petits vieux sur la jetée de la plage de Santa-Monica, qui contemplaient l'océan avec une expression d'intense sérénité, comme s'ils venaient d'apercevoir Dieu, leur faisant un clin d'œil entre les nuages.

Par-dessus tout, Sarah détestait les couleurs de bonbon acidulé qu'on les obligeait à employer. Ces roses, ces bleus...

— Ce n'est plus de la peinture, disait-elle souvent, c'est de la confiserie.

Arrivé au pied de l'immeuble, il fallait entreprendre d'escalader la façade comme n'importe quel alpiniste, car la Mairie ne voulait pas faire les frais d'un échafaudage. Là, à pied d'œuvre, on se devait de jouer du piolet, du crampon, si l'on voulait toucher sa paye à la fin de la journée. S'encorder comme si l'on se lançait à l'assaut d'une montagne. Chacun travaillait

sur un motif précis, à main levée, car on n'avait pas le temps de figoler. On peignait suspendu au bout d'une corde, les reins sciés par le harnais, les bonbonnes de pigment accrochées en bandoulière. La peinture séchait vite, il était conseillé de ne pas s'en mettre sur la peau car elle avait tendance à rester indélébile.

Au début, Sarah avait aimé ce boulot. C'était amusant de peinturlurer les taudis grisâtres, de les transformer en d'immenses sucres d'orge. Ça vous donnait, d'une certaine manière, l'impression de lutter contre la laideur de la cité.

Et puis, un jour, les choses se gâtèrent. Les habitants des immeubles décidèrent qu'ils en avaient assez d'être « rénovés » contre leur gré. Les loubards se mirent en tête d'entraver les travaux d'embellissement. Ils s'embusquèrent dans la découpe des fenêtres et commencèrent à bombarder les peintres avec tout ce qui leur tombait sous la main : boîtes de bière, bouteilles vides, ordures ménagères. Peindre les façades, suspendu au bout d'une corde devint un travail dangereux. Le port du casque fut bientôt obligatoire.

Sarah se rappelait la crispation d'angoisse qui lui nouait l'estomac chaque fois qu'elle entendait s'ouvrir une fenêtre au-dessus d'elle. Il fallait s'attendre à tout. Dans les premiers temps, les voyous se contentaient de s'agenouiller sur le rebord des lucarnes pour vous pisser sur la tête avec de grands rires, mais ces facéties prirent très vite un tour plus dramatique.

À présent, il n'était pas rare qu'ils fassent chauffer de l'huile dans une marmite, pour la jeter sur les peintres lorsqu'elle atteignait le point d'ébullition. Laura, une amie de Sarah avait été cruellement brûlée de cette manière et on avait dû l'hospitaliser à Cedar-Sinai pour tenter des greffes de peau sur ses épaules et ses bras.

La police, comme toujours, s'était révélée à peu près incapable d'affronter la situation. Les flics avaient beau monter la garde sur le toit de la maison, ils n'étaient jamais assez rapides pour intervenir avant que ne se produise l'accident.

Le 25 avril, ç'avait été le tour de Sarah. Alors qu'elle peignait le sourire rose d'une grand-mère aux cheveux bleutés, une main armée d'un cran d'arrêt se glissa dans l'entrebâillement d'une

fenêtre et coupa la corde à laquelle elle était suspendue. Bien qu'elle se balançât dix mètres plus bas, elle entendit avec une netteté surprenante crisser la lame sur les torons de Nylon. Le filin, tendu à bloc, transmettait les sons à la manière de ces téléphones à ficelle fabriqués par les enfants. Elle releva la tête une fraction de seconde avant que le câble ne se rompe. Sa frayeur fut telle qu'elle urina dans son short. L'instant d'après, la façade se mit à défiler devant ses yeux, aspirée vers le haut, comme si l'immeuble était en train de décoller. Il lui fallut une autre fraction de seconde pour comprendre que ce n'était pas la maison qui s'envolait, mais bel et bien elle, Sarah Dobbson, qui partait s'écraser sur le trottoir.

Assez stupidement, elle essaya de freiner sa chute et posant les mains sur la façade enduite de peinture fraîche, mais elle ne réussit qu'à dessiner de grandes traînées disgracieuses sur le travail de ses collègues. Elle songea : « Mon Dieu, tout ce bleu sur mes doigts, je n'arriverai jamais à m'en débarrasser... »

Puis elle heurta Manfred Wiekiewitch, qui travaillait à dix mètres du sol. Elle lui fractura la nuque, mais cette interception la sauva. L'onde de choc fut presque toute absorbée par le pauvre Manfred, si bien que lorsqu'elle toucha l'asphalte, Sarah se brisa les deux chevilles.

Entortillée dans sa chevelure moite, elle se réveilla en suffoquant, une minute avant que ne retentisse la sonnerie du réveil. Elle avait beau avancer celle-ci un peu plus chaque jour, le rêve se déplaçait en conséquence, comme s'il n'entendait pas être dérangé dans son déroulement par l'alarme d'un banal radioréveil. La jeune femme essuya la sueur sur son cou et sa poitrine avec un pan du drap. Son cœur battait à tout rompre et elle respirait la bouche grande ouverte.

Elle lança une main tâtonnante en direction de la table de chevet pour trouver l'interrupteur. Une nuit complète régnait dans l'appartement aux fenêtres obstruées, mais cette anomalie permettait à Sarah de bénéficier d'un loyer dérisoire, le seul qu'elle fût en mesure de payer.

En effet, quand on peignait un mural sur une façade, il arrivait de temps en temps qu'on soit forcé de condamner plusieurs fenêtres pour des raisons d'esthétique. Le plus

souvent parce que celles-ci s'ouvraient au mauvais endroit et ridiculisaient la fresque, affligeant par exemple le personnage principal d'un troisième œil au milieu du front, ou d'une ouverture douteuse au niveau du pubis. Quand cela se produisait, on murait l'ouverture, ce qui condamnait l'appartement aux ténèbres perpétuelles. La municipalité récupérait ces logements pour les distribuer à quelques « privilégiés » inscrits sur les listes de secours.

À cause – ou grâce ? – à son accident, Sarah s'était vu attribuer l'un de ces trous à rats dès sa sortie de l'hôpital. Peu de gens supportaient d'y vivre plus d'un mois tant la sensation de claustrophobie y installait une atmosphère carcérale. Dans les slums les pannes de courant étaient fréquentes ; en l'absence de toute ouverture sur l'extérieur, on se devait d'avoir en permanence une torche électrique et des bougies à portée de la main. Sans ces précautions, on se retrouvait réduit à tâtonner en aveugle au long des couloirs, Sarah, cependant, ne songeait pas à se plaindre. Elle s'estimait heureuse de ne pas être à la rue, et les fenêtres obstruées ne la gênaient pas outre mesure. Au moins elle était sûre que les cambrioleurs ne s'introduiraient pas chez elle de cette manière ! Plus pénible était le manque de ventilation qui laissait stagner un air moite, chargé en gaz carbonique, et qui vous poussait à l'assoupissement.

La jeune femme consulta le réveil. Il était temps de se lever. Elle faisait désormais partie de l'équipe de nuit chargée de l'entretien de l'Institut médico-légal. Ses feuilles de paie faisaient d'elle une technicienne de surface affectée au LAPD (Los Angeles Police Department), plus simplement : elle était femme de ménage à la morgue. C'était tout ce que la Municipalité avait été en mesure de lui trouver à l'issue de sa période de rééducation. On lui avait fait comprendre qu'elle avait bien de la chance d'être réintégrée au service de la Ville alors qu'elle boitillait dès qu'elle restait debout plus d'une heure.

Sarah s'habilla à la lumière de la lampe de chevet. Elle songeait au métro, au trajet qui l'attendait, et l'angoisse

s'empara d'elle. Elle tourna la tête pour chercher du regard le gilet de protection posé sur une chaise, au pied du lit. C'était une cuirasse analogue aux gilets pare-balles des services de police, fabriqué dans une matière rugueuse et indéchirable. Aucune lame, même la plus affûtée ne pouvait l'entamer. Elle vous protégeait de la base du cou jusqu'à l'entrejambe et se fermait au moyen d'une serrure magnétique codée. Dès qu'on la passait, on commençait à transpirer mais c'était le seul moyen de ressortir entier au terme d'un voyage dans le Subway Snake, ce métro futuriste mis en service trois ans auparavant pour pallier les invraisemblables embouteillages de la Cité des Anges.

Sarah enfila le vêtement de protection avec des mouvements de reptation maladroits. C'était une combinaison d'occasion, achetée chez un prêteur sur gage, et dont elle avait dû faire réparer le système de fermeture à deux reprises déjà. À la seconde panne de la serrure, elle était restée bouclée une semaine à l'intérieur de la camisole, dans l'incapacité totale de s'en débarrasser, même pour satisfaire ses besoins naturels. Un véritable enfer. Cependant, cela valait mieux que de tomber entre les mains des pillards du métro, et de se faire voler un poumon sans même s'en rendre compte !

Habillée de pied en cap, elle erra dans la cuisine, hésitant à se faire un café. La peur lui serrait tant l'estomac qu'elle aurait été incapable de l'avalier. Elle décida d'en prendre un plus tard, une fois arrivée à destination, au distributeur de la morgue.

« Si toutefois on ne t'a pas piqué ton estomac au cours du voyage ! » ricana-t-elle intérieurement.

Le gilet de protection l'irritait entre les jambes car il était un peu court. Lorsqu'elle aurait davantage d'argent, elle en changerait, mais ce n'était pas pour demain. Elle éteignit la lumière et sortit sur le palier. Elle croisa la voisine du cinquième qui lui dit bonjour du bout des lèvres. On savait qu'elle habitait un appartement sans fenêtres, et on ne le lui pardonnait guère. Elle s'en fichait.

Au moment de pénétrer dans l'ascenseur, elle sautilla sur place pour tester ses chevilles. De légères douleurs grimpèrent

le long de ses tibias. Les fractures se rappelaient à son bon souvenir chaque fois que le temps devenait lourd.

« Comment feras-tu si tu dois courir ? » se demanda-t-elle en tirant la grille de la cabine vétuste.

Elle portait des tennis usagées, un jean et un blouson de cuir agrémenté de nombreuses attaches et fermetures. Lorsqu'on prenait le métro, il était recommandé de s'envelopper dans des vêtements résistants, conçus pour résister aux effractions. Certains allaient même jusqu'à boucler leurs fermetures Eclair avec de petits cadenas. Désormais on portait du cuir renforcé d'une fine résille d'acier. Des treillis doublés d'une cote de maille « maison ». Les statistiques démontraient que les pickpockets organiques privilégiaient la vitesse et s'en prenaient rarement aux voyageurs bien « emballés ». Mais Sarah ne croyait pas aux statistiques.

La tête vide, elle sortit de l'immeuble. Le portier, un ancien quarterback des Red Bulls lui souhaita bonne chance. Il savait de quoi il parlait, on lui avait volé la rate dans le Tansamerica Express, en novembre 2010, pendant qu'il dormait sur sa couchette.

Sarah se dirigea vers la bouche de métro, croisant une foule de voyageurs aux visages blêmes, et qui s'échappaient des entrailles de la terre avec un soulagement évident.

— Putain ! siffla l'un d'eux en s'ébrouant. On s'en est encore tiré fois-ci !

— Dire qu'il faudra remettre ça demain matin, grommela celui qui marchait à ses côtés.

Sarah éprouva quelque difficulté à se frayer un chemin dans cette cohue hagarde.

Au bas des marches, un premier panneau d'un rouge sanglant attira son regard.

Attention ! proclamait-il. Des voleurs d'organes sont signalés sur la ligne 16. Les usagers sont priés de se tenir sur leurs gardes.

Un peu plus loin, une affiche répétée à l'infini, avait été placardée sur les parois du couloir. Elle représentait, de manière stylisée, deux petits bonshommes à l'intérieur d'un wagon. Le premier plongeait une main avide dans le corps du

second pour lui attraper le cœur, comme s'il s'agissait d'un fruit mûr pendant au bout d'une branche. Attention ! Pickpockets organiques ! disait la légende.

Sarah grimpa dans le wagon. Les gens qui portaient un gilet de protection avaient tous le même air engoncé. Assis ou debout, ils se tenaient raides, au garde-à-vous et bougeaient avec des gestes gauches. Au-dessus des banquettes, pendaient des panneaux émaillés invitant les voyageurs à la prudence.

Attention ! proclamait l'un d'eux. Les usagers sont priés de rester vigilants durant tout le trajet souterrain. Si vous voulez éviter d'être victime des pickpockets organiques ne montez jamais dans une voiture vide ou occupée par un inconnu. Ne traversez jamais un couloir désert si personne ne vous accompagne. Prenez l'habitude de vous déplacer en groupe. Ne répondez jamais aux suppliques d'individus se prétendant en difficulté et réclamant votre aide. En règle générale méfiez-vous des infirmes, des vieillards, ainsi que des femmes enceintes. Songez qu'il peut s'agir d'un pickpocket déguisé. Lorsque vous vous déplacez dans l'enceinte du métro, faites-le à l'intérieur de groupes importants qui garantiront votre sécurité. Deux et trois ne sont pas des bons chiffres, car les pickpockets opèrent souvent en couple. Ne restez jamais en arrière. L'isolement fait de vous une proie facile...

La liste des recommandations était longue, et chacun la connaissait par cœur, ce qui n'empêchait pas les voyageurs de la relire chaque fois qu'ils entraient dans une voiture, comme s'il s'agissait d'une prière ou d'une formule magique ayant le pouvoir de tenir le danger à distance.

En ce moment même, Sarah savait qu'elle la récitait à voix basse en coulant des regards méfiants vers ses voisins.

Personne ne parlait et la tension était extrême. Il en allait ainsi depuis trois ans déjà, depuis que les pickpockets avaient commencé à opérer dans le métro. On disait qu'ils travaillaient pour les grands laboratoires de transplantation organique, la Flesh Connection. Ils opéraient comme des pillards, s'attaquant aux voyageurs isolés, les agressant au détour d'un couloir, sur un quai désert, dans un wagon vide. Rien ne les distinguait des usagers ordinaires, sinon qu'ils portaient à la main un sac ou

une mallette dans lesquels ils se dépêchaient d'enfouir les organes dérobés à la hâte. Mais comme tout le monde, dans le métro, possédait qu'un sac qu'un attaché-case, cette particularité ne constituait pas un indice révélateur !

Les progrès en matière de chirurgie et de prélèvement d'organes leur permettaient d'opérer presque à l'insu de leurs victimes, sans même répandre une goutte de sang. Ils s'approchaient sous un prétexte futile, et projetaient sur leur proie une giclée de gaz anesthésiant qui la plongeait aussitôt en catalepsie. Avec une grande sûreté de mouvement, ils écartaient aussitôt les vêtements, vaporisant sur la peau une solution transcutanée provoquant un arrêt brutal de la circulation sanguine dans la région du corps qui les intéressait, et incisaient les chairs sans craindre de déclencher une hémorragie. Bien entraînés, il leur fallait moins de deux minutes pour prélever un rein. Le sérum de cicatrisation instantané dont ils usaient abondamment, refermait la plaie en trente secondes, ne laissant pas la moindre cicatrice sur le corps de la victime. Quand celle-ci s'éveillait, elle n'avait la plupart du temps pas même conscience d'avoir été agressée. Elle reprenait son chemin, convaincue d'avoir éprouvé un bref malaise, un vertige ou un « coup de pompe ». Elle se rendait à son bureau et accomplissait son travail habituel sans réaliser qu'on lui avait dérobé un organe. Cette révélation ne survenait que bien plus tard, à l'occasion d'un examen radiographique lors de la traditionnelle visite médicale annuelle, ou d'un symptôme de dysfonctionnement se manifestant avec une opiniâtreté chronique.

Tous les jours, dans tout le pays, des centaines d'individus subissaient de semblables agressions. On avait beau se méfier, les voleurs d'organes devenaient de plus en plus habiles et leurs techniques chaque fois plus élaborées.

Les usagers du métro avaient exigé un renforcement des patrouilles de police, mais les pickpockets s'étaient aussitôt déguisés en flics, si bien qu'on ne faisait plus confiance aux hommes en uniforme. Chacun soupçonnait son voisin et lorgnait son bagage. Que dissimulait cette sacoche ? Ce cabas ? Cette valise ?

Sarah, comme les autres, ne se sentait plus en sécurité dans les transports en commun. Si elle avait été assez riche, elle aurait acheté l'une de ces voitures que personne ne pouvait déverrouiller de l'extérieur et dont les vitres résistaient aux battes de base-ball.

Une brève panne de l'éclairage du wagon fit tressaillir les voyageurs, et la jeune femme sentit son voisin se rétracter contre la portière. Déjà, certains allumaient des lampes de poches. Des « Ne me touchez pas ! » ou « Écartez-vous ! » fusèrent çà et là. Par bonheur la lumière revint avant que la panique ne s'empare des usagers. Il arrivait que la suspicion déclenche une émeute au cours de laquelle hommes et femmes en venaient aux mains, s'accusant mutuellement d'être des pickpockets. Lorsque cela se produisait, on ne respectait plus personne : ni les vieillards ni les femmes enceintes.

Sarah comptait les stations. Le métro était le seul moyen dont elle disposait pour se rendre à son travail. La circulation était si mauvaise que les bus n'arrivaient jamais à l'heure. Au début elle avait essayé de partir avec deux heures d'avance, mais c'était trop aléatoire et elle ne tenait pas à perdre son emploi, même si elle ne gagnait pas grand-chose. Si la Municipalité la rayait de ses listes, elle serait forcée de rendre l'appartement, ce qui l'expédierait à l'asile de nuit d'Osmond Street, ou bien dans ces cellules en Plexiglas que les Japonais avaient installées aux alentours du LAX, et qui vous donnaient l'impression de dormir dans un cercueil de verre ou une cabine téléphonique renversée par des émeutiers.

La rame s'arrêta en sifflant. À chaque station, les voyageurs descendaient au pas de course, et se lançaient dans les couloirs au coude à coude, en masse compacte. Terrorisés à la seule idée de se retrouver séparés du troupeau. Et à chaque fois que s'ouvraient les portières, Sarah pouvait apercevoir la sinistre affiche des deux petits bonshommes : le premier plongeant la main dans la poitrine du second pour lui agripper le cœur. Paradoxalement, la naïveté du dessin ajoutait à l'horreur de l'acte.

Elle frissonna. Encore deux stations et ce serait son tour. Elle songea avec inquiétude à ses chevilles. Les anciennes fractures lui interdisaient de courir, ce qui l'empêchait de se maintenir dans le peloton des voyageurs. Très vite, elle était distancée et se retrouvait à la traîne, victime potentielle à laquelle personne ne viendrait en aide. Il ne servait à rien de pousser des cris, car les flics eux-mêmes avaient peur des pickpockets et préféraient se boucher les oreilles. En dépit des campagnes de presse, la police n'avait jamais réussi à démanteler le gang des voleurs de chair. Certains journalistes prétendaient que les pickpockets jouissaient en réalité de protections puissantes puisque les organes prélevés servaient à rafistoler les riches vieillards hantant les cliniques de Beverly Hills. Vieillards parmi lesquels se trouvaient de nombreux sénateurs et membres du Congrès.

Police Plaza. La rame s'immobilisa le long du quai. Cette fois c'était à Sarah de s'extirper du wagon. Dix personnes se ruèrent hors de la voiture, formant bloc, tels des footballeurs sur le terrain. La jeune femme essaya de se joindre à elles. La blancheur du métro l'aveuglait. La nouvelle peinture anti-graffitis qui « digérait » les inscriptions assurait à l'endroit une propreté permanente. Les couloirs étaient blancs, rectilignes, sans ombre. On aurait dû s'y sentir en sécurité, et pourtant la menace était là, présente mais invisible.

Sarah peinait pour se maintenir à la hauteur des fuyards. Chacun n'avait qu'une idée en tête : sortir du métro au plus vite, échapper au piège des couloirs interminables, des carrefours, des rotondes où personne ne s'attardait plus pour gratter de la guitare ou faire la manche, car les mendiants avaient été les premières victimes des voleurs d'organes, celles sur lesquelles ils s'étaient fait la main.

Sarah grimaça, ses chevilles lui faisaient mal. Elle ne pourrait pas tenir l'allure plus longtemps. Déjà, le troupeau des voyageurs la distançait. L'écart se creusait. Trois mètres, cinq, dix... Larguée, elle était larguée. Avec un gémissement, elle s'appuya à la paroi. La douleur montait dans ses tibias, à la verticale. Il fallait qu'elle s'arrête.

Elle maudit sa faiblesse. D'habitude elle tenait jusqu'à l'escalator, en serrant les dents, ensuite, elle n'avait plus qu'à se

laisser porter vers la surface pendant que la douleur réintégrait la moelle de ses os rafistolés.

« Imbécile, pensa-t-elle. Tu aurais dû prendre deux Exedrins avant de partir. »

Maintenant elle avait peur. C'était toujours ainsi qu'on se faisait avoir, lorsqu'on restait en arrière du troupeau. Les voyageurs de la rame avaient tous disparu à l'angle du couloir. La seule solution c'était d'attendre le convoi suivant, mais cela impliquait qu'elle restât toute seule au milieu de la galerie déserte durant un bon quart d'heure. Où étaient donc les flics et les chiens censés assurer la protection des usagers ?

Elle s'adossa à la paroi. Sa respiration haletante lui parvenait, amplifiée par la voûte du passage. Cent mètres à parcourir en clopinant, jusqu'à ce carrefour où débouchaient deux autres couloirs. Ce n'était pas rassurant, quelqu'un pouvait l'attendre là-bas, embusqué dans l'une des galeries adjacentes. Un mauvais pressentiment l'assaillit.

« Et si c'était ton tour aujourd'hui ? Hein ? murmura une voix au fond de sa tête. Il y a trop longtemps que tu passes entre les mailles du filet ! »

Elle consulta sa misérable petite montre au verre rayé. Une montre d'enfant Rodeo Man qui lui venait de son frère Bob. Quand la prochaine rame allait-elle jaillir du tunnel ?

Le couloir lui faisait peur. Le silence qui régnait dans les entrailles du métro était effrayant, le moindre bruit de pas y sonnait comme une menace. Elle choisit de retourner en arrière, sans savoir si c'était une bonne solution. Les quais étaient déserts. Elle décida de se cacher derrière la casemate où les ouvriers stockaient le matériel de nettoyage, ainsi elle serait invisible pour toute personne débouchant des couloirs principaux. Elle respirait avec difficulté, la poitrine comprimée par la peur.

Elle était plaquée contre le mur depuis deux minutes à peine qu'un martèlement de talons retentit. Une voix de femme résonna sous la voûte, angoissée.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ? lança-t-elle. Je vous en supplie, répondez-moi, je me suis trompée de correspondance...

Ne me laissez pas toute seule ! Il y a quelqu'un... je vous entends respirer.

Sarah se recroquevilla davantage. L'appel à l'aide constituait l'un des pièges classiques des voleurs d'organes, toutes les mises en garde le signalaient. Et pourtant il y avait, dans la voix de l'inconnue, un accent de sincérité qui poussa Sarah à risquer un coup d'œil à l'angle de la remise à outils.

C'était une fille blonde, d'une vingtaine d'années, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt sur lequel on pouvait lire : BORN TO BE KISSED. Elle remorquait un grand sac fourré, tout en cuir fauve trop lourd pour elle. Ce fut le sac qui fit hésiter Sarah. La blonde avait atteint le milieu du quai quand les deux hommes jaillirent dans son dos d'un couloir latéral. Ils se déplaçaient sans un bruit et étaient vêtus de costumes J.-C. Higgins, comme en portent les agents fédéraux. Rien dans leur mise ne trahissait leur nature de prédateurs. Ils bougeaient vite et bien. Sarah eut à peine le temps de voir l'un d'eux vaporiser quelque chose en direction de la jeune fille. Le produit paralysa l'inconnue, verrouillant ses muscles et ses articulations. En une fraction de seconde elle se figea, telle une statue oubliée sur le quai, le bras droit à demi levé, la bouche encore ouverte, mais déjà, elle ne se rendait plus compte de rien. Son cerveau déconnecté ne lui transmettait plus aucune information mémorisable. Sans perdre une minute, les deux hommes s'étaient agenouillés derrière elle. Le plus vieux releva le tee-shirt de la victime pour le lui rabattre sur la tête et dénuder la chair nue des lombes. D'où elle se tenait, Sarah ne pouvait que deviner ce qui était en train de se passer. Elle était morte de frayeur et devait serrer les cuisses pour ne pas uriner dans son pantalon.

Le plus jeune des pickpockets avait ouvert son sac. Il vaporisait à présent un nouveau produit sur la colonne vertébrale de la fille blonde. Sarah savait qu'il s'agissait d'une substance destinée à stopper la circulation sanguine dans la zone d'intervention. Maintenant on pouvait tailler dans le muscle sans provoquer le moindre saignement. Tous les voleurs d'organes étaient d'excellents anatomistes. Ils auraient pu disséquer un cadavre les yeux bandés. En ce moment, ils s'affairaient dans le dos de la jeune fille en chuchotant.

— Là... là... disait le vieux. Regarde un peu comme c'est mignon tout ça. Tout frais, tout rose.

Sarah serra les mâchoires pour ne pas claquer des dents. À une minute près, c'est sur elle qu'auraient opéré les deux pillards. Elle battit des paupières pour chasser la sueur glacée qui lui coulait dans les yeux. Il lui sembla que l'homme qui maniait le bistouri retirait quelque chose du dos de sa victime. Un rein, qu'il glissa dans un bocal réfrigéré.

— Referme-la ! s'impatienta le vieux. La rame sera là dans cinq minutes.

— Me fais pas galoper, rétorqua le jeune homme, j'aime pas saloper le boulot.

Il fit deux injections, vaporisa une troisième solution. La cicatrisation accélérée allait entamer son processus de régénération cellulaire. Déjà les lèvres de la plaie se soudaient, la blessure « vieillissait », devenant aussi indolore que si l'intervention datait de plusieurs mois. C'étaient des procédés tout droit issus de la chirurgie militaire, d'ordinaire pratiquée sur les théâtres d'opération en raison de son coût élevé. Elle permettait de remettre un soldat sur pied en moins d'un quart d'heure et de le renvoyer sur le champ de bataille avant qu'il ait eu le temps de réaliser ce qui venait de lui arriver.

Les deux voleurs se redressèrent, rabattirent le tee-shirt de leur victime après s'être assurés qu'aucune cicatrice ne zébrait la chair de l'inconnue.

— On décroche, décida celui qui semblait être le chef. Faut livrer ça tout de suite.

Et ils s'engouffrèrent dans le couloir latéral, laissant la fille blonde statufiée sur le quai, le bras droit toujours à demi levé.

Sarah sortit de sa cachette. Elle grelottait de peur. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle s'avança à la rencontre de la jeune fille. Elle était à deux mètres d'elle quand elle vit la conscience renaître dans son regard.

La blonde tressaillit en apercevant Sarah.

— Ho ! dit-elle, vous m'avez fait peur, je ne vous avais pas vue.

Elle parlait normalement, elle marchait de même, sans une grimace, sans une hésitation. Sarah dut lutter contre l'envie de

dénuder les reins de l'inconnue. Elle savait d'avance que ce serait inutile. Il n'y aurait rien, pas une trace, pas une cicatrice.

— Je me suis trompée de correspondance, répéta la blonde, pouvez-vous me guider. Je ne suis pas de Los Angeles, je viens de Wichita Falls. Je m'appelle Mandy Patterson.

Sarah la saisit par le bras.

— La rame va arriver, dit-elle d'une voix rauque. Il faudra suivre les gens. D'accord ? Il ne faut pas traîner seule sur les quais... c'est dangereux.

Son premier mouvement avait été de révéler la vérité à la jeune fille, mais, à présent, elle ne pouvait plus se décider à passer aux aveux. Qu'aurait-elle bien pu dire ?

« Hé, ma petite, faudra être plus prudente à l'avenir. Je ne sais pas si vous y teniez beaucoup, mais on vient de vous voler un rein ! Si vous continuez comme ça, vous aller vous retrouver dépouillée de tous vos boulons avant la fin de la semaine ! »

C'était affreux à dire, mais c'était bel et bien la vérité. Il se passerait peut-être des mois, des années, avant que Mandy Patterson ne réalise qu'elle avait subi un terrible préjudice. D'ici là, si elle ne faisait pas plus attention, on lui aurait peut-être dérobé un poumon, un ou deux ovaires, son estomac ou son pancréas...

De nombreux noctambules imprudents finissaient ainsi, sous les assauts répétés des voleurs d'organes. Au fil du temps leur santé s'altérait, toute énergie les fuyait, et ce n'est qu'à la radiographie qu'ils prenaient conscience d'avoir été pillés par des compagnons de rencontre.

Il fallait se méfier de tout le monde : des gens qui vous offraient à boire, des hommes qui vous invitaient chez eux... On buvait un verre, on faisait l'amour, et l'on s'assoupissait. Tout pouvait arriver durant cette période d'inconscience. On croyait s'endormir dans les bras d'un amant, alors que celui-ci vous ouvrait le ventre de haut en bas pour faire son marché.

Sarah avait renoncé aux petites aventures de jadis. Depuis trois ans, elle n'avait plus la moindre vie sexuelle. Chaque fois qu'un type la draguait dans un bar, elle l'imaginait un scalpel à la main. Elle profitait de son travail à la morgue pour se faire radiographier par Mathias Faning, l'un des types du service

scientifique. Jusqu'à présent, elle était encore entière. Elle en était fort satisfaite.

Le train jaillit du tunnel. Sarah serra les doigts sur le bras de Mandy.

— Maintenant, dit-elle. Il faut essayer de rester au milieu des gens. Vous pigez ? Allons-y, prenons un peu d'avance.

Les portes des voitures s'ouvrirent en chuintant. Cette fois Sarah ne se laissa pas distancer. La peur lui donnait des ailes. Elle s'était placée au milieu du couloir, de manière à bloquer le passage et à se retrouver en quelque sorte, portée par la foule. La masse humaine la poussait en avant à la manière d'une vague maugréante, elle n'avait qu'à se laisser faire, ses pieds touchant à peine terre. Les deux femmes se retrouvèrent presque par magie au bas de l'escalator menant à la surface. Pendant que l'escalier mécanique les tractait vers le haut, Sarah examina les reins de Mandy. Pas une goutte de sang ne tachait le T-shirt ou le pantalon. L'opération avait été effectuée avec tout le brio d'un tour de prestidigitation. On aurait vainement cherché à localiser la trace d'une cicatrice sur les lombes de la jeune fille. En ce moment même, la peau avait déjà repris sa souplesse. En insistant, on aurait pu tout au plus isoler une zone grumeleuse, une vague « chair de poule », mais rien de plus.

Elles émergèrent à l'air libre.

— Je vous remercie, lança Mandy avec un sourire de collégienne. On m'avait raconté tellement d'histoires sur les croque-mitaines du métro que j'étais morte de peur... Maintenant je saurai que c'est du bourrage de crâne.

Sarah fut tentée de la retenir, de lui dire la vérité. Une fois de plus, le courage lui fit défaut. Elle regarda la petite provinciale s'éloigner en refoulant sa mauvaise conscience. Il lui restait quatre minutes pour glisser sa carte de travail dans l'horloge pointeuse de l'institut médico-légal.

CHAPITRE II

Comme d'habitude, une longue file d'attente de plaignants occupait le parvis de l'hôtel de police. Certains affichaient un air abattu et souffreteux, d'autres gesticulaient avec véhémence. Tous à tort ou à raison estimaient avoir été victimes des pillards du métro. Des jeunes gens appartenant à d'obscurs groupuscules essayaient de leur fourrer d'office des tracts dans la main. L'un d'eux, armé d'un mégaphone, débitait d'une voix éraillée une harangue que personne ne se donnait la peine d'écouter.

— Les voleurs d'organes n'existent pas ! clamait-il. Ne succombez pas à la propagande du gouvernement. Si vous êtes en mauvaise santé, c'est parce que vous supportez les erreurs d'une médecine défaillante. N'attribuez pas vos maladies aux méfaits des pickpockets fantômes ! Vous n'avez plus l'âge de croire à de telles balivernes. Exigez des médecins mieux formés, des hôpitaux convenablement équipés ! Dites non à la loi qui ramène les études médicales à trois ans !

Cette diatribe n'éveillait aucun écho dans la foule des plaignants. Sarah se faufila par l'entrée de service, exhiba son badge. La grande salle du rez-de-chaussée était comble. Coincés derrière leurs bureaux, les inspecteurs enregistraient les dépositions de la journée, un œil fixé sur la pendule.

— Je me suis sentie malade après être allée dans ce magasin de vêtements, chuchotait une femme. J'ai eu une sorte de malaise dans la cabine d'essayage. Sur le coup, j'ai cru que ça n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais en réalité j'avais été anesthésiée, vous comprenez ? Quand ils vous balancent leur gaz soporifique au visage, on ne se rend compte de rien. On perd la notion du temps. On croit qu'il s'agit d'un vertige passager, mais en réalité on a dormi plusieurs minutes.

— Vous étiez donc dans cette cabine d'essayage... reprit le flic.

— Oui, grogna la plaignante. Ce jour-là j'ai acheté un maillot de bain. C'est dire qu'on ne voyait aucune cicatrice sur mon corps ! Les malaises ont commencé à mon retour de vacances. Le moindre rhume dégénérait en infection. J'ai exigé de passer une radio. C'est là qu'on s'est aperçu que ma rate avait disparu ! J'ai un certificat de mon médecin traitant. Tenez, lisez : splénectomie clandestine. C'est marqué en toutes lettres.

En dépit de la ventilation du bâtiment, la salle empestait le tabac et la sueur.

Des plantons essayaient tant bien que mal de canaliser la foule. Ils étaient de plus en plus nombreux à découvrir qu'on les avait pillés. Des affiches de prévention avaient été placardées sur les murs de la salle de police. Elles répétaient les mêmes consignes :

Méfiez-vous des inconnus. N'acceptez jamais de boire un verre avec quelqu'un dans un bar désert. Ne suivez jamais un partenaire sexuel de rencontre dans un motel. Gardez présent à l'esprit qu'on peut vous endormir à votre insu et vous opérer sans que vous en gardiez de traces visibles.

Ce catéchisme paranoïaque condamnait les plus prudents à une solitude apeurée dont il devenait bien difficile de sortir si l'on refusait de prendre quelque risque.

— Je me sentais mal dans ma peau, murmurait un type d'une trentaine d'années au visage gris. Depuis trois mois, je m'essoufflais très vite. Je suis allé passer une visite... J'ai découvert qu'il me manquait le poumon droit. Qu'est-ce que vous comptez faire pour me le rendre, hein ? Les assurances ne couvrent pas ce genre de vol par effraction.

Les flics prenaient des notes sans lever le nez de leurs papiers. Ils étaient impuissants, ils se savaient haïs, méprisés. Les journalistes n'hésitaient pas à répéter qu'ils se laissaient graisser la patte et qu'aucune campagne de répression véritable n'avait encore été lancée contre le vol d'organes. Sarah constatait, elle, que le bureau des plaintes ne désemplissait pas. La psychose s'emparait de la population. Seuls les vieillards échappaient aux exactions des pickpockets. De plus en plus de gens se promenaient avec des badges accrochés au revers de leur veste. Ces macarons de tôle émaillée annonçaient : Je suis

contagieux, je fais des envieux ! De telles professions de foi avaient pour but de décourager les voleurs d'organes. On leur attribuait une vertu dissuasive qui n'était peut-être qu'imaginaire.

La population jeune était la plus touchée, et les catalogues de vente par correspondance multipliaient les modèles de gilets protecteurs pour enfants et adolescents. Mais il était difficile d'en imposer le port aux gamins qui s'en défaisaient à peine passée la porte de la demeure familiale. Les statistiques les plus récentes tendaient à prouver que la tranche d'âge la plus exposée se situait entre seize et trente ans. Les pillards dérobaient tout organe dont la disparition n'entraînait pas de malaise immédiat, ainsi on ne pouvait pas les assimiler à des meurtriers et leurs « opérations » restaient-elles classées dans la rubrique des simples voies de fait.

Sarah emprunta le couloir qui menait aux vestiaires. Le brouhaha de la salle s'estompa. L'hôtel de police était d'une grande propreté, d'une blancheur de clinique privée. Là, comme dans tous les bâtiments publics, on avait utilisé une peinture spéciale absorbant l'encre des stylos feutre ou des bombes à couleur, si bien que les obscénités disparaissaient en moins de trente minutes, décourageant par là même les pornographes en mal d'expression.

Dans le vestiaire du personnel d'entretien, elle se dévêtit pour passer une combinaison grise. Peu de femmes de ménage acceptaient de travailler à la morgue. La population Latino, très superstitieuse, refusait de côtoyer les morts, si bien qu'il y avait carence de postulants et que Sarah ne se sentait pas menacée par la concurrence. Elle n'avait pas peur des cadavres. Elle savait qu'ils ne pouvaient rien lui faire et que le véritable danger se trouvait hors de la morgue... dans le métro, par exemple.

Poussant son aspirateur-chariot, elle entreprit de remonter le couloir principal. À cette heure de la journée, elle ne rencontrerait plus guère que Mathias Fanning dans cette aile du bâtiment. Mathias Fanning travaillait au service nécro-vidéo de police scientifique du LAPD. C'était un garçon d'une trentaine

d'années, mince, nerveux. Aux cheveux précocement gris, noués sur la nuque en chignon de matador. Il s'était abîmé les yeux à trop fixer les écrans des moniteurs et portait depuis peu des lunettes à monture d'acier. Son travail était un peu particulier, et beaucoup de gens le regardaient de travers à l'hôtel de police, comme s'il pratiquait des messes noires au milieu des tiroirs frigorifiques.

Sarah poussa une dernière porte. Mathias se tenait là, dans le bloc d'examen, assis près d'une table roulante supportant le cadavre d'une femme de race blanche dont la poitrine présentait des traces de coups de couteau. Sous sa blouse blanche de laborantin, Faning était habillé d'un jean usé jusqu'à la trame et d'un tee-shirt portant l'inscription : BORN TO BE BURRIED.

Une sonde de métal semblable à une banderille électronique était plantée dans le front du cadavre. Un câble la reliait à un enregistreur de disque laser qui tournait en bourdonnant.

— Salut, marmonna Mathias en apercevant la jeune femme. Il est déjà si tard ?

Sarah acquiesça, les yeux fixés sur le téléviseur installé au milieu des appareils. Une scène étrange s'y déroulait, floue, ponctuée de couleurs violentes qui s'épanchaient sur l'écran. C'était un couloir, ou une ruelle... Une silhouette s'avavançait tout au bout. La lumière brillant dans son dos la réduisait à une ombre sans visage. Seul le couteau qu'elle tenait à la main brillait à la façon d'un croissant de mercure.

— C'est ce qu'elle a vu ? demanda Sarah d'une voix un peu étranglée.

— Oui, bâilla Mathias. Ce sont les dernières images enregistrées par son cerveau. On ne pourra pas en tirer grand-chose. Le type ne serait pas plus sombre s'il sortait d'un tonneau de goudron. Même pas de quoi ébaucher un portrait-robot.

Sarah s'immobilisa, la gorge serrée. Les images continuaient à sourdre de la tête du cadavre pour s'inscrire sur le disque tournant à grande vitesse. Sur l'écran, tout devenait confus. Des masses se heurtaient. Le couteau envahissait tout le champ. D'un seul coup le noir se fit, brutal.

— C'est là qu'elle est morte ? s'enquit la jeune femme.

— Non, elle a fermé les yeux pour ne pas voir la lame, dit Faning. C'est un réflexe assez courant, mais ça nous empêche de voir le visage de l'assassin.

Il désigna l'écran envahi d'une efflorescence de symboles étranges.

— Là... murmura-t-il. Là, elle est en train de mourir. Les images traversent son cerveau, mais elles sont si rapides qu'il nous est impossible de les distinguer. Il faudra se repasser le disque au ralenti.

— Que voit-elle ? Sa vie ? On dit toujours qu'on voit défiler toute sa vie.

Mathias haussa les épaules.

— Ce n'est pas forcément vrai, soupira-t-il. Ça peut arriver, mais souvent ça n'a aucun sens particulier. C'est juste une récapitulation d'images récurrentes. Comme des instantanés emmagasinés au cours de la journée.

Ils fixaient tous les deux l'écran du téléviseur. Les éclairs de couleurs avaient pris une apparence languide.

« De la peinture coulant d'un tube » pensa Sarah. Peu à peu, l'obscurité se fit. Une obscurité que ne troublait aucun parasite.

— Voilà, fit Mathias en se redressant. C'est fini.

Sarah jeta un regard chargé d'appréhension à la machine qui occupait tout un pan du laboratoire. La technique de la nécro-véo l'avait toujours impressionnée. Il s'agissait en fait de la récupération électronique et post mortem des informations stockées dans le cerveau des morts. Ce procédé, mis au point à l'origine par des paléontologues désireux d'extirper de la cervelle des momies égyptiennes les scènes du passé enregistrées du vivant des pharaons, avait été récupéré par la police criminelle, pour des raisons beaucoup plus pragmatiques. Toute la technique consistait à enfoncer une sonde dans la moelle épinière ou l'encéphale d'un cadavre en bon état de conservation, et à ponctionner les souvenirs engrangés au long des circonvolutions mentales afin de les transformer en images de synthèse. L'ordinateur drainait les séquences figées, extirpant des neurones la masse mémorielle stagnante des souvenirs en voie d'effacement. Les inventeurs du procédé affirmaient qu'il était inutile de chercher à « pomper » un

cadavre datant de plus de quarante-huit heures si l'on désirait que l'enregistrement reste crédible. Les souvenirs, en effet, se dissolvaient très vite dès que le cerveau n'était plus irrigué et prenaient l'allure d'images vidéo baveuses, aux contours tremblotants.

Mathias tendit sa main gantée pour saisir la sonde aussi effilée qu'une aiguille d'acupuncture, d'un coup sec, il la dégagea du cerveau du cadavre. Une substance rougeâtre perla hors du trou qu'il avait dû pratiquer dans la boîte crânienne à l'aide d'un vilebrequin.

Sarah se força à demeurer impassible. Faning programma le lecteur pour obtenir une lecture du disque en accéléré. Dans une seconde, le faisceau laser allait balayer l'ensemble des souvenirs de la défunte depuis son enfance jusqu'au jour de sa mort.

— C'est vrai que tout est là-dessus ? demanda-t-elle. Toute sa vie ?

— Ça dépend des gens et de leur capacité à mémoriser, fit Mathias. Ceux qui ont l'habitude de ressasser le passé, produisent des images bien nettes. Les événements marquants ont tendance à tout écraser. Le cerveau fonctionne comme un ordinateur, il efface ce qui n'est pas fréquemment consulté. C'est normal, sinon, il n'aurait plus de place pour les nouvelles informations.

La machine bourdonnait, faisant défiler des stries parallèles sur l'écran du monitor. Des images commençaient à se former sur le téléviseur. Des images de synthèse recomposées par l'ordinateur en fonction des données mémorielles arrachées au cadavre.

Un moment s'écoula, enfin une séquence trouble émergea d'un brouillard de crépitements lumineux. Un épisode sado-maso représentant une femme attachée au moyen de liens de cuir. Faning rajusta ses lunettes et étouffa un juron en réalisant qu'il s'agissait sans aucun doute de la visualisation d'un rêve.

— C'est un fantasme, maugréa-t-il. Pas une scène vécue.

— À quoi le vois-tu ? interrogea Sarah.

— C'est facile, regarde : la fille s'y voit agir. Elle se met en scène. Tu vois... c'est elle, là.

Il appuya sur un bouton pour reprendre la lecture accélérée.

La technique de la ponction mémorielle post-mortem possédait un grave défaut : elle n'effectuait aucun tri et mettait sur le même plan les souvenirs réels et les images oniriques fabriquées par l'inconscient. Les avocats des criminels arrêtés au moyen de cette technique d'identification ne se gênaient pas pour le souligner.

— Que cherches-tu ? s'enquit Sarah.

— Tout ce qui pourrait avoir un rapport avec le meurtre. L'ordinateur est programmé pour localiser les scènes de violence et les rapports sexuels. Ça permettra de recenser les partenaires de la victime et d'en tirer des portraits.

— Il n'y a jamais de distorsion ?

— Si, très souvent. Parfois on réalise que les victimes voyaient les gens beaucoup plus beaux ou plus laids qu'ils n'étaient en réalité. Le cerveau travestit les images. Les teintes des beaux souvenirs sont toujours très claires, lumineuses, enveloppées dans une sorte de flou artistique. Quand les souvenirs sont lointains, les visages des personnes disparues deviennent indiscernables. Leurs caractéristiques faciales s'effacent ou se transforment. Quand on les compare avec une photo de famille, on s'aperçoit qu'ils ne reflètent pas la réalité.

— Tu vas découvrir qui l'a tuée ? fit Sarah en ébauchant un geste vers la femme nue étendue sur la civière.

— Peut-être, marmonna Mathias. Mais il est possible qu'elle n'ait pas vu son agresseur. Ce type l'a peut-être suivie dans la rue, comme ça, sur une impulsion. De toute manière il faut se méfier. Les images enregistrées par le cerveau sous l'influence de la peur sont distordues. Les assassins y ont des gueules de monstres de bande dessinée. Ça n'a pas de vraie valeur légale. C'est juste un outil d'enquête. Un portrait-robot élaboré.

— Une manière de faire témoigner les morts ?

— Pas davantage.

Sarah s'ébroua. Elle devait travailler, mais l'écran l'hypnotisait. Pour se donner une contenance, elle se dirigea vers la cafetière électrique et remplit un gobelet.

— J'ai assisté à un vol d'organe, dans le métro, souffla-t-elle. À une minute près c'était moi la victime.

Mathias haussa les épaules.

— Officiellement les pickpockets organiques n'existent pas, grogna-t-il. Tu veux que je te montre les notes de service. C'est classé « Psychose collective ».

Au même moment, le cadavre s'agita sur la table, balayant avec ses bras les instruments entassés aux alentours.

Cela se produisait parfois, lors d'une ponction mémorielle trop approfondie. L'activité électrique de la sonde finissait par réveiller superficiellement le cerveau, engendrant une série de mouvements réflexes désordonnés. Mathias avait commis l'erreur de ne pas attacher la jeune morte sur la table d'examen, comme la procédure le recommandait. À présent, la femme assassinée essayait de se redresser en multipliant les coups de reins. Cela ne dura qu'une dizaine de secondes, mais Sarah s'estima incapable d'avaler son gobelet de café noir.

— C'est fini, annonça Faning. Il ne faut pas avoir peur.

Et il ramena le drap sur le visage de la morte.

— J'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de monde au bureau des plaintes... murmura Sarah pour dire quelque chose.

— C'est vrai, fit Mathias. C'est devenu une obsession. Les gens achètent du matériel de radiographie portatif pour s'examiner tous les soirs. Ou bien ils les bricolent eux-mêmes à partir de plans publiés dans *Mécanique Populaire*. Ils se bombardent de rayons X sans se soucier de ce qui pourrait s'ensuivre. C'est plus fort qu'eux, il leur faut vérifier qu'on ne leur a rien volé. Beaucoup de petits malins fabriquent des machines de radioscopie qu'ils vendent au marché noir. Elles sont foutues n'importe comment, et les pauvres types qui s'en servent se retrouvent irradiés avant d'avoir compris ce qui leur arrive. Je ne sais pas comment ça finira.

Il paraissait las. Il ôta ses lunettes pour se frotter les paupières. Il avait les yeux rougis de fatigue.

— Tout le monde se croit malade, conclut-il. Les gens passent leur temps à se palper le ventre. Ils ont tous l'illusion qu'il leur manque quelque chose. Ils ne savent pas quoi, mais ils se sentent « incomplets ».

Sarah consulta la pendule murale. Il fallait qu'elle se mette au travail. Branchant l'aspirateur, elle entreprit de nettoyer le carrelage de la salle. Mathias s'absorba dans ses manipulations

vidéo, visionnant les souvenirs de la femme assassinée. Sarah relevait souvent la tête pour regarder l'écran. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais abordé le sujet, mais ils partageaient la même fascination pour les « feuilletons » d'outre-tombe que la machine extirpait du cerveau des morts. Cela valait toutes les séries télévisées, tous les soap-operas, car c'était vrai... Tout ce qu'on voyait sur l'écran s'était réellement passé. On était dans la peau de l'héroïne, on percevait le monde par ses yeux. De la vraie vie... espionnée par une espèce de trou de serrure électronique. Sarah aurait passé des heures, voire des jours, à visionner les disques mémoriels du service nécro-vidéo. Elle ne se leurrerait pas sur son cas, elle savait que cette occupation aurait pu faire d'elle une droguée. Une voyeuse.

En ce moment même, elle promenait l'aspirateur d'une main distraite, l'œil rivé sur le monitor de la console vidéo. Mathias avait enclenché la lecture normale. Lui aussi se laissait prendre au piège. Il espionnait la femme morte dans sa vie passée. Sur l'écran, elle buvait un verre dans un bar à vin, en compagnie d'un bellâtre vêtu de cuir fauve aux allures de quarter-back à la retraite. On entendait mal ce qu'ils disaient car le cerveau stockait les sons de manière saugrenue, sans jamais respecter le timbre exact des voix. Cela donnait parfois des choses surprenantes, frisant le grotesque. Des voix de dessin animé, à peine perceptibles. En outre, le monologue intérieur du sujet dominait tout, voix-off en surimpression qui finissait par brouiller l'enregistrement, si bien que la conversation se changeait en une bouillie verbale incompréhensible.

Sarah crispa les doigts sur la poignée de l'aspirateur. Elle aurait voulu s'installer devant l'écran. Le type payait les consommations, il allait raccompagner la femme chez elle. Que se passerait-il ensuite ? Feraient-ils l'amour ? Se revenaient-ils ? Elle aurait voulu savoir. Elle aurait donné n'importe quoi pour connaître toute l'histoire. Elle envoyait Mathias. Elle le soupçonnait de rester en dehors de ses heures de service pour visionner les séquences extirpées de la tête des morts. Un jour, il se ferait piquer par le service des Affaires Internes, on lui imposerait une psychanalyse dans un centre de rééducation. Ou bien on l'accuserait de transcrire les souvenirs des morts sur

bande vidéo pour les revendre à des trafiquants. Il y avait déjà eu plusieurs scandales de ce type. Des laborantins peu scrupuleux qui se faisaient de l'argent en sortant de la morgue des repiquages vidéos que des officines louches louaient ensuite à prix d'or à des clients accros.

Pour certains c'était devenu une drogue. Ils n'allumaient plus leur téléviseur que pour se passer des cassettes clandestines, pour s'abandonner avec délice à ce voyeurisme d'outre-tombe. Sarah, elle-même, savait que la boutique vidéo installée au bas de son immeuble, proposait sous le manteau un catalogue assez fourni de « feuillets vrais » récupérés aux archives de la morgue par des flics peu scrupuleux. Le prix de la location dépassait ses possibilités financières, mais elle avait néanmoins parcouru les titres en circulation. Les cassettes se présentaient comme des compilations des meilleures séquences de la vie des victimes. Il y avait Bunny, la femme battue, Angelina, la pom-pom girl violée par une équipe de footballeurs, Santos, le docker étrangleur d'adolescentes blondes. Les cassettes les plus demandées étaient bien sûr celles des tueurs fous. Les souvenirs de Benny Button, le dépeceur de femmes rousses, faisaient un malheur. La clientèle était très mêlée, attirant indifféremment les deux sexes, toutes classes sociales confondues. Les adolescents de la bonne société dépensaient des fortunes pour louer ces bandes pirates qui avaient fini par remplacer les snuff movies de jadis dont l'authenticité restait toujours sujette à caution. Ici, il était impossible de bidonner car les visages des victimes étaient connus de tout le monde. Ils avaient fait, en leur temps, la « une » des journaux.

Sarah, elle, n'était guère intéressée par l'aspect sanglant de ces faits divers. Ce qui la passionnait, c'était de se couler dans la peau d'une femme, et de vivre une autre vie, par procuration, en sachant qu'aucun scénariste n'avait truqué le déroulement de l'histoire, qu'il n'y aurait pas forcément de happy end.

Son rêve secret – heureusement irréalisable – aurait été de s'approprier le disque mémoriel d'une femme célèbre et de visionner sa vie, au jour le jour, en sirotant du Southern Comfort bien calée au fond d'un lit. Elle aurait aimé pouvoir se passer la bande vidéo des souvenirs de Marilyn Monroe... Tout

voir, tout « vivre »... jusqu'à la scène finale, si terrible, si mystérieuse.

Les accros du voyeurisme mémoriel chuchotaient qu'il existait une bande extraite du cerveau de Charles Manson, dans les dix minutes ayant suivi son décès, et qu'un célébritissime acteur d'Hollywood s'était procuré pour la coquette somme d'un million de dollars auprès d'un coroner véreux. Tout y était remarquablement enregistré, les séquences réelles comme les fantasmes de violence du célèbre dément. Bien entendu, l'existence réelle de cette cassette relevait peut-être de la pure légende.

Dans l'heure qui suivit, Sarah s'absorba dans son ouvrage. Mathias était toujours assis à son pupitre, manipulant disques et cassettes. La jeune femme se demanda s'il ne repiquait pas, lui aussi, certaines séquences croustillantes pour les revendre en cachette.

« Si je le prenais la main dans le sac, songeait-elle, je pourrais peut-être exiger un double des enregistrements en échange de mon silence ? »

Elle avait honte d'une telle pensée, mais l'attraction qu'exerçaient sur elle les souvenirs des morts était telle qu'elle se serait laissée aller au chantage sans avoir à beaucoup se forcer.

Quand elle eut terminé le nettoyage des diverses salles, elle rassembla son matériel et alla prendre une douche. Elle préférait se laver ici plutôt que dans sa salle de bains vétuste fâcheusement colonisée par les cafards dont l'obscurité permanente favorisait la prolifération. Elle rassembla ses cheveux humides en queue-de-cheval et repassa au laboratoire pour dire au revoir à Mathias. Parfois il la raccompagnait en voiture jusque chez elle, ce qui lui évitait un nouveau trajet en métro. Elle se demandait souvent s'ils finiraient par coucher ensemble. Faning n'avait jamais eu envers elle aucun geste « déplacé », et elle ne savait pas si elle en était soulagée ou déçue. C'était un homme triste, qui faisait plus vieux que son âge. Il ne parlait pas beaucoup de ses problèmes personnels. En

grappillant les miettes de confidences tombées de ses lèvres, elle avait établi qu'il était marié, mais que sa femme souffrait de graves troubles de la personnalité. Elle s'appelait Candy. Sarah n'avait pu déterminer si elle était folle ou droguée.

Au moment où elle franchissait le seuil du labo, Sarah surprit Mathias en train de glisser quelque chose dans son sac de cuir. Elle pensa aussitôt aux cassettes mémorielles. Elle avait vu juste. Il sortait clandestinement des repiquages illicites, sans doute pour payer le traitement médical de sa femme... ou bien la note de son dealer.

Mathias se redressa, pris en faute. D'une main mal assurée, il tira la fermeture Éclair de sa sacoche.

— Je te raccompagne ? proposa-t-il.

— Ce serait gentil, dit Sarah avec un sourire.

Bon Dieu ! Il avait l'air si paumé, si vulnérable... Elle n'allait tout de même pas tomber amoureuse de ce type aux yeux de chien battu ? Elle lutta contre la mauvaise humeur qui l'envahissait. Si elle voulait le faire chanter, ce n'était pas le moment de s'attacher à lui. Pendant qu'ils marchaient en direction de la sortie, elle ne cessa de fixer le sac. Qu'avait-il volé ? Qui était son receleur ? Certains flics pourris se faisaient des fortunes en « commercialisant » les nécro-vidéos des sériais killers célèbres.

Merde ! Elle se fichait pas mal quant à elle des histoires de tronçonneuses ou de couteaux de chasse, ça c'était de la nourriture pour mec vicieux, ce qu'elle voulait, c'était simplement la vie d'une fille « intéressante »... la femme d'un homme politique morte dans un accident d'avion par exemple. Ou l'existence passionnante de la maîtresse d'un dictateur cubain, fusillée avec son amant au cours d'une révolution. De telles bandes existaient, elle en était certaine, mais comment se les procurer ?

« Pauvre folle ! lui chuchota la voix intérieure qu'elle entendait de plus en plus souvent ces derniers temps. Crois-tu que tu auras besoin de ça si tu menais une vie normale ? »

CHAPITRE III

Mathias regarda s'éloigner Sarah. Les petites fesses hautes et musclées de la jeune femme dansaient dans son jean délavé, mais il n'éprouva aucun désir. Il était fatigué et inquiet. L'avait-elle vu glisser les cassettes dupliquées dans son sac ? Il en était presque certain. Pourtant elle n'avait rien dit. Combien de temps encore réussirait-il à passer entre les mailles du filet ? Il suffisait de peu de chose : d'une fouille impromptue à la sortie de l'Hôtel de Police. Les gens des Affaires Internes se faisaient de plus en plus hargneux ces derniers mois. Si Sarah se mettait en tête de le dénoncer... Mais non, ce n'était pas son genre. Au vrai, il ne savait pas grand-chose de son passé, sinon qu'elle avait espéré devenir peintre de murais, mais qu'un accident avait mis fin à une carrière de plus en plus étouffée par les réglementations urbaines en matière d'environnement.

Alors qu'il redémarrait, son regard chercha l'image du sac dans le rétroviseur. Cette fois, il avait repiqué plusieurs séquences heureuses dans le stock de souvenirs de la femme assassinée. Il s'efforçait de sélectionner des scènes apaisantes, euphoriques, aux belles couleurs « pastel ». Souvenirs d'anniversaires, fêtes de premier de l'an, repas de Thanksgiving. Il devenait de plus en plus difficile d'isoler de tels moments dans la mémoire des morts. La plupart des cadavres qui passaient par ses mains ne possédaient pour tout bagage qu'un ramassis d'expériences traumatisantes ou sordides. Quand on visionnait leur mémoire en accéléré, on était submergé par un flot d'incestes, de mauvais traitements, de déchéances diverses. On avait beau appuyer sur la touche « avance rapide », sous toute la longueur de la piste de lecture ce n'était que drogue, prostitution, viol, attaques à main armée, bagarres nocturnes, ivrognerie. Mathias n'avait aucun goût pour ce voyeurisme de l'ordure, à la différence de nombreux yuppies qui aimaient s'encanailler en lorgnant dans la tête des morts. Ce qu'il volait à

la morgue, c'étaient des souvenirs de rechange pour Candy, sa femme. Une sorte de roue de secours psychologique qui pouvait lui coûter sa place et l'expédier dans une ferme-prison si quelqu'un découvrait son petit trafic.

Les yeux lui brûlaient, il mourait de sommeil, et pourtant, s'il s'allongeait, il serait incapable de s'endormir avant plusieurs heures.

Il accéléra, pressé de rentrer chez lui. Il habitait un immeuble réhabilité, orné d'une immense peinture anti-stress représentant un bûcheron torse nu, buvant une bière bien méritée, la cognée coincée entre ses bottes ; derrière l'homme s'étendait une forêt de redwoods comme il n'en existait plus guère que dans les grands parcs nationaux. C'était une image paisible, d'une poésie naïve, mais qui vous donnait envie d'entrer dans le mur de brique pour partager la soif du bûcheron.

Faning abandonna la voiture sur le parking et récupéra son sac. Le portier le salua obséquieusement. Dans tout l'immeuble on savait qu'il travaillait à l'hôtel de police et on cherchait à se concilier ses bonnes grâces. L'ascenseur le lâcha au dixième. L'appartement était presque vide, comme si personne ne s'était jamais soucié d'en faire un endroit agréable à vivre.

Candy était déjà malade lorsqu'ils s'étaient installés à L.A. En réalité, elle s'appelait Charlene, mais elle avait toujours détesté ce prénom qui lui venait d'une grand-mère autoritaire. « Candy » datait des années de collège, ç'avait été son nom de cheerleader. Jupe plissée blanche au ras des fesses, maillot à l'effigie de l'école, socquettes. Elle avait soutenu l'équipe de l'école à chaque match, s'agitant sans crainte de faire voir sa petite culotte aux beaux footballeurs. Elle avait été la reine du bal de promo. Candy... a trente ans ça sonnait faux. Qui s'en souciait ? Surtout pas la principale intéressée !

Mathias traversa rapidement les pièces en enfilades. Le logement, mal disposé, évoquait davantage un interminable corridor qu'un véritable lieu d'habitation. Comme d'habitude, la jeune femme se balançait dans le vieux fauteuil à bascule, près de la fenêtre, les yeux dans le vague.

— Bonjour, dit Faning. Je suis Mathias, ton mari. Tu t'appelles Candy et nous sommes ensemble depuis dix ans. Nous n'avons pas d'enfant. Tu aimes le gâteau à la carotte, le pain de viande au Tabasco et le café cubain.

— Oh ! ça va, grogna la jeune femme. Je sais tout ça.

Elle était grande, avec d'interminables jambes de danseuse, mais depuis qu'elle passait ses journées devant la fenêtre à grignoter des sucreries, elle commençait à s'empâter. Un petit bourrelet gras se formait sous la ligne de son nombril, faisant glisser l'élastique de sa culotte.

Elle souffrait de ce que les médecins surnommaient le « RubOut », un effacement volontaire des souvenirs au moyen d'une drogue anti-stress en vente libre. Réputé n'engendrer aucune accoutumance, le produit avait déferlé sur le marché cinq ans plus tôt. Il avait aussitôt supplanté tous les antidépresseurs en usage à cette date. Son fonctionnement était très simple : une pilule gommait tous les souvenirs engrangés par le cerveau au cours des huit dernières heures. Les gens avaient rapidement pris l'habitude d'en avaler une dose le soir, à six heures tapante, pour oublier toutes les contrariétés de la journée. Ainsi ils rentraient chez eux l'esprit libre, ne remâchant aucune des altercations ou accrochages qui constituaient le lot habituel de leur vie de salarié.

En quelques mois, le RubOut était devenu un nouveau mode d'existence. À la moindre contrariété ou mauvaise nouvelle, on se mettait à avaler le célèbre comprimé rose que la publicité célébrait sur toutes les chaînes de télévision. Candy fut tout de suite une inconditionnelle de cette amnésie rétroactive provoquée.

— C'est sans danger pour la santé, répétait-elle. Il n'y a aucune accoutumance chimique, c'est prouvé.

— Tu déconnes, protestait Mathias. Cette saloperie provoque un effacement définitif des souvenirs. Ce que tu essayes d'oublier ne réapparaît jamais, même une fois la substance digérée par l'organisme.

— Et alors ? ricanait Candy. C'est justement ce qu'on cherche, non ? Ça servirait à quoi d'oublier momentanément ? Écoute un peu ce que tu dis, pour une fois. C'est comme si tu te

désespérais de ne pas pouvoir récupérer tes poubelles une fois qu'elles sont passées dans la benne à ordures !

Chaque fois qu'elle s'accrochait avec une voisine, un commerçant, une collègue de bureau, elle avalait un Rub, pour gommer l'incident de sa mémoire et ne pas le ressasser tout au long de la journée.

Ne vous fabriquez plus d'ulcère ! clamait la publicité sur MTV. Effacez vos mauvais souvenirs. Soyez logique avec vous-même, vous viendrait-il à l'idée de conserver les bandes vidéo des films que vous avez détestés ?

— Ça c'est de la vraie philosophie ! exultait Candy. Bon sang ! On n'a rien trouvé d'aussi révolutionnaire depuis les années 60 !

Mathias n'avait rien pu faire pour la détourner de cette sale habitude. Quand il rentrait le soir et lui demandait comment s'était passée sa journée de travail, elle répliquait en levant les sourcils : « Quelle journée de travail ? »

Le Rub avalé à la sauvette en quittant l'agence immobilière où elle faisait office de vendeuse, avait déjà effacé de son esprit les huit dernières heures.

Merde ! grognait-elle quand il faisait mine de protester. Je n'aime pas ce boulot, alors fiche-moi la paix ! Tu crois que j'ai envie de me souvenir des conneries que j'ai dû débiter tout au long de la journée ? De ces types à qui je fais visiter des appartements, et qui passent leur temps à me proposer de baiser sur la moquette, sous le prétexte que ce sera « follement excitant » et que « j'en ai envie sans le savoir » ? Quand sonnent six heures, je tire la chasse d'eau, et toute la merde s'en va ! Je suis neuve. C'est comme si je me réveillais après huit heures de sommeil sans rêve.

Elle n'était pas la seule dans son cas. De plus en plus de femmes, accablées par un travail ingrat, procédaient de la même façon. Sur CNN, une call girl expliqua qu'elle prenait un Rub chaque soir, pour oublier les passes de la journée, et qu'ainsi, elle avait l'impression d'être une femme normale. Cette confession fit ricaner Candy.

— Je pourrais faire pareil ! pouffa-t-elle. Une pute gagne sûrement mieux sa vie qu'un agent immobilier. Je suis plutôt

bien fichue. Je crois que je supporterais de baiser avec des types dégueulasses si j'étais certaine de pouvoir l'oublier en rentrant ici.

— Ah-ah, très drôle, dit Mathias.

Mais il n'avait pu s'empêcher d'éprouver une crispation à l'estomac. Il savait Candy capable de mettre ses projets à exécution. Elle aimait l'argent facile et elle était paresseuse. Elle aurait voulu mener une vie oisive qu'il ne pouvait lui offrir.

Les vrais problèmes étaient venus plus tard, quand elle avait commencé à prendre deux Rub d'un coup. Les doses, à effet cumulatif, gommaient seize heures de souvenirs de manière définitive. Le danger du RubOut venait justement de l'innocuité du produit. Il ne provoquait pas d'accoutumance chimique, et, en aucune manière, l'utilisateur ne pouvait succomber à une overdose s'il en absorbait trois ou quatre tubes. Personne n'aurait réussi à se suicider en avalant deux kilos de Rub. Toutes les associations de consommateurs s'étaient heurtées à cet argument massue de la part des scientifiques. À les entendre, la pratique du RubOut n'était guère plus toxique que celle de l'alcool ou de la cigarette.

Bientôt Candy avait pris l'habitude d'avalier quatre ou cinq comprimés par jour.

— Tu ne peux pas comprendre, dit-elle avec un étrange sourire lorsque Mathias découvrit le pot aux roses. C'est fascinant de remonter en arrière. C'est comme si j'effaçais une bande magnétique à l'envers. Je remonte le temps. Je voudrais retrouver mes dix-sept ans, gommer tout ce qui s'est passé depuis. Notre mariage... nous deux... Tu sais, quand je regarde dans l'album de photos, il y a déjà des gens que je ne reconnais plus. Ça ne me fait pas peur du tout. Je n'ai aucune envie de savoir ce qu'ils étaient pour moi. Avec assez de pilules, j'arriverai à t'oublier, toi aussi. J'ai fait un petit calcul. Dix ans de vie commune, ça représente 87 600 heures. Il faudra que j'avale approximativement 10 950 comprimés pour les gommer. C'est un sacré travail et il faudrait que je m'y mette tout de suite.

Elle ne mentait pas. À l'aide d'une calculette et d'un bloc-notes, elle avait essayé de déterminer la consommation moyenne à laquelle elle devrait s'astreindre pour effacer toute sa

vie de femme mariée. Cela représentait une somme assez fabuleuse, plus d'argent que n'en possédait le ménage sur son compte d'épargne.

Mathias n'avait su quelle attitude adopter. La conseillère conjugale qu'il consulta se contenta de hausser les épaules.

Ne paniquez pas, lui affirma-t-elle. Elle va réagir. En ce moment beaucoup de mes clientes traversent la même crise. Elles veulent toutes redevenir des jeunes filles. Au bout d'un moment, elles prennent peur et s'arrêtent d'elles-mêmes. Il faut être patient. Si vous la tarabustez, elle s'entêtera.

À demi convaincu, Fanning avait laissé filer. Il ne savait pas où Candy se procurait l'argent nécessaire à l'achat des pilules puisqu'elle ne travaillait plus. Elle avait, en effet, tout oublié de son boulot à l'agence immobilière et ne conservait déjà plus aucun souvenir de cette période de sa vie. Mathias se sentait mal dans sa peau. Il en était arrivé à se demander si sa femme n'avait pas mis sa menace à exécution : si elle ne tapinait pas dans les grands hôtels pour gagner de quoi acheter ses drogues. Il tremblait à l'idée qu'elle se fasse ramasser par des collègues de la brigade des mœurs. Des images terribles lui hantaient l'esprit tout le jour. Il était incapable de savoir comment ils en étaient arrivés là.

Il était toujours immobile au seuil du salon, l'œil fixé sur Candy occupée à se balancer dans le fauteuil de bois vermoulu qui craquait de façon horripilante. Elle était seulement vêtue d'un tee-shirt, d'une culotte de coton et d'une paire de socquettes blanches.

— Tu veux manger ? interrogea-t-il en s'efforçant de conserver une voix dépourvue d'animosité.

Parfois l'envie le prenait de la saisir par les cheveux et de la gifler à toute volée, sans retenir sa force. Ou de la jeter sur le sol et de la bourrer de coups de pieds dans le ventre et les seins. Il perdait les pédales, passait par des phases successives d'apitoiement et de haine totale. Un jour, il ouvrirait la fenêtre et la jetterait dans le vide, avant qu'elle ne comprenne ce qui lui arrivait.

Il passa dans la cuisine, entreprit de confectionner deux sandwiches au pastrami qu'il réchauffa dans le four. Il attrapa deux Corona dans le frigo et les décapsula. Depuis quelque temps, Candy conservait l'album de photos à portée de la main, rayant d'une grande croix au feutre rouge les clichés dont elle avait perdu le souvenir. C'était une sorte d'affreux compte à rebours qui laissait Mathias impuissant.

Il posa les sandwiches sur des assiettes, porta l'une d'elles près du fauteuil. Il ne pouvait pas continuer à la regarder. Il sortit de la pièce pour aller prendre une douche rapide.

Il mangea son sandwich en sortant de la salle de bains, enveloppé dans l'unique peignoir de la maison, l'eau dégoulinant de ses cheveux sur le pain grillé.

Deux policiers sur trois finissaient divorcés ; les statistiques, en ce domaine, avaient quelque chose d'accablant. Il s'en défendait en se répétant qu'il n'était pas réellement flic. Juste un auxiliaire scientifique arrivé là par hasard. Jamais il ne s'était intégré à la grande famille policière. D'ailleurs il n'aimait guère ses confrères, leur suffisance, leur machisme infantile, leur amour des gros revolvers.

Il vida la bouteille de bière mexicaine. Dans la salle de séjour, le rocking-chair avait cessé de craquer. Sur la pointe des pieds, il alla espionner Candy. Elle s'était assoupie entre les bras du fauteuil. La gélule de somnifère dissoute dans la Corona avait fait son œuvre. Sans perdre de temps, il déballa le matériel. La cassette repiquée à la morgue et le lecteur qu'il dissimulait dans un trou du carrelage dans la salle de bains. Là encore, il était en infraction. Le lecteur n'aurait jamais dû sortir du laboratoire où il était catalogué « en réparation » depuis plus d'un an. C'était une machine rectangulaire, approximative, qui chauffait beaucoup en position « lecture » et qu'on devait surveiller si l'on voulait éviter qu'elle n'explose. Munie d'une sonde métallique, elle fonctionnait sur le principe inversé de la ponction mémorielle. En réalité, c'était une pompe à souvenirs que Mathias avait trafiquée de manière à lui faire accomplir un travail contraire à celui pour lequel elle avait été normalement conçue.

S'avançant vers le fauteuil à bascule, il prit Candy dans ses bras et l'allongea sur la moquette. Là, il la fit rouler sur le ventre, de manière à pouvoir piquer la sonde dans sa nuque. La manœuvre était compliquée et hasardeuse, mais lorsque la connexion s'établissait, les souvenirs enregistrés sur la cassette allaient s'inscrire dans la mémoire du sujet.

Faning procédait ainsi chaque soir ou presque, comblant le vide mémoriel de Candy à son insu. En lui injectant des souvenirs heureux, il espérait l'amener progressivement à renoncer à son vice. Il voulait lui remplir la tête de moments merveilleux, qu'elle aurait scrupule à effacer, et c'est pour cette raison qu'il passait des heures à visionner les enregistrements de la nécro-vidéothèque de la morgue.

C'était difficile, car les gens qui périssent de mort violente ont rarement une existence équilibrée et reposante. Pourtant, à force d'obstination, il réussissait à isoler des séquences heureuses : repas de famille, promenades en forêt main dans la main, pique-niques au lac Tahoe. Il les agglutinait, bout à bout, avec l'espoir que l'esprit de Candy ne détecterait pas l'incohérence d'un tel pêle-mêle.

La femme morte de cet après-midi lui avait donné un très beau moment : la sieste d'un couple amoureux dans un motel de Laguna Beach. Une impression de plénitude et de douce chaleur se dégageait des images un peu floues. On ne voyait pas le visage de l'homme tourné sur le côté, et toute la scène était perçue par les yeux de la femme alanguie. Rien, dans les détails, ne permettrait à Candy de réaliser que l'image avait été enregistrée par les yeux d'une autre... d'une morte. Et elle subirait le charme voluptueux de ce souvenir d'abandon, de chaleur et de somnolence.

Depuis un an, Faning se livrait presque chaque jour à de tels travaux de falsification. Il ne désespérait pas de gagner la bataille, même si parfois la fatigue s'emparait de lui.

Le lecteur bourdonnait. Les globes oculaires de Candy s'agitaient sous ses paupières closes, annonçant qu'elle recevait parfaitement la suggestion des images. À la différence des rêves, toutefois, celles-ci resteraient durablement implantées dans sa

mémoire et ne s'effaceraient pas au cours des heures suivant le réveil.

Faning se redressa, alla chercher une autre bière dans le frigo.

Il se sentait responsable de l'état de la jeune femme. Il l'avait négligée à l'époque où il travaillait au centre des études d'égyptologie, à Memphis. En ce temps-là, c'était dans la tête des momies qu'il plantait sa sonde, extrayant des résidus de cervelle accrochés aux parois de la boîte crânienne, les atomes de souvenirs qui s'y trouvaient encore emmagasinés. Il avait adoré ce travail. Jusqu'à perdre le contact avec la réalité. Des vases canopes, on tirait la cervelle et les viscères du mort que les crochets des embaumeurs avaient extraits de son corps. Parfois, ces restes conservés dans le bitume se révélaient utilisables, et de ces cerveaux qui avaient côtoyé Amenhotep ou Toutankhamon, on parvenait à tirer des images du passé. Des souvenirs qu'avaient enregistrés les yeux de ces hommes morts depuis si longtemps.

Les machines du centre d'Égyptologie occupaient un bâtiment entier et coûtaient une fortune. Elles consommaient assez d'énergie pour alimenter Cap Canaveral, mais elles avaient le pouvoir magique de raviver pour quelques secondes des paysages et des scènes enfouis dans la nuit des temps. Alors, surgissaient sur les écrans les rites funéraires du temple de Karnak, l'embaumement d'un monarque de Haute Égypte, l'érection d'un obélisque par des centaines d'esclaves...

Chaque fois qu'un tel prodige se produisait, Faning était incapable de s'arracher à son pupitre.

Il avait négligé Candy. Elle avait commencé à s'ennuyer, à détester tout ce qui se rapportait au passé.

— C'est bête comme chou, avait expliqué la conseillère conjugale. Réfléchissez deux minutes. Elle a choisi l'amnésie pour vous punir de votre amour du passé. Elle prend sa revanche en vous combattant sur votre propre terrain. Vous pigez ?

Il avait pigé, et il continuait à se battre.

Le passé était sa meilleure arme. Le passé des morts.

CHAPITRE IV

Faning se réveilla bien avant que la sonnerie du buzzer ne retentisse. Il avait dormi en travers du lit, fauché par les six Corona avalées la veille. Sa vessie lui faisait si mal qu'il crut un instant être incapable de tenir jusqu'à la salle de bains. Il n'alluma pas la lumière, peu désireux de surprendre sa gueule du matin dans le miroir du lavabo. Sa peau était maintenant à peu près aussi grise que ses cheveux. Ses dents ne valaient pas mieux, une vraie débâcle. À trente ans, il en paraissait quinze de plus.

— Tout avait commencé lorsque le Centre des études égyptiennes avait fermé ses portes, crédits coupés, matériel confisqué. Le ministère avait fait savoir aux universitaires que le temps n'était plus aux futilités, et encore moins aux allocations de recherche. Le passé n'intéressait plus personne ; improductif, il ne faisait pas rentrer un dollar dans les caisses de l'État. La technique de la nécro-vidéo allait trouver d'autres applications plus utiles, notamment dans le domaine de la police scientifique. Mathias s'était vu contraint d'accepter un recyclage rapide car il ne savait rien faire d'autre que lire et trier les images extraites du cerveau des morts. Candy, elle, n'avait guère apprécié ce changement d'aiguillage. Tu veux dire que tu vas tripoter des cadavres toute la journée ? avait-elle glapi en apprenant la nouvelle. Dieu ! Je ne pourrai plus supporter que tu poses les mains sur moi !

Et elle avait tenu parole.

La sonnerie du téléphone arracha Mathias à ses souvenirs. Il se dépêcha d'aller décrocher avant que les trilles du poste n'éveillent sa femme.

— Faning ? grogna la voix de Billy Shonacker dans l'écouteur. On est à l'intersection de Bolston et Sunset. Arrive,

on a deux cadavres décapités. Est-ce que tu pourras faire quelque chose avec eux ?

— Parfois on peut récupérer des échos d'images résiduelles dans la moelle épinière, répondit Mathias. Ce n'est jamais très probant.

— Amène-toi quand même, ils sont encore chauds, aboya Shonacker. Le fourgon du coroner est équipé d'une sonde, tu pourras te mettre au boulot pendant le transport.

Faning raccrocha et s'habilla en hâte. Candy dormait toujours sur la moquette. Roulée en chien de fusil, elle grinçait des dents. Il se demanda si les images injectées la veille avaient engendré des rêves agréables. C'était souvent le cas, il le savait pour en avoir fait lui-même l'expérience. Quand il travaillait au centre des études égyptiennes, il n'avait pu résister au désir de se shooter avec les souvenirs d'un grand prêtre d'Isis célébrant une cérémonie funéraire au temple des crocodiles. Pendant deux ou trois nuits, la séquence avait généré des rêves d'une précision fabuleuse, puis son cerveau avait entamé l'habituel processus de rejet. Cela se passait toujours ainsi lorsqu'on essayait d'insérer un souvenir étranger dans une mémoire en bon état. Une assimilation se produisait, dégradant progressivement la séquence implantée. Peu à peu, le grand prêtre d'Isis était devenu un vendeur de voitures d'occasion vantant les mérites d'un nouveau modèle à des clients de l'Arkansas. Quant au temple des crocodiles, il avait pris l'aspect d'un stand dressé sur un parking de supermarché.

Il quitta la maison en finissant de s'habiller dans l'ascenseur. La circulation était fluide et il parvint sans trop de mal au lieu du rendez-vous. Shonacker faisait les cent pas. Il mesurait un mètre quatre-vingt-huit et s'en trouvait fort satisfait. C'était un basketteur raté, qu'aucune équipe professionnelle n'avait engagé à sa sortie de fac à cause de son individualisme pathologique et de son mépris non dissimulé des hommes de couleur. Il avait les cheveux tondus à la mode militaire, et un sourire grimaçant qui dévoilait en permanence des dents de cheval impeccablement détartrées. Il s'habillait comme un

membre du service des Affaires Internes, d'un costume infroissable et d'une cravate sombre.

— Te v'là enfin, grogna-t-il. Je me demandais si t'allais te pointer avant qu'ils ne soient complètement décomposés. Je te signale qu'il va faire trente-huit à l'ombre aujourd'hui.

Faning ne répondit pas. Les deux cadavres gisaient dans une ruelle, derrière un restaurant végétarien. On leur avait coupé la tête d'un coup net et précis, sans doute à l'aide d'une machette.

— On n'a pas retrouvé les caboches, annonça Shonacker. L'assassin les a emportées.

— C'est un coup des voleurs d'organes, marmonna Faning en s'agenouillant entre les deux corps. Ils avaient probablement besoin d'une paire de cerveaux pour une greffe quelconque.

— Arrête de raconter des conneries, siffla Shonacker. Les voleurs d'organes n'existent pas. T'as pas lu les notes de services ? T'avise pas d'y faire allusion dans ton rapport. D'ailleurs, ces deux mecs, c'est à cause de toi qu'on leur a coupé la tête.

Il se pencha vers Faning, ses dents brillaient au soleil tels des bibelots d'ivoire à la devanture d'un antiquaire chinois.

— Ton truc, murmura-t-il. La nécro-vidéo, ça fout beaucoup plus la merde que ça ne nous aide à résoudre les problèmes. Et tu sais pourquoi ? Parce que les délinquants savent aujourd'hui qu'on peut faire parler les morts. C'est pour ça qu'ils emportent les têtes, pour qu'on ne puisse pas sonder les cerveaux. Ils décapitent leurs victimes comme jadis ils effaçaient les empreintes. Et c'est une manie qui va se répandre. Bientôt, on ne ramassera plus que des corps sans tête. Tu crois que c'est agréable pour nous ?

— Qu'est-ce que j'y peux ? grommela Mathias en se redressant.

— Fallait pas donner autant d'interviews, martela Shonacker. Jouer les apprentis sorciers à la télé. Heureusement il n'y en a plus pour longtemps. D'ici peu tu pointeras au chômage, mon pote.

Faning fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lança-t-il en barrant le passage à Shonacker.

Le géant ricana, faisant luire une fois de plus ses dents de cheval.

— T'es pas au courant ? demanda-t-il après avoir vérifié que personne ne pouvait les entendre. La nécro-vidéo, c'est dépassé... On va vous fourrer à la casse, vous et vos enregistrements débiles. Un autre procédé va entrer en scène. Le morpho-clonage. Tu n'en as pas entendu parler ?

— Non, avoua piteusement Fanning.

— Ça m'étonne pas, rigola Shonacker. Tu regardes trop la télé, tu devrais un peu t'intéresser à ce qui se passe dans le monde réel. Tu vas pouvoir vider tes tiroirs et laisser la place aux vrais professionnels. La nécro-vidéo ça m'a toujours paru dégueulasse. Je ne suis pas mécontent qu'on passe à autre chose. De toute manière, vos portraits robots ils n'étaient même pas ressemblants !

— Le morpho-quoi ? répéta Mathias. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Le morpho-clonage, pauv'mec, lâcha Shonacker. C'est pas la peine d'insister, je ne t'en dirai pas plus. T'auras qu'à être là pour la démonstration, demain matin.

Mathias essaya de ne pas laisser transparaître la peur qui montait en lui. L'abandon de la nécro-vidéo, c'était le chômage assuré. Pire que tout, c'était la fin de son approvisionnement en souvenirs de rechange pour Candy. Il combattit du mieux qu'il put l'affolement qui le gagnait. Les yeux de Shonacker ne le quittaient pas d'un pouce. Ce crétin se doutait-il de quelque chose ?

Tu pourras toujours te recycler dans le cinémanécro, plaisanta l'ancien basketteur aux cheveux ras. Y'a plein de petits ateliers clandestins qui vont se créer, ils auront besoin de techniciens. Il paraît que ça grouille partout autour de Forest Lawn. Des mini équipes qui graissent la patte aux mecs des pompes funèbres pour qu'on les laisse sonder la tête des morts avant l'inhumation. Ils font également des pieds et des mains pour s'infiltrer dans les hôpitaux. Pas mal d'infirmières sont mouillées là-dedans, elles font entrer les équipes de « pompage » en douce, dans les morgues. Ces gens-là trouveront toujours à t'employer, le problème c'est que si je te pique à faire ça, je t'envoie direct au trou, et pour longtemps.

Il fit grincer ses dents interminables.

— Je suis content qu'on ferme ton service, ajouta-t-il. T'étais qu'un fouille-merde. Je suis sûr que tu t'es fait pas mal de gratte en trafiquant avec les boîtes de location vidéo. Tu peux me le dire, allez ! J'ai pas de micro sur moi.

— Je n'ai jamais vendu une seule bande, lâcha Mathias avec un haussement d'épaules. Les Affaires Internes peuvent me passer au détecteur de mensonge, ça ne me fait pas peur.

L'équipe du coroner avait chargé les cadavres dans le fourgon. Les brancardiers n'attendaient plus que Faning pour fermer les portières du véhicule.

— Okay, soupira Shonacker. Comme tu veux. Mais dis-toi bien que je t'aurai à l'œil. Je ne t'ai jamais aimé et je te ferai tomber, tôt ou tard.

Il avait l'air sûr de lui. Possédait-il une information dont Faning n'avait pas connaissance ? Et s'il avait surpris Candy en train de tapiner dans le hall d'un grand hôtel ? Ça n'avait rien d'impossible. Il avait pu l'arrêter, recueillir son témoignage, lui faire signer des aveux et la relâcher sans que la jeune femme en conserve le plus petit souvenir, surtout si elle s'était dépêchée d'avaler un Rub pour gommer l'incident désagréable de sa mémoire.

Mathias se hissa dans l'ambulance qui démarra pour remonter Sunset. Shonacker était-il en train de constituer un dossier accablant avec l'intention de le transmettre à l'Inspection des Services ? Mathias n'avait aucun mal à imaginer la conclusion du rapport : l'agent de laboratoire Faning a, au cours des cinq dernières années, régulièrement sorti de la vidéothèque médico-légale des enregistrements mémoriels prélevés sur des sujets morts dans des conditions violentes, ceci afin de les vendre à des officines clandestines spécialisées. Nous pensons qu'en agissant ainsi, il comptait se procurer assez d'argent pour faire face aux besoins de son épouse, Charlene « Candy » Faning, atteinte de toxicomanie amnésique, et décidée à régresser le plus loin possible dans sa vie passée.

Il s'ébroua en prenant conscience que l'un des infirmiers lui parlait. Il devait faire semblant de se comporter en homme qui n'a rien à se reprocher. Se penchant sur les cadavres décapités,

il prépara la sonde à mémoire et brancha les appareils d'enregistrement.

CHAPITRE V

Koban Ullreider regarda la goutte de sang perler à son doigt. Il venait de se piquer en taillant les rosiers de la vieille Sandy Cummings, mais n'éprouvait aucune douleur. D'ailleurs, il n'avait jamais mal, jamais faim, jamais sommeil ; au point qu'il lui fallait se surveiller étroitement pour ne pas oublier de se nourrir ou d'aller se coucher. P'pa l'avait plusieurs fois mis en garde à ce sujet : « Tu es d'une autre race, mon fils. Tu ne connaîtras jamais le joug de la chair, comme les autres hommes. Ce sera ta force, mais aussi ton point faible. Il se peut que tu oublies de manger ou de prendre tes somnifères pour t'obliger à dormir. Dans ce cas, tu t'affaibliras sans même en avoir conscience. Ton corps te trahira et tu mourras d'inanition. Je suis vieux, penses-y, je ne serai pas toujours là pour te rappeler à l'ordre. »

Ullreider consulta sa montre. Il n'avait aucune notion de l'écoulement du temps, ce que les psychiatres attribuaient à une schizophrénie héréditaire, mais qui n'était en réalité qu'une des conséquences des rayonnements auquel avait été soumis son fœtus lorsque ses parents vivaient sur la colonie almohanne gravitant autour de Mars.

Il posa le sécateur et tendit l'oreille guettant la sonnerie du vieux réveil mécanique qui trônait sur la table de cuisine. Il le remontait deux fois par jour, pour ne pas oublier de déjeuner et de dîner. Sans ce rappel sonore, il aurait sauté ces deux repas sans même s'en apercevoir.

Il n'avait jamais faim, et lorsqu'il mangeait, ses papilles gustatives ne détectaient aucun goût. Il mâchait les aliments avec indifférence, sans les distinguer les uns des autres, et souvent dans le plus grand désordre. Il était de haute taille, et très fort, il savait que le fonctionnement de son imposante carcasse nécessitait une dose importante d'énergie. Au début, lorsqu'il partageait ses repas avec son père, il faisait un effort

pour respecter les habitudes du vieillard, mais maintenant que P'pa ne quittait plus sa chambre et se contentait d'un bol de soupe, Koban n'avait plus la patience de jouer la comédie. Quand sonnait le réveil, il entrait dans la cuisine, au rez-de-chaussée, ouvrait le frigo antédiluvien Westinghouse, et en sortait la viande ou les saucisses achetées au supermarché qu'il dévorait crues. À quoi bon les faire cuire puisqu'il n'aurait pas vu la différence ? Il mâchait avec impatience, émiettant la viande à grands coups de dents, pressé d'en finir avec cette corvée de « remplissage ». Parfois, il s'apercevait trop tard qu'il avait dévoré les aliments avec leur emballage de cellophane ou de polystyrène. Il ne s'en était pas rendu compte, attribuant ces sensations bizarres à ce « croustillant » dont parlaient les gens avec des expressions extasiées. Quand P'pa n'était pas là pour le guider, il hésitait à se mettre à table et ne s'alimentait jamais en public. Quelques mois auparavant, il avait causé un esclandre dans un McDonald's de Venice en mangeant la boîte en carton dans laquelle on avait rangé son hamburger. On avait cru qu'il cherchait à se singulariser, mais il n'en était rien. Depuis, il ne prenait plus de risques et s'en tenait à un nombre réduit d'aliments dont il connaissait le fonctionnement. Les bananes ne se mangeaient pas avec la peau. On ne mettait pas les œufs frais dans sa bouche pour les mâcher avec la coquille. Il fallait cuire la viande, impérativement, sous peine de provoquer le dégoût des gens qui assistaient à votre repas. Par-dessus tout, il importait de bien distinguer le contenant du contenu, les emballages de la vraie nourriture. C'était là qu'il commençait à s'embrouiller. Il s'était cassé deux dents en écrasant entre ses molaires une noix offerte par le petit-fils de la vieille Cummings. Mais les choses n'étaient guère plus faciles quand il abordait le domaine des nourritures molles. Longtemps, il avait cru que la pâte à modeler et le mastic étaient des friandises, comme le caramel ou la guimauve. Il en avait même offert aux gosses des voisins lors de la traditionnelle chasse aux bonbons d'Halloween.

Depuis, il avait recensé une demi-douzaine d'aliments de base qu'il avait photographiés avec son polaroïd, et dont il avait assimilé le mode d'emploi. Quand on s'étonnait de ne pas le voir

manger autre chose, il prétendait faire un régime. « Régime » était un mot que les Californiens respectaient davantage que le nom du Seigneur.

Il avait dû également faire attention au rythme diurne/nocturne auquel les humains accordaient une grande importance. Au début, en l'absence de toute fatigue, il lui arrivait de travailler au jardin trente heures d'affilée. Un voisin insomniaque l'avait aperçu et lui avait recommandé une marque de somnifère qui lui « permettrait de résoudre son problème ».

Koban réalisait qu'il lui serait extrêmement difficile de passer inaperçu maintenant que P'pa n'était plus en mesure de se charger des relations avec l'Extérieur.

Son aspect physique n'arrangeait rien. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix-huit, pesait ses cent soixante kilos de muscles sans un gramme de graisse, et ne possédait ni cheveu ni poil sur la tête ou le corps.

Toutes ces particularités provenaient, bien sûr, de l'irradiation prénatale à laquelle avait été soumise M'man. Elles lui évitaient d'être importuné par les voyous qui hantaient les rues de Venice à la nuit tombée. Elles garantissaient également la sécurité de P'pa.

Koban Ullreider regarda le sang couler le long de son doigt, puis au creux de sa paume. Les épines du rosier lui avaient déchiré la peau. Il supposait que c'était ce qu'on appelait « un accident ». Était-ce grave ou bénin ? Un homme normal aurait-il poussé des cris... réclamé l'intervention d'une équipe médicale ?

En l'absence de toute sensation nerveuse, il était difficile de savoir comment se comporter. Il décida de continuer à travailler. S'il perdait plus d'un litre de liquide rouge, il irait demander à son père ce qu'il convenait de faire.

Avoir arrêté cette décision le soulagea. Il se sentait aujourd'hui beaucoup moins sot qu'à son arrivée en Californie.

« Mon Dieu ! avait déclaré le médecin auquel on l'avait soumis lors de son retour sur Terre. Vous rendez-vous compte que ce gosse est dépourvu de toute sensation tactile. C'est comme s'il flottait depuis sa naissance dans un caisson de privation sensorielle. Vous ne savez donc pas qu'un être

incapable de se situer dans l'espace devient inévitablement fou ? La privation sensorielle provoque des états de conscience altérés, c'est la porte ouverte à la schizophrénie ! »

P'pa ne s'était pas laissé impressionner par ce jargon pleurnichard.

« Tu es plus fort qu'eux, avait-il chuchoté à Koban. Dieu t'a préservé de leurs faiblesses. Ils te haïront pour cela. »

La première fois que Koban avait vu un homme et une femme faire l'amour dans l'isoloir d'un bordel martien, il n'avait rien compris de ce qui se passait. Il avait cru que l'homme, à l'aide de la petite trompe installée au bas de son ventre glissait de la nourriture dans la bouche que la femme cachait entre ses jambes. Cette nourriture, opalescente et semi-liquide, évoquait les bouillies blanchâtres qu'on donne aux nourrissons. La femme, très gloutonne, absorbait cet aliment avec une grande gourmandise, et Koban avait songé qu'à la place de l'homme, il aurait eu peur de se faire dévorer la trompe si par hasard cette bouche était pourvue de dents.

Quand il avait rapporté cet incident à son père, celui-ci avait entrepris de le questionner.

« Tu n'as donc pas de pensées impures ? avait-il murmuré en serrant sa bible contre sa poitrine osseuse. Tu n'imagines jamais des femmes de ta connaissance en des postures ou tenues inconvenantes ? Tu en es certain ? »

Non, Koban ne faisait jamais rien de tout cela. Il ne comprenait pas davantage le plaisir obscur que les autres enfants pouvaient éprouver à se tripoter mutuellement le pénis. Pour sa part, ses sphincters ne lui envoyaient aucun signal particulier, et il avait le plus grand mal à conserver présent à l'esprit qu'il lui fallait purger ses intestins et sa vessie à heures fixes.

« Dieu t'a délivré de la pire tyrannie qui pèse sur le genre humain, avait conclu P'pa. Si tu avais des ailes, tu pourrais presque être un ange. »

Mais un mètre quatre-vingt-dix-huit c'était beaucoup pour un chérubin, et il lui aurait fallu une sacrée paire d'ailes pour s'arracher du sol.

Koban posa le sécateur. Le réveil venait de sonner. Il fallait manger et porter son bol de soupe à P'pa. Il traversa le jardin de la veuve Cummings pour rentrer chez lui. Il portait un chapeau de paille pour dissimuler son crâne nu et se tenait voûté dans l'espoir de paraître plus petit. Il était très doué pour l'horticulture, cela bien évidemment à cause de son enfance passée dans les cultures hydroponiques de la colonie almohanne.

« Vous avez la main verte ! » répétait la veuve. Koban ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire par là, ses mains étaient roses, comme celles de tous les humains.

Il pénétra dans la maison. C'était une bicoque délabrée, en planches et rondins. Les séismes fréquents en Californie n'avaient jamais réussi à la jeter par terre, mais elle en conservait un aspect gauchi, comme si un géant avait essayé de la tordre en tous sens. P'pa l'avait louée meublée, ce qui ne voulait pas dire grand-chose étant donné l'état de dénuement des différentes pièces.

Koban entreprit de réchauffer la soupe. Il ne pouvait se fier qu'à ses seules informations visuelles et auditives pour déterminer si les aliments étaient chauds, ou cuits. Une fois la cuisinière allumée, il s'assit sur une chaise pour guetter la petite fumée qui ne tarderait pas à monter au-dessus de la casserole. Quand la petite fumée apparaissait, la nourriture était généralement prête.

Il avait appris à contrôler tous ses gestes pour ne pas détruire son environnement immédiat, et se déplaçait avec une douceur extrême.

Il versa la soupe dans un bol de porcelaine, y ajouta quelques gouttes de Tabasco et prit une cuiller sur l'évier. Il aimait cette maison délabrée, ce « ranch » tout droit sorti d'un décor d'Hollywood où tous les objets étaient pareillement usés, mangés par le temps. C'était si différent du paysage aseptisé de la station où il avait passé son enfance. Tout le ravissait : les marches de l'escalier, la rampe patinée, les armoires et les bahuts Early American faits de planches mal ajustées.

Il était si grand que son crâne nu frôlait les poutres du plafond, lui donnant l'impression d'habiter une maison de poupée.

P'pa vivait dans la chambre du haut qu'il ne quittait plus. Installé dans un fauteuil de cuir strié d'éraflures, il traduisait jour et nuit les grands textes sacrés de l'Humanité : la Bible, la Cabale, le Tao, révélant enfin le véritable message caché en eux ; message que des générations de scribes aux ordres de prélats pusillanimes avaient en grande partie occulté. Comme il ne dormait plus guère, en raison de son grand âge, il travaillait souvent jusqu'à 5 heures du matin à la lumière d'une lampe à pétrole. Koban, plusieurs fois par nuit, se glissait dans la pièce pour remplir le réservoir du photophore. Cette astreinte ne lui pesait nullement.

Il grimpa l'escalier dont la charpente hurla sous son poids. P'pa ne lui accorda pas un regard quand il entra dans la chambre. Octogénaire depuis trois mois, il avait conscience que sa vie approchait de son terme, et il ne voulait plus distraire une minute de son travail. Des dizaines de rames de papier et de dossiers fermés avec de la ficelle encombraient le plancher. Les ouvrages de référence, au dos de cuir moisi, formaient une muraille derrière lui.

Koban posa le bol au bord de la vieille table bancale. La chambre ne contenait qu'un lit dépourvu de draps, et une armoire où pendaient des vêtements décolorés.

Tout ce que portait P'pa perdait sa couleur à cause de l'irradiation des rayons cosmiques dont son corps était encore gorgé comme une éponge tant d'années après le retour sur Terre. En ce moment même, sa robe de chambre écossaise virait au blanc sale, comme si on l'avait aspergée d'eau de Javel. Il était forcé de manipuler livres et manuscrits avec des gants d'amiante, sinon l'encre d'imprimerie pâlissait et les pages devenaient vierges. Cette particularité lui avait causé bien des problèmes dans les premiers temps. Quand il manipulait un stylo, en effet, l'encre contenue dans le réservoir se changeait immédiatement en eau claire. Même chose pour les textes qu'il écrivait : le simple contact de ses paumes suffisait à les faire disparaître. Les gants d'amiante le gênaient, mais c'était la seule

solution que Koban avait pu imaginer. Il se retira en essayant de ne pas faire grincer le parquet. Il n'était même pas certain que son père ait eu conscience de sa présence. Il avait terriblement vieilli au cours des six derniers mois, et sa tête, à la crinière jadis majestueuse, se ratatinait de plus en plus. Le crâne était désormais visible sous la peau, et seuls quelques cheveux blancs s'accrochaient encore aux tempes.

Koban redescendit l'escalier. Il savait qu'il devait se préparer à la mort de P'pa, et ne pas gaspiller sa propre vie comme le faisaient les gens de la Terre. L'espérance de survie des colons rapatriés était toujours courte. Leur organisme, altéré par les conditions d'existence à l'intérieur des stations, générait d'étranges maladies non répertoriées par la Faculté, et qui laissaient les médecins impuissants.

Ullreider s'installa sur la véranda, dans la balancelle fabriquée à partir d'un vieux tonneau suspendu par une chaîne à une solive. C'était le seul siège qu'il ne craignait pas de briser en s'asseyant.

À peine installé, il perdit la notion du temps. Il aurait pu rester là deux jours d'affilée sans gêne notoire. Pour ne pas éveiller la curiosité des voisins, il tira de sa poche une pendulette de voyage et régla la sonnerie de manière qu'elle retentisse dans une heure. Est-ce qu'un humain pouvait rester une heure sans bouger ? Il n'en savait fichtre rien, mais le réveil vétuste ne permettait pas une programmation plus courte. Il s'absorba dans la contemplation du paysage. Venice avait conservé l'aspect charmant d'une ville de bord de mer. La plage était bordée de palmiers, les maisons avaient rarement plus de quatre ou cinq étages, et on y trouvait encore de nombreuses habitations individuelles. Les culturistes et les sectes orientales occupaient le sidewalk, Ullreider s'en moquait. Des chorales de vieux Noirs chantaient le blues en s'accompagnant à la cuiller, mais Koban était incapable d'éprouver quelque chose en écoutant de la musique.

C'était un monde étrange et futile où tout le monde s'absorbait dans des occupations sans intérêt : manger, faire l'amour, boire, bronzer. Plus il observait ces curieuses petites créatures, plus Koban pensait que son père avait raison : seule

une terreur sans nom redonnerait aux Terriens le sens des réalités spirituelles. Une peur, une grande peur salutaire qui engendrerait une véritable crise des valeurs. Une séance d'électrochocs qui ferait se convulser le pays tout entier, tels ces malades des hôpitaux psychiatriques qui se sectionnent la langue à coups de dents quand la décharge est trop forte.

CHAPITRE VI

La pensée d'Ullreider se mit à dériver. Comme toujours, elle le ramena sur Mars, sous le dôme de la colonie almohanne où il avait grandi. P'pa était jeune en ce temps-là, et M'man vivait encore. Le travail était ingrat et dangereux puisqu'il s'agissait de récupérer les cailloux à mémoire de l'ancienne civilisation martienne aujourd'hui disparue.

— Tu vois, expliquait P'pa en promenant Koban au milieu des ruines du grand temple de la Zone Rouge. Toute cette architecture est composée d'un minéral magnétique qui a la propriété d'extraire du cerveau les idées noires qui s'y forment. Quand ils étaient tristes, malheureux, les Martiens venaient ici, en pèlerinage, et collaient leur front contre ce grand mur. Le magnétum – c'est ainsi qu'on appelle le minéral en question – absorbait aussitôt la charge électrique des idées noires circulant dans le cerveau des gens. La tristesse sortait des boîtes crâniennes pour aller se fixer dans la pierre, comme un son sur une bande magnétique. Tu comprends ?

Koban acquiesçait, les yeux fixés sur la pierre grumeleuse de la muraille rouge barrant la plaine. Ainsi ; toute la tristesse d'une planète était engrangée dans ces blocs ?

— Dis, P'pa, demanda-t-il un jour. Les idées noires, elles sont toujours là ?

— Oui, dit son père d'une voix grave. Elles sont inscrites depuis des millénaires dans les particules magnétiques de la pierre. C'est pour ça qu'il est dangereux de manipuler le minéral sans scaphandre. Nous ne sommes pas faits de la même chair que les Martiens. Leur tristesse pourrait nous contaminer, sortir des cailloux pour s'infiltrer en nous.

Par la suite, Koban prit l'habitude de longer la muraille en se tenant à bonne distance des ouvriers qui piochaient dans les blocs. Ils étaient tous vêtus de combinaisons anti-magnétiques,

mais il faisait chaud sous le dôme, et, la plupart du temps, ils enlevaient leur casque pour se donner un peu d'air.

— C'est une erreur, observait P'pa. Leurs gants sont couverts de poussière magnétique, et chaque fois qu'ils se passent la main sur le front pour essuyer la sueur qui dégouline de leurs sourcils, ils déposent sur leur peau un peu de la tristesse des Martiens. Et cette tristesse s'infiltré en eux. Elle pénètre leur chair, leurs os, et va se fixer dans leur esprit.

Amendes et surveillance accrue n'avaient rien changé aux habitudes des mineurs. Toute la colonie souffrait de dépression chronique. Tendances maniacodépressives générant des idées de suicide... énonçaient les rapports des experts. P'pa avait été recruté pour redonner une âme à la colonie. Il avait été, sur Terre, un télé-évangéliste vedette, dont les émissions regroupaient des millions de téléspectateurs. Il était las de la notoriété, de la richesse. Il voulait retourner aux sources, redevenir un humble pasteur. M'man l'avait suivi dans cet exil rédempteur. Elle était tombée enceinte dans le vaisseau spatial assurant la liaison Terre-Mars, P'pa y avait vu un signe du Seigneur.

— Il approuve ma démarche, murmura-t-il en serrant sa chère femme contre lui. Nous nous étions égarés à notre insu. Nous venons enfin de retrouver le Grand Chemin.

Koban était né au bout de six mois de gestation, car tout allait plus vite sur la planète rouge. À vingt mois, il avait la morphologie et l'intelligence d'un enfant de dix ans. Il avait pris l'habitude d'explorer la plaine des journées entières, dans son scaphandre anti-magnétique qui le faisait transpirer et allumait d'insupportables démangeaisons entre ses cuisses. Peu à peu, pour se débarrasser de cette impression de cuire à l'étouffée dans son propre jus, il avait enlevé son casque. La poussière rouge soulevée par ses chaussures était venue se coller à son front. C'était du magnétum pur, non chargé en souvenirs nocifs, du minerai vierge. Cette pulvérulence avait drainé dans chacun de ses grains, les impressions négatives que charriaient les nerfs de l'enfant. La fatigue s'en était allée, puis avec elle les

démangeaisons, l'irritation nées de la sueur. Koban avait peu à peu cessé d'avoir chaud, faim, froid, sommeil... Il ne s'en plaignait pas. Cela lui prit deux ans, mais il s'affranchit de la tyrannie corporelle. Quand il s'en ouvrit à son père, celui-ci hocha la tête.

— C'est parce que tu es très jeune, murmura-t-il. Sur un homme fait, le minéral n'a pas ce pouvoir. N'en parle à personne, tu t'attirerais la haine des imbéciles. Si Dieu a voulu qu'il en soit ainsi, c'est qu'il a de grands projets pour toi.

Koban aimait Mars. Aucun des reproches formulés par les colons ne lui semblait justifié. Tout autour de lui, les gens devenaient chaque jour un peu plus tristes. M'man comme les autres. Les peurs, les angoisses des Martiens passaient en eux, véhiculées par ce sable que charriait le vent, cette poussière qui s'infiltrait dans les poumons. Le poison de la tristesse, de la lassitude, se glissait sous les portes, dans les interstices des hublots, dans les plis des vêtements. Il avait le goût de la cendre ou du sel. Quand on l'absorbait, les plus vives couleurs s'éteignaient, le film le plus passionnant devenait ennuyeux, la plus succulente des nourritures se changeait en coton.

— C'est un banal processus chimique, répétait le médecin de la station. Il n'y a aucune magie là-dedans, merde ! La poussière de Mars contient de la naloxone, une substance antagoniste de la morphine. Un agent qui provoque une mise en relief brutale de toutes les douleurs stockées dans notre conscience.

L'explication, bêtement mécaniste, n'avait pas satisfait Koban. Il avait voulu savoir pourquoi sa mère passait des heures à pleurer, les yeux perdus dans le vague. Il avait marché jusqu'à la muraille de la tristesse pour ramasser un fragment de pierre écarlate et le poser sur son front. Mais il était déjà immunisé, presque insensible. Ses courses interminables l'avaient mithridatisé. Le sable des plaines avait asséché son système nerveux, inhibé toutes les sécrétions de methionine-endorphine favorisant la transmission de la souffrance chez les êtres humains. Il avait toutefois perçu des choses vagues, intraduisibles. Des concepts produits par des esprits étrangers et qu'on n'aurait pu transcrire en mots clairs. C'était informe mais c'était là, stocké dans la pierre, attendant d'être réactivé

par les ondes électriques d'un cerveau imprudent. Il suffisait d'appliquer le caillou entre ses sourcils pour que les lobes frontaux jouent le rôle d'un puissant électroaimant et se transforment en tête de lecture. Le message inerte quittait alors son support pour courir au long des circuits de la mémoire, et le mal coulait en vous. Incompréhensible mais bel et bien présent, à la manière de ces langues étrangères qu'on ne comprend pas, mais dont les intonations vous livrent intuitivement le sens.

— Pourquoi ramasse-t-on ces pierres si elles sont mauvaises ? demanda Koban à son père. Il n'y a qu'à les laisser là où elles sont.

— L'industrie terrienne les réclame, dit le pasteur. On s'en sert pour fabriquer des appareils qui drainent les souvenirs dans la tête des morts. Cela me paraît une utilisation impie, mais la police prétend que les images ainsi récupérées lui permettent de donner la chasse aux méchants. Ils appellent ça la nécro-vidéo.

— Ils sortent les souvenirs de la tête des morts ! s'étonna l'enfant.

— Oui, fit le prédicateur. C'est cela la science aujourd'hui. Je ne sais s'il faut s'en réjouir.

M'man devenait de plus en plus triste. Les colons buvaient beaucoup et les crises de delirium étaient fréquentes. Des drogues circulaient, amenées de la Terre par les navettes de ravitaillement. De l'endorphine bêta, de la dynorphine, des substances deux cents fois plus puissantes que la morphine classique. Personne ne riait plus depuis longtemps dans les coursives du dôme, ou alors d'un rire hystérique qui faisait peur et annonçait un drame imminent. P'pa essayait tant bien que mal de raviver la foi de tous ces gens. Il pratiquait la religion comme un acte de légitime défense, répétant à ses ouailles qu'elle seule leur donnerait des armes contre la tristesse des Martiens.

— Ces créatures n'avaient aucune joie de vivre, répétait-il dans ses sermons. Elles ne croyaient pas en Dieu et se sentaient abandonnées. Le désespoir et la déréliction les ont conduites à s'autodétruire. Tous les scientifiques vous le diront : la race martienne s'est suicidée massivement parce qu'elle ne

supportait plus la souffrance de vivre. Les rationalistes, eux, attribuent ce désespoir à un excès cérébral de leu-endorphine, substance qui engendre des psychoses irrémédiables. Pour ma part, je préfère y voir le calvaire d'êtres sans religion, qu'aucune foi ne soutenait, et qui ont fini par succomber à leurs démons intérieurs. Ne les imitez pas. Vous êtes des hommes, et Dieu est là pour vous aider.

Il prêchait devant la grande muraille, tournant le dos à ce monument d'angoisse que les millénaires avaient à peine érodé.

En dépit des efforts déployés par son mari, M'man se suicida alors que Koban fêtait son sixième anniversaire. Elle partit sans vivres et sans eau dans le désert rouge. Quand on retrouva son corps, on vit qu'elle s'était même dépouillée de son scaphandre pour continuer nue dans le vent de poussière. Les rayons cosmiques avaient fini par la tuer. Le sable fixé sur sa peau par la sueur lui donnait l'apparence d'une statue de latérite. Lorsqu'il la vit couchée dans son cercueil d'acier, au centre de la chapelle du dôme, Koban n'éprouva rien. Il fit de son mieux pour imiter les humains qui pleuraient. Il ne voulait pas qu'on le jugeât insensible. Sa différence excitait déjà par trop les ragots. À six ans, il mesurait un mètre soixante-trois et n'avait plus de cheveux.

La tristesse des Martiens continua à la fasciner. Il éprouvait pour elle un désir vague teinté d'un peu d'irritation. Quand personne ne pouvait l'observer, il enlevait ses gants et posait ses paumes nues sur la muraille du désespoir. Si le concept de sentiment restait un mystère pour lui, il aimait les idées avec passion. La beauté des idées tranchantes, virevoltant comme des étoiles de chrome dans l'éther de l'esprit. Elles seules allumaient en lui une certaine forme d'excitation, un émoi diffus. Il croyait parfois les entendre s'entrechoquer comme des équations de fer dans un sac de cuir.

La pensée que toute la douleur d'un peuple disparu se trouvait emmagasinée là, dans ce mur long de plusieurs kilomètres, l'emplissait d'une joie qu'il ne savait nommer. Alors il se frappait le front contre la pierre, jusqu'à ce que le sang

perle entre ses sourcils. Et les choses noires sortaient de la muraille, taches d'encre mentales qui déferlaient sur son cerveau sans parvenir à s'y enraciner. Il était immunisé, elles ne lui donnaient nullement envie de mourir. La muraille était une banque, un trésor maléfique dont les humains ne pouvaient supporter la richesse.

On commença à le montrer du doigt. Les autres gosses le surnommèrent « le sorcier » ou « le mutant ».

Un soir, son père le prit à part.

— Fils, murmura-t-il. Il faut que tu t'éloignes quelque temps. Que tu te fasses oublier. Tu vas partir pour la colonie du sud, là où on cultive les plantes hydroponiques à base d'engrais spéciaux. Je te procurerai une fausse carte de travail. Officiellement tu auras vingt ans, essaye de ne pas l'oublier et ne cherche pas à te singulariser. Calque ta conduite sur celle de tes camarades. Cet entraînement te sera très utile lorsqu'il nous faudra redescendre sur Terre.

Koban partit pour la colonie du sud. Les ouvriers y travaillaient dans des serres gigantesques où régnait une chaleur moite. Koban supportait cette atmosphère sans se plaindre. Il dut feindre la souffrance et l'épuisement pour ne pas éveiller la méfiance de ses compagnons. Il les trouvait, quant à lui, paresseux et lâches, incapable d'endurance. Il ne comprenait pas qu'on puisse se contenter de dix heures de travail par jour alors qu'il y avait tant à faire.

Ah, les humains... Ils étaient gloutons, accordaient une importance démesurée à la nourriture et aux femmes. Aucun d'entre eux ne semblait se préoccuper de son âme ou de son devenir spirituel. C'était une race inférieure qui ne laisserait rien derrière elle, pas même un mur imprégné de tristesse, comme l'avaient fait les Martiens. Les Terriens... un cerveau gros comme une noix, un énorme estomac, et un pénis dont ils exagéraient sans cesse les dimensions.

Dans les serres, on liquéfiait certaines roches au laser pour produire un liquide minéral dont les plantes se nourrissaient.

— À quoi cela sert-il ? interrogea Koban. Les Terriens les mangent ?

— Non, lui répondit un chef d'équipe. Leur sève a un pouvoir cicatrisant inégalé. On l'utilise en chirurgie. Elle referme les plaies instantanément et supprime la douleur. L'armée en fait une grande consommation.

C'était vrai. Il fallait faire très attention au suc qui gouttait des tiges et des feuilles, car il provoquait des cicatrisations anarchiques. Si l'on commettait l'erreur de travailler sans gants, on pouvait se retrouver avec tous les doigts de la main collés ensemble, ne formant plus qu'un seul et gros appendice. Il fallait se savonner très fort sous la douche pour se débarrasser de la moindre gouttelette de sève en suspension dans l'air. Faute d'observer ces précautions élémentaires, vos paupières se soudaient durant le sommeil. Vos lèvres adhéraient entre elles, cicatrisant à la manière d'une plaie en voie de guérison. Au matin, il vous devenait impossible d'ouvrir la bouche et le médecin de la station devait vous dessiner un nouvel orifice buccal au bistouri. Les femmes portaient en permanence un dilateur vaginal pour empêcher que leur sexe ne s'obture. Koban, lorsqu'on lui distribua son équipement, se vit remettre deux tubes minuscules.

— Le plus gros, lui expliqua le contremaître, tu te le fourres dans le cul, l'autre dans l'urètre – dans la pine, si tu préfères. Si tu ne le fais pas, les trous se fermeront d'eux-mêmes, à cause des émanations de la sève cicatrisante. C'est pas de la rigolade, t'as intérêt à obéir.

Il ne plaisantait pas. Les accidents étaient fréquents, Koban put s'en rendre compte. Si l'on se blessait dans la grande serre, la plaie se refermait sous vos yeux avant que vous ayez le temps de compter jusqu'à dix. Deux ou trois fois par mois, le chirurgien du dôme devait se rendre au bordel pour séparer un homme et une femme dont les sexes s'étaient soudés pendant qu'ils faisaient l'amour. C'était une opération délicate qui ôtait aux victimes l'envie de recommencer avant longtemps.

Lorsqu'on demandait à Koban pourquoi il ne se rendait pas au lupanar, il répondait invariablement : « J'ai peur de rester

collé ! », c'était faux bien sûr, mais l'excuse avait ceci de commode qu'elle justifiait son insolite abstinence.

— On souffre pour le bien-être des Terriens, grommelaient les ouvriers. Un jour, il faudra que ça se paie !

L'idée se grava dans l'esprit de Koban, et il se mit à imaginer la Terre sous l'aspect d'un paradis immérité, où des êtres sans morale se prélassaient dans de molles délices érigées sur la sueur des colons.

— Un jour j'irai là-bas, déclara-t-il sur une impulsion. Je remettrai de l'ordre dans ce chaos.

— Tu feras bien, ricana le contremaître. Ces cochons-là, il faudrait que le feu du ciel leur tombe sur la tête ! Il serait temps que Dieu se décide à leur botter le cul.

Le temps passa. Koban commençait à confondre les mois avec les semaines. Pour la nourriture, il ne rencontrait pas trop de difficulté car on s'alimentait exclusivement de pâte nutritive dont seule la couleur changeait. Alors qu'il s'habitua à cette vie monotone, il reçut une convocation du comité directeur colonial. On avait découvert la fraude à laquelle s'était livré P'pa. À cette occasion, Koban apprit qu'ils auraient dû normalement être rapatriés depuis longtemps, mais que le prédicateur avait falsifié la mémoire de l'ordinateur central régissant les allées et venues des colons.

— Vous êtes totalement irresponsable ! tonna le médecin-chef du syndicat en pointant un index accusateur vers P'pa. En outrepassant le délai de sécurité de votre séjour vous avez absorbé une dose de radiations dont on ne peut prévoir les conséquences futures ! Vos gènes ont été altérés. Il est hors de question que vous donniez naissance à d'autres enfants. La commission médicale propose de vous stériliser avant de vous renvoyer sur Terre. Je partage cet avis.

— Je ne pouvais laisser ces pauvres gens sans secours spirituel ! objecta P'pa. Vous me renvoyez alors même que je commençais à les conduire sur le chemin de la foi. Pendant mon ministère, le taux de suicide a diminué de 30 %.

— C'est vrai, reconnut le représentant de la compagnie minière. Et c'est pour cette raison qu'on ne vous poursuivra pas devant les tribunaux.

— Vous n'êtes qu'un vieux dingue ! gronda quant à lui l'homme du syndicat. En aucune manière vous ne pourrez nous tenir pour responsables des anomalies génétiques dont souffre votre fils.

— Mon fils est parfaitement normal ! hurla P'pa. Il a été choisi pour une tâche dont vous n'avez pas conscience !

— Vous racontez n'importe quoi ! vociféra son adversaire. J'ai sous les yeux les analyses de votre rejeton. Son cerveau produit assez de morphine naturelle pour anesthésier un éléphant. Il pourrait laisser sa main droite cuire sur une plaque chauffante sans pour autant faire la grimace ! C'est à peine s'il a plus de sensibilité qu'un macchabée, c'est d'ailleurs ce qu'on devrait inscrire sur sa carte d'identité. Profession : cadavre !

Après le « procès », on les fourra d'autorité dans une navette spatiale en partance pour la Terre. Là, sitôt arrivés, ils furent parqués dans un camp de quarantaine où on les soumit à d'interminables tests.

Koban avait déjà, à ce moment-là, perdu tout sens de l'appréciation temporelle. Du strict point de vue physiologique, il avait seize ans, mais son apparence était celle d'un quadragénaire. Il avait l'air d'un colosse, soit, mais d'un colosse de quarante ans.

— Vous allez toucher une allocation de réinsertion, leur expliqua l'assistante sociale de la base de San Diego. On vous remettra un passeport un peu spécial que vous devrez montrer aux autorités s'il vous arrive le moindre ennui. Ce document précise que vous venez d'une colonie lointaine et que vous ignorez les usages terriens. Il vous accorde d'emblée les circonstances atténuantes si vous commettez par mégarde un délit. Vous allez jouir d'une période de tolérance d'un an, durant laquelle il vous faudra assimiler les mœurs terriennes. Observez, apprenez, faites des efforts, votre réinsertion en dépend. Passé ce délai, si vous enfrez la loi, vous en serez justiciables devant les tribunaux comme n'importe quel délinquant. C'est compris ?

Lorsqu'ils sortirent enfin du camp de quarantaine, P'pa posa sa petite valise de carton sur le trottoir et dit à Koban :

— Tu as vu comment ils nous ont parlé, fils ? Nous avons souffert pour eux pendant toutes ces années, et ils s'adressent à nous comme si nous étions des criminels ! Koban hocha la tête. C'est à cette minute précise qu'il comprit qu'il était revenu des étoiles pour apprendre aux hommes ce que signifiait le mot PUNITION.

CHAPITRE VII

La pendulette de voyage se mit à sonner dans la poche d'Ullreider. Il tressaillit car il avait oublié son existence. Une heure s'était donc écoulée ? Il lui semblait qu'il venait juste de s'asseoir.

Il s'extirpa de la balancelle artisanale, fit quelques pas sur la pelouse. L'herbe crissait sous les semelles de ses bottes *Airborne paratroopers*. Le soleil californien la brûlait sans rémission dès qu'on cessait les arrosages journaliers, rappelant à tout le monde que le désert n'était pas loin et qu'il jouissait d'un droit de préemption sur toute vie. Au début de son installation, Koban s'était réjoui de la proximité du Mojave et de la Vallée de la Mort, qui, pensait-il alors, lui rappelleraient Mars. Il avait vite déchanté. Les déserts terriens manquaient de grandeur. La Death Valley était peu de chose en comparaison des étendues de silice rouge parcourues dans son enfance. Un bac à sable pour les gosses, rien de plus ! La première fois qu'il avait posé le pied dans le désert Mojave, il s'était agenouillé pour ramasser un caillou et le poser contre son front. Naïvement, il s'était préparé à accueillir le sombre chuchotis auquel l'avait habitué la grande muraille de la désolation. Il s'était martelé le crâne en vain. La pierre ne contenait rien, ni tristesse ni souvenir. C'était une chose morte. Inutile. Il en avait éprouvé un bref désarroi. Sur Mars, il avait fini par se convaincre que chaque pierre fonctionnait comme le répondeur téléphonique de Dieu, engrangeant un certain nombre de messages codés. Autant de formules mystérieuses qui auraient pu apporter la sagesse aux hommes s'ils avaient su les déchiffrer.

Ullreider fit le tour de la maison pour rejoindre le cellier où il avait installé son « atelier de mécanique ». Il s'y rendait chaque

soir afin de travailler à ses projets. Maintenant que P'pa allait mourir, il lui fallait concrétiser ses plans sans tarder. Un énorme cadenas défendait l'accès de la remise dont Koban avait doublé les parois intérieures de plaques d'acier épaisses de 3 mm. Quand le soleil tapait sur cette chambre forte improvisée, la chaleur devenait insupportable mais il n'en souffrait pas. C'était là son domaine, son jardin secret. Il poussa la porte blindée qu'il referma derrière lui. Un miaulement rageur l'accueillit. Un grand panneau de bois jeté sur des tréteaux tenait lieu de table de travail et supportait une prodigieuse quantité de fioles et de pots dont les étiquettes s'ornaient de symboles bizarres n'ayant de signification que pour lui.

Il s'assit et alluma la lampe d'architecte posée sur la planche. Le bois était souillé d'innombrables taches de sang séché. Des outils chirurgicaux attendaient, alignés sur une serviette. Ullreider avait pris la précaution de disposer des animaux empaillés sur les étagères. Un hibou, un lynx pelé, un putois. Ainsi, en cas de visite importune, il pourrait prétendre s'adonner à la taxidermie. Sur Terre, il fallait toujours mentir si l'on voulait avoir la paix.

Des cages rouillées occupaient le fond de la pièce. Elles contenaient des souris, des cobayes, et un gros chat noir mécontent qui feulait de rage dans la pénombre. Le matou s'appelait Colonel Wiston, il appartenait à la veuve Cummings. La bestiole aurait dû normalement rendre le dernier souffle trois semaines auparavant, mais Koban l'avait « réparée », lui sauvant la vie. Depuis, il ne savait qu'en faire. Les transformations subies par l'animal interdisaient sa remise en circulation. Sa maîtresse en aurait eu une crise cardiaque.

Sandy Cummings avait confié Colonel Wiston à Koban, il y avait de cela presque un mois, alors que le colosse taillait les rosiers, sur la véranda. C'étaient des roses jaunes du Texas, comme dans la chanson... Si colorées qu'elles semblaient artificielles.

— Venez, avait marmonné la vieille bonne femme, le nez caché dans un mouchoir. Je ne peux plus supporter ça. Ça me brise le cœur.

Elle avait poussé Koban dans la cuisine pour lui montrer un panier puant dans lequel agonisait un chat squelettique.

— C'est mon vieux compagnon, hoqueta la veuve, les yeux gonflés de larmes. Il a vingt ans. Le vétérinaire dit qu'il est fichu. Je n'ai pas le courage d'aller le faire piquer, c'est trop horrible. Est-ce que vous voulez vous en charger à ma place ? Je vous donnerai l'argent, après vous l'enterrez au fond du jardin et je ferai tailler une petite stèle à son nom, chez le marbrier.

Koban accepta. Sa première idée fut de tuer le chat en lui écrasant la tête sous sa semelle et de garder l'argent de la piqure pour agrémenter l'ordinaire de P'pa. Puis quelque chose lui souffla qu'il pourrait tenter de « réparer » la bête. Jusque-là il n'avait exercé ses talents que sur de très petits animaux. Il était temps qu'il passât à des mammifères plus imposants : des chiens, des singes... des enfants. Mais voler des gosses présentait des inconvénients majeurs ; leur disparition entraînant toujours une grande agitation chez les adultes et l'inévitable intervention de la police. Le chat constituait un parfait matériau transitoire pour se faire la main.

Il emmena Colonel Wiston dans la remise, l'écartela sur la table de bois au moyen de cordes fixées à quatre pitons, et l'ouvrit de haut en bas avec un scalpel. Il utilisa pour ce faire les produits qu'il volait régulièrement aux pickpockets du métro. Au début, il s'en était emparé uniquement parce que leur odeur lui rappelait la sève des hydroponiques poussant sous la grande serre martienne. Il avait été excité de découvrir enfin ce que devenait le travail des jardiniers, au terme du grand voyage intersidéral : un produit à peine différent de la sève qui coulait des plantes, là-haut, sur la planète rouge, vous cicatrisant la bouche et l'anus à la moindre faute d'attention.

Il « répara » Colonel Wiston du mieux qu'il put. Grâce aux matériaux prélevés dans les sacs des pickpockets, il était en mesure de fabriquer des organes de son invention à partir de viscères modelés dans une gelée de synthèse à usage vétérinaire. Il avait appris la technique sur Mars, du véto' de la station.

— Tu vois, mon gars, lui avait expliqué le bonhomme. Avec cette pâte protoplasmique, tu peux modeler une rate de remplacement, un foie, un rein... ou tout ce qui te passera par la

tête. C'est prévu pour, c'est une sorte de rustine vivante. Il faut de l'imagination, de l'habileté, et une bonne connaissance de la mécanique interne des bestiaux. Cela dit, ne te prends pas pour un apprenti-sorcier, c'est juste du dépannage élémentaire.

La « pâte » organique, stockée dans des tonneaux de plastique rose, permettait de soigner les animaux de la colonie, les vaches, les chèvres, et de prolonger leur vie jusqu'à ce que la navette en débarque un nouveau contingent. Sur Mars, une vache « Holstein » en provenance directe du Wisconsin était si précieuse qu'on était prêt à tout pour faire d'elle une centenaire, voire à la « modifier ». Quand elle était malade, on lui fabriquait un organe sur mesure, adapté aux conditions particulières de l'astre rouge, de manière à pallier les déficiences de son « moteur » d'origine.

— Tu vois, marmonnait le vétérinaire. Le cœur, il vaut mieux l'agrandir... celui dont l'a équipé le Bon Dieu ne vaut rien ici, il se fatigue trop vite. Il est préférable de modeler quelque chose de plus résistant. L'idée de départ est bonne, mais faut renforcer les structures.

Et, les mains dans la pâte vivante, il travaillait des pouces pour élaborer sous les yeux de Koban un organe plus performant. Une sculpture finissait par s'épanouir entre ses paumes. Une sculpture qui palpitait, attendant d'être raccordée et de remplir son office.

Faut être bricoleur, radotait-il. Toujours penser à ce qui pourrait améliorer la machine en fonction du milieu. Mes vaches, je leur ai déjà greffé plusieurs petites glandes de mon invention. Si j'étais arriviste, je ferais breveter mes trouvailles, mais je suis un simple mécanicien. Tout ce qui m'importe c'est que mes bestioles supportent le changement. Regarde ce cœur, c'est comme du bon pain, y'a plus qu'à l'enfourner dans la poitrine de cette brave laitière et la passer au défibrillateur pour faire redémarrer l'engin.

Pointant l'index sur les bêtes parquées dans l'enclos, il ajoutait :

— Celle-là, la Roussette, elle avait du mal à pisser, elle s'intoxiquait toute seule, alors je lui ai greffé un rein supplémentaire, en rabiot. L'autre, la Noire, elle avait perdu le

sens de l'équilibre au cours du voyage. Je lui ai bricolé une sorte de gyroscope qui ne figurait pas dans le modèle d'origine ! Faut pas avoir peur de bidouiller ! Le Bon Dieu, il n'a pas pensé à tout. Il est comme ces ingénieurs qui inventent des avions sur une table à dessin. Sans les trouvailles des pilotes d'essai, les zincs ne voleraient jamais.

Ullreider retint la leçon. Il lut beaucoup : des traités médicaux, des manuels de chirurgie, d'endocrinologie. Son cerveau assimilait ces connaissances à une vitesse prodigieuse. Les difficultés ne vinrent pas de son esprit, mais de ses mains. En effet, en raison de son absence de sensibilité tactile, il lui était difficile de manier les outils chirurgicaux avec précision. Il lui fallut contrôler sa force pour ne pas transpercer ses victimes au premier coup de bistouri ou écraser entre ses doigts les organes fragiles qui les remplissaient. Il apprit à modeler des poumons, des reins, puis il améliora ces modèles de base, augmentant leur durée de vie ou leurs performances. Il modifia une vache du troupeau de manière à doubler sa production laitière quotidienne.

Colonel Wiston était vieux, au bout du rouleau. Koban avait dû modeler de nombreux organes de remplacement à partir de protoplasme volé dans une clinique pour animaux de Santa Monica.

— Faut pas t'amuser à utiliser cette technique sur les bonshommes, lui avait enseigné le vieux véto en prenant une mine grondeuse. Ça ne marche que sur les bêtes. L'organisme humain rejette les organes de synthèse. Au mieux, ils tiennent une semaine ou deux, mais c'est tout. Ensuite, ils se décomposent et les malades meurent de septicémie. Les bêtes sont moins fragiles... ou plus futées que les hommes, elles savent où est leur avantage.

Ullreider modela dix glandes majeures pour Colonel Wiston. Des surrénales modifiées. Il recâbla la moitié du système nerveux. L'animal resta ouvert une semaine entière sur la table

d'opération. Il ne souffrait pas. Les drogues des pickpockets, abondamment chargées en endorphines, le maintenaient hors du monde. Quand il le « referma », Koban vit tout de suite que le chat avait rajeuni de quinze ans. De plus, il bénéficiait désormais d'options n'existant pas sur le modèle original. Il était capable, lorsqu'on le menaçait, de se mettre en boule à la manière des hérissons. Chacun de ses poils prenait alors la consistance d'une aiguille d'acier noir, faisant de tout son corps une pelote impossible à saisir. Chaque fois qu'il faisait le gros dos, Colonel Wiston se métamorphosait en oursin de fer. Ullreider était content du résultat. Ainsi aucun des garnements qui s'amusaient à tourmenter la pauvre bestiole ne pourrait plus l'approcher sans avoir aussitôt les paumes criblées de trous.

Il s'était débrouillé comme un chef, jouant sur les muscles érecteurs du poil, leur permettant d'injecter dans la gaine pileuse assez de kératine pour lui conférer la dureté d'une épingle. C'était un travail qui tenait de l'horlogerie, et qu'il fallait effectuer la loupe vissée à l'œil, maniant les minuscules outils avec une froide maîtrise.

Le problème, c'est qu'il était maintenant impossible de rendre à la veuve Cummings son chat préféré. Elle en aurait fait un infarctus.

Koban songea à la boîte de carton vide qu'il avait enterrée dans le jardin et à la petite stèle de marbre que la vieille lui avait demandé de planter sur la « tombe ».

Il haussa les épaules et s'approcha de l'aquarium rempli d'eau de mer. Des souris y nageaient dans un paysage de gravier coloré et d'herbes aquatiques. Elles vivaient immergées depuis quinze jours et paraissaient s'adapter assez bien à leur nouveau milieu. Carnivores féroces, elles attaquaient les petits poissons qui commettaient l'erreur de leur passer sous le museau, et n'en laissaient que la queue et les nageoires. La seule fausse note provenait de leur pelage collé qui leur donnait une allure plutôt lamentable. Il faudrait revoir ça. Essayer de les doter d'une fourrure imperméable. C'était sûrement possible en modifiant la teneur en graisse du poil.

Ullreider se pencha pour saisir une boîte de cigares cubains rangée devant les fioles. Il la posa sous le faisceau de la lampe

d'architecte et en souleva le couvercle. Six poissons rouges s'y trouvaient alignés sur un Kleenex. Leurs flancs palpitaient régulièrement et ils roulaient de gros yeux stupéfaits. Koban les avait tirés de l'eau après « modification » il y avait près de trois semaines. Aucun n'était encore mort après plus de cinq cents heures passées au sec, échoués sur un mouchoir en papier. Il les nourrissait avec un compte-gouttes contenant des daphnies dans une suspension d'eau distillée.

« Tu deviens bon. » pensa-t-il avec une certaine satisfaction. Certes, il avait connu un nombre important d'échecs au début de ses travaux, mais ne s'était jamais laissé décourager, sans doute parce qu'il était imperméable à ce type de sentiment négatif propre aux Terriens. Il songea aux oiseaux trafiqués qui explosaient dans les airs dans un nuage de plumes, aux rats dont le pelage prenait feu dès qu'ils se mettaient à courir. Il avait dépassé ce stade. À présent, il lui fallait s'attaquer aux êtres humains. Parvenir à réaliser sur les hommes et les femmes les petits prodiges qu'il accomplissait sur les animaux. Était-ce possible ?

Le vétérinaire de la colonie almohanne prétendait que non, qu'on ne pouvait impunément « bricoler » les organes des humains, mais Ullreider n'en était pas si sûr.

Après avoir nourri les poissons au compte-gouttes et glissé la pâtée du chat dans la cage de la bestiole hirsute, il enfila une veste de treillis et posa une casquette militaire sur son crâne chauve. Les yeux dissimulés derrière des wayfarer, il quitta l'atelier dont il verrouilla la porte. Il était temps de se mettre en chasse. Il aurait besoin d'importantes quantités de produits pour mettre son projet à exécution. Il n'avait pas d'argent et vivait en reclus, ignorant tout des ramifications du trafic de substances médicales ; son seul moyen d'approvisionnement était donc de dévaliser les pickpockets organiques officiant dans le métro ou les parkings déserts. S'en prendre à eux demeurerait sans conséquence puisqu'ils étaient dans l'impossibilité de porter plainte. Il savait, en outre, que sa stature colossale provoquait leur intérêt. À leurs yeux, un tel géant possédait à

n'en pas douter des organes extraordinaires qu'il fallait rafler sur l'heure !

Koban les laissait venir, petits nuisibles sans cervelle dont il ne faisait qu'une bouchée.

Il longea la plage en direction de Pacific Palisade, car il n'opérait jamais à Venice. Au bout d'une heure de marche, il grimpa dans un bus et descendit aux abords de Green Lawn, la mal nommée, là où proliféraient les parkings des supermarchés ouverts toute la nuit. Il acheta une bouteille de vin de pomme et s'en aspergea, puis, feignant l'ivresse, se mit à déambuler sur la dalle de béton numérotée, entre les rares véhicules encore garés à cette heure.

Il avait le temps. Il ne connaissait pas l'impatience, c'était sa force. Il préférait de loin attendre toute la nuit plutôt qu'avaler un somnifère pour s'obliger à dormir.

Au bout d'une heure, il repéra deux silhouettes se déplaçant à la lisière de son champ visuel. Ce n'étaient pas des voyous. Les loubards avaient rarement le courage de s'en prendre à lui. Ceux qui avaient essayé avaient tout de suite compris quel effet ça faisait de voir sa tête effectuer un tour complet autour de son axe vertébral ! 360°, ce n'est jamais bon pour la moelle épinière, même chez les plus endurcis.

Il se laissa tomber au pied d'un réverbère, jouant l'inconscience. La bouteille roula sur l'asphalte et répandit son contenu avec un doux glouglou. Les hommes s'approchèrent. Ils étaient vêtus de costumes en Nylon bleu pétrole, à la façon des agents immobiliers, et portaient de grosses sacoches Gladstone¹. Ils n'étaient ni vieux ni jeunes, juste incolores et bien rasés.

Le parking était désert, la nuit s'installait. Les gens qui sortaient du supermarché se dépêchaient de bondir dans leurs voitures pour disparaître sans demander leur reste. Dans ce quartier aux allures de zone bombardée habitaient beaucoup de Latinos qui ne tenaient nullement à se mêler des affaires des gringos. Ullreider laissa les deux voleurs en complet trois pièces lui expédier un coup de pied dans les côtes.

1 Sacoches qui furent, longtemps, utilisées par les médecins américains.

— Il est cuit, dit le plus vieux. Vas-y.

Son acolyte se pencha pour vaporiser au visage du colosse une bouffée de gaz anesthésiant qui provoquait une paralysie totale des membres, mais Ullreider y était insensible, sans doute parce que la dose employée était infiniment trop faible pour son organisme perturbé par son long séjour sur la planète rouge.

Il fit semblant de perdre connaissance et se tétanisa.

Le plus jeune s'agenouilla aussitôt et entreprit de déboutonner le treillis.

— Qu'est-ce qu'on prend ? souffla-t-il.

— Le plus possible, chuchota l'autre. Bon sang ! Tu as vu comment il est bâti ? Il doit avoir des organes de gorille, merde, on va en tirer un sacré paquet !

Déjà, son compagnon vaporisait la solution antihémorragique sur l'abdomen d'Ullreider. Ce dernier vit sa chair se décolorer pendant que le sang se figeait dans ses veines. C'était le moment de frapper. De la main droite il saisit la cheville de celui qui se tenait debout et lui fit perdre l'équilibre. De la gauche, paume à plat, il enfonça le nez du second à l'intérieur de sa boîte crânienne, le tuant sur le coup.

Le plus vieux se débattait. Ullreider lui expédia un coup de poing sur le cœur, provoquant un arrêt brutal du muscle. Le colosse s'agenouilla. Le double meurtre lui avait demandé quatre secondes. Il vérifia que les sacs contenaient bien leur habituel assortiment de substances et d'outils chirurgicaux. Maintenant il convenait d'effacer ses traces. Il n'était pas idiot, il lisait les revues scientifiques. Il savait que son image était désormais inscrite dans le cerveau des deux cadavres, et que les flics auraient beau jeu de l'en faire sortir. Il ne pouvait pas se permettre de courir le moindre risque, surtout si près du but.

Il tira un sac poubelle de la poche de son treillis ainsi qu'un couteau de chasse muni d'une lame impressionnante. Un Bowie-rknife volé à un voyou, dans une ruelle de Venice. Il vaporisa la solution anti-hémorragique sur le cou des deux hommes et leur trancha la tête sans verser une goutte de sang. C'était du travail bien fait, et d'une grande propreté. Il jeta ensuite les deux têtes dans le sac poubelle et s'éloigna, une sacoche coincée sous chaque bras. Son image était toujours là,

photographiée dans la cervelle des morts, mais il savait comment résoudre le problème. Au bout de la rue, une usine d'incinération d'ordures faisait ronfler ses fourneaux jour et nuit. Il était facile de s'y introduire et de jeter les têtes dans la fournaise. Le vigile, barricadé dans sa guérite grillagée, se ratatinait sur sa chaise au plus petit craquement Ullreider pressa le pas. Il avait déjà tué douze pickpockets organiques de cette manière. Que pouvaient-ils faire contre lui ? Porter plainte ?

Il se débarrassa du sac poubelle dans les flammes et prit le chemin du retour. Avant d'aller se coucher, il monterait un bol de lait chaud à son père. Du lait chaud copieusement sucré et additionné de cannelle, c'était la seule gourmandise que s'autorisait encore le vieillard.

CHAPITRE VIII

Candy donnait sur la couverture mexicaine qu'elle déplaçait chaque soir sur la moquette. Il était rare, en effet, de la voir rejoindre le lit conjugal à la tombée du jour, et elle semblait prendre un malin plaisir à s'éloigner de plus en plus de la chambre à coucher. Mathias la retrouvait souvent au bout du couloir menant à la salle de bains, voire sous la table de cuisine, et parfois même au fond d'un placard. Elle se roulait en boule sur le sol, le pouce dans la bouche, les jambes ramenées sur la poitrine.

Faning s'approcha doucement des vêtements de sa femme jetés sur le canapé, et fouilla les poches de la veste, du manteau. Il savait qu'il n'y trouverait rien, mais il s'obstinait, misant sur les oublis inévitables qui, à la longue, finissent par trahir les assassins les plus méticuleux.

Il se rabattit sur le sac. Il mourait d'envie de feuilleter l'agenda, toutefois, il y avait peu de chance que Candy y notât ses impressions de la journée. Une femme qui s'acharne à vouloir devenir amnésique ne tient pas de journal intime.

Il tremblait d'énervement. Les pages du carnet se froissaient avec un bruit insupportable sous ses doigts.

Il finit par tomber sur une sorte de check-list qui lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Pense-bête, avait écrit Candy en haut de la page.

Curriculum vitae minimum : tu t'appelles Charlene Emily Fansworth, on te surnomme Candy. Tu as trente-deux ans. Si tu découvres ces lignes c'est que tu as enfin réussi ce à quoi tu t'essayais depuis plusieurs mois déjà : tu as enfin perdu la mémoire ! Surtout ne panique pas et ne fais rien pour tenter de remédier à cet état ! Je te rassure tout de suite, ne pleure pas : tu n'as rien perdu au change.

Je vais te donner quelques repères pour t'orienter dans le brouillard : tu es mariée à un imbécile du nom de Mathias

Faning. Un type que tu as connu au collège et qui travaille à la morgue ! Plutôt dégoûtant, n'est-ce pas ? Je suis entièrement d'accord avec toi. Il n'est même pas mignon, tu n'as jamais su pourquoi tu l'avais épousé, et, pire que tout : Vous n'avez pas d'argent.

Détail d'importance : tu es une intoxiquée volontaire du RubOut, un médicament qui permet d'effacer les mauvais souvenirs. Tu en avais un sacré paquet et tu as dû avaler un bon kilo de pilules.

Un bon conseil : ne cherche pas à renouer avec ton crétin de mari, il est fauché et, en plus, il te baisait mal. Lance-toi dans une autre existence. Je vais te donner quelques tuyaux sur ce que tu pourras faire pour survivre et te recycler. Ma chère petite, je t'ai constitué, en prévision, un trésor de guerre qui...

Mathias referma le carnet, partagé entre le désir d'en savoir plus et la peur d'apprendre le pire. D'un geste sec, il jeta l'agenda dans le sac et se redressa. Il s'avança vers Candy qui dormait toujours, et la regarda, luttant contre l'envie de lui expédier un coup de pied dans la tempe.

Il décida de s'en aller avant de céder à la tentation. Sans prendre la peine de se raser, il bondit dans l'ascenseur et écrasa le bouton du rez-de-chaussée.

Une seconde, il se demanda s'il ne ferait pas mieux de s'embusquer dans le parking et d'attendre que Candy sorte, pour la prendre en filature.

Il décida de ne pas se laisser happer par l'engrenage de la jalousie, grimpa dans sa voiture et démarra.

Les propos de Billy Shonacker lui traversèrent l'esprit alors qu'il remontait Parkman freeway : c'était aujourd'hui qu'avait lieu la démonstration du nouveau procédé d'identification criminelle. Le morpho... Le morpho-quelque chose, il ne savait plus exactement. Une boule d'inquiétude se forma dans son estomac. Sur le moment, il n'avait pas prêté une grande attention aux propos de son collègue ; il s'en voulait aujourd'hui. Il avait été si préoccupé par Candy ces derniers temps qu'il avait cessé de feuilleter les revues scientifiques internes. On avait sûrement écrit des articles sur cette technique révolutionnaire, mais il ne les avait pas lus.

Il se gara sur le parking de l'hôtel de police et se dépêcha d'entrer. Il régnait une agitation inhabituelle dans les couloirs de la morgue. Une cinquantaine d'inspecteurs de la Criminelle traînaient, des gobelets de jus de fruit à la main. Quelques-uns avaient probablement déjà arrosé ces soft drinks avec le whisky d'un flask non réglementaire. Cela se devinait sans peine aux rires lourds qui se répercutaient au long des corridors et aux haleines chargées d'effloraisons éthyliques.

Faning se fraya un chemin en serrant quelques mains. On l'appréciait peu et on ne se pressait guère pour lui donner l'accolade lors des rassemblements habituels : départs en retraite, pots d'anniversaire. Il ne s'en affligeait pas. Billy Shonacker était là, rasé de frais, la chemise propre, dominant tout le monde de sa haute taille.

— Messieurs ! vociféra le capitaine Mallory, un gros Noir proche de la retraite. Je vais vous demander de passer dans la grande salle. Le professeur Mikofsky, de l'Institut des Recherches Biologiques Appliquées va vous présenter un appareil qui devrait révolutionner nos méthodes de travail. Ce que vous allez voir ne devra pas sortir du service. En fait, il s'agit d'un engin *top classified* que le FBI pourrait bien se mettre en tête de nous piquer ! Alors, motus et bouche cousue !

Les flics rirent servilement.

Faning se glissa dans la pièce. Un ordinateur géant trônait sur une estrade. Des câbles d'alimentation serpentaient sur le linoléum où on les avait fixés avec de la bande adhésive. Il avisa un écran vert, des « canalisations » aboutissant à une espèce de cloche transparente, pour l'instant vide.

La brigade se rassembla autour de l'estrade. Un homme en blouse blanche, les pouces plantés dans les goussets d'un gilet Oxford, attendait que la foule daigne se taire pour entamer sa démonstration. Faning reconnut Grigori Mikofsky, un scientifique de haute taille, au crâne chauve, et dont la face s'ornait d'une énorme moustache grise.

— Cet appareil fonctionne sur le principe du morphoclonage, commença le savant. Je n'irai pas plus loin dans les considérations scientifiques. Je sais que vous êtes des hommes de terrain et je ne vais pas vous casser la tête avec des théories et des termes techniques. Nous n'envisagerons donc que le côté pratique de cette invention. Pour caricaturer, disons que la machine est capable de fabriquer un clone d'identification à partir de n'importe quel élément organique appartenant à un agresseur supposé.

Il prit une lamelle de verre sur un présentoir et la leva à hauteur de sa poitrine pour que tout le monde puisse l'apercevoir.

— Cette préparation, annonça-t-il, contient des fragments d'épiderme prélevés sous les ongles d'une jeune femme trouvée étranglée ce matin à Westwood. Elle a de toute évidence griffé les poignets de son meurtrier en se débattant. Nous allons procéder à l'analyse du prélèvement.

Il parlait d'un ton autoritaire, comme s'il était fâché de devoir se contenter d'un discours de vulgarisation scientifique. Lentement, il déposa la préparation dans un tiroir de métal qui se rétracta aussitôt. L'ordinateur émit une série de bourdonnements qui firent vibrer l'estrade.

— Ma cafetière électrique fait le même bruit, mais elle prend moins de place ! plaisanta l'un des flics.

Des rires mous saluèrent la saillie. Shonacker se tenait tout près de la machine, les sourcils froncés, l'air étonnamment sérieux. Mathias en conçut une réelle appréhension.

Des colonnes de chiffres défilaient sur l'écran du monitor.

— Ce que vous voyez s'afficher, commenta le professeur, est la formule génétique déterminée à partir des prélèvements. Autrement dit : l'équation ADN qui a présidé à la « fabrication » de notre assassin. Vous savez tous ce qu'est un clone, je pense. Pour ceux qui l'ignorent encore, je dirai qu'il s'agit de la reconstruction – à partir d'une cellule prélevée sur un donneur d'un double de ce même donneur.

Il s'assit devant le pupitre, pointa l'index sur l'écran.

— Voilà, dit-il avec une satisfaction un peu trop évidente. Le rapport d'analyse nous apprend que le tissu soumis au scanner

provient du poignet d'un homme de race blanche âgé de trente-cinq ans. Il suffit de faire entrer ces paramètres dans la mémoire de la machine et de lui demander de fabriquer un jumeau parfait de notre assassin à partir d'une seule de ses cellules.

— Hé ! Doc', glapit Morrison, un Irlandais au ventre de buveur de bière. Vous voulez dire que vous allez donner naissance devant nous à un double de ce salopard ? Vous pensez qu'un seul ne suffit pas ? Vous êtes de quel côté ?

Des rires roulèrent. Le professeur agita les mains pour réclamer le silence. Il semblait pressé d'en finir, comme si la présence de tous ces Béotiens l'indisposait.

— Regardez bien ! dit-il sèchement. J'entre les paramètres dans la mémoire : trente-cinq ans. C'est un point capital si vous voulez obtenir un portrait-robot fidèle. Maintenant observez ce qui se passe sous la cloche de verre. Une forme va surgir. Un être de chair et de sang fabriqué par la machine. Le double du tueur à l'âge déterminé par les analyses.

— Hé ! grogna encore Morrison, qu'allons nous faire de ce fumier ?

— Ne vous emportez pas, trancha Mikofsky. Il ne s'agira pas d'un être complet. La machine ne peut pas fabriquer un clone génétique viable en si peu de temps. La chose qui va se former devant vos yeux n'aura que l'apparence de la vie. Ce sera une simple enveloppe de chair ne contenant aucun organe. Une baudruche, si vous préférez. Un simple emballage de peau humaine, agrémenté de poil et de cheveux.

— Une baudruche... répéta l'Irlandais.

— Nous disons aussi un ectoplasme, fit le professeur.

Il se tut car une silhouette se déployait au centre du dôme. Cela bouillonnait comme du lait dans une casserole oubliée sur le feu. Quelque chose s'ébaucha : un fœtus, qui presque aussitôt prit l'apparence d'un bébé, puis d'un enfant... les transformations étaient si rapides qu'on avait à peine le temps de les entrevoir.

— La baudruche entame son cycle de croissance, expliqua le chercheur. Elle va passer par tous les stades du vieillissement

jusqu'à l'âge programmé. Une fois atteint cet état, elle se stabilisera.

Cette fois personne ne tentait plus de plaisanter. Tous avaient les yeux fixés sur la créature rosâtre qui se déployait sous la cloche de verre. C'était maintenant un homme, nu, à la barbe et aux cheveux longs d'un blond roussâtre. Les yeux dans le vague, il flottait, maintenu en position verticale par l'apesanteur régnant au cœur du dôme. Fanning n'avait plus une goutte de salive. Il ne pouvait détacher son regard de l'être qui se balançait tel un ludion, se cognant parfois la tête contre la paroi transparente.

— Voilà, fit Mikofsky. Le cycle est terminé. Vous pouvez contempler l'image charnelle de l'homme qui a laissé sa peau sous les ongles de la jeune femme assassinée ce matin à Westwood. J'attire toutefois votre attention sur le fait que ce jumeau n'a pas eu l'occasion d'aller chez le coiffeur, ni de se faire raser. Il se peut donc que, dans la vie de tous les jours, son double ne présente pas une pilosité aussi abondante. Mais cela peut se corriger sans peine. Nous pouvons programmer une alopécie partielle de la face pour provoquer la chute de cette barbe.

Il pianota sur son clavier. Sous le dôme, la barbe de la chose se mit à se clairsemer.

— Dans deux minutes, il sera glabre, fit Mikofsky. Mais cette alopécie peut être sélective. On peut choisir de lui laisser la moustache... Les combinaisons sont nombreuses. L'ordinateur est programmé pour les passer en revue. Coupes en brosse, décoloration... Bref, vous pourrez en quelque sorte modeler ce visage et le photographier à chacune de ses transformations. L'un des cas de figure sera forcément le bon et vous fournira une représentation parfaite du criminel.

— Ce machin... maugréa Morrison. Est-ce qu'il nous entend ? Est-ce qu'il peut nous voir ?

— Non, je vous le répète, fit Mikofsky avec une légère irritation. Ce n'est qu'une enveloppe pleine d'air. Elle ne pense pas, ne voit pas, ne parle pas. Elle n'a de vivant que l'apparence. Si vous la touchiez, vous auriez l'impression de tenir entre vos doigts un ballon de baudruche mal gonflé.

— Bon Dieu ! hoqueta l'Irlandais, ne me dites pas qu'il va me falloir tripoter cette saloperie !

Les hommes éclatèrent d'un rire forcé. La démonstration les avait impressionnés, et ils n'aimaient pas ça.

Un peu froissé, le professeur posa la main sur la cloche de verre.

— Vous contemplez une véritable prouesse scientifique, déclara-t-il. Quelque chose qui détrône toutes les techniques médico-légales connues à ce jour. Vous n'aurez plus à recouper des témoignages défaillants ou fantaisistes. Vous ne courrez plus le risque d'arrêter un innocent. Il vous suffira d'un prélèvement tissulaire infime : un minuscule morceau d'épiderme, un poil, un cheveu, pour pouvoir reconstituer une image chamelle en trois dimensions du propriétaire de ces débris anatomiques.

Morrison se décida à faire trois pas en direction du dôme. Les autres l'imitèrent. Fanning réalisa avec un peu d'agacement que ses genoux tremblaient.

« Mon petit vieux, chuchota une voix à l'intérieur de son crâne, ton sort est réglé... À côté de ce truc, ta nécro-vidéo va faire figure d'aimable bricolage. »

Il se laissa porter par la vague humaine et se retrouva le nez à quelques centimètres de la cloche. Le fantôme de chair rose se dandinait comme s'il avait envie de faire pipi.

— Ce clone représente le développement de l'assassin en dehors de toute influence négative, reprit le médecin. Je veux dire que l'homme que vous contemplez en ce moment n'a jamais bu, ne s'est pas davantage drogué, et qu'il a donc sans doute meilleure allure que l'individu dont il est le double, et qu'il vous faudra rechercher. C'est un détail à ne pas oublier. Cette baudruche ne s'est pas battue dans les bars ; elle ne présente pas de cicatrices ou de tatouages. Elle est l'image même de ce qu'aurait pu devenir notre meurtrier s'il avait connu un développement harmonieux.

Morrison frappa sur le dôme à l'aide de son index recourbé, comme s'il tentait d'attirer l'attention de l'ectoplasme.

— Hé ! grogna-t-il à l'adresse de la créature, regarde-moi quand je te parle !

— Et qu'est-on censé faire de ce machin une fois les photos prises ? interrogea un jeune lieutenant.

— Vous n'aurez pas à vous en soucier, répondit Mikofsky. La baudruche se délitera d'elle-même au bout de vingt-quatre heures. Elle deviendra molle, perdra toute apparence humaine et se changera en gaz, ne laissant aucun déchet. J'insiste là-dessus : il ne s'agit nullement d'un être humain. Vous n'avez rien à craindre.

À présent les hommes s'enhardissaient, posaient des questions bêtes. Mikofsky y répondait avec bonne volonté.

Le capitaine Mallory prit enfin la parole.

Le morpho-clonage entrera progressivement en service, annonça-t-il. Les analyses seront bien sûr pratiquées par des techniciens formés à l'institut de biologie. L'utilisation de cet appareil devra devenir un réflexe pour vous tous. Les différents services de la Criminelle suivront un stage d'information, par roulement, afin de se familiariser avec la marche à suivre. Il est évident, que cette machine va bouleverser nos habitudes et... Un coup de coude dans l'estomac détournait Mathias du discours du capitaine. Shonacker se tenait à ses côtés, une expression de profonde satisfaction sur le visage.

— Alors ? siffla-t-il. T'as pigé ? Tu vas pouvoir flanquer tes sondes et tes vidéos à la poubelle. On aura enfin des portraits-robots dignes de foi !

— Tu n'as pas tout bien écouté, riposta Faning avec une assurance feinte. Le morpho-clonage ne fonctionne qu'à condition qu'on puisse effectuer un prélèvement. Si la victime n'a pas pu griffer son agresseur, vous ne ramasserez que dalle !

— Y'a toujours des prélèvements, ricana Shonacker. C'est rare qu'il n'y ait pas contact. De toute manière tu n'as jamais été foutu de nous donner une image nette !

Mathias n'avait pas envie de polémiquer. Il profita d'un remous de la foule pour s'éloigner. Il nageait en pleine confusion. Il savait que les flics allaient se jeter sur le morpho-clonage, sous-estimant la nécro-vidéo alors que les techniques étaient complémentaires et permettraient des recoupements fructueux.

Il soupira. Il avait besoin d'un verre. Il sortit, passa devant le planton. Il ne parvenait pas à effacer de son esprit l'image du ludion de chair intacte, frémissant sous sa cloche. Une baudruche... Bon sang ! On aurait vraiment cru un être vivant. Un type qui allait se mettre à parler. Sa peau, seule, avait quelque chose de non naturel. Elle était trop neuve. Trop fraîche. Une peau de bébé rose sur un bonhomme de trente-cinq ans. C'était cela qui mettait mal à l'aise, cette anomalie qu'on ne repérait pas au premier regard.

Merde ! La façon dont la créature s'était mise à vieillir en accéléré sous le dôme ! Le fœtus, le bébé, l'enfant...

Cette succession hallucinante de silhouettes s'engendrant l'une l'autre jusqu'au stade ultime.

Il entra au Wino's Paradise² (un bon programme !) et commanda de l'ouzo, avec du citron vert. Il dut en boire cinq avant de se sentir mieux.

Quand il eut atteint les frontières de l'ébriété, il sortit du bar et regagna la morgue. À peine venait-il de s'asseoir devant son pupitre que Shonacker apparut, les joues empourprées par les libations ayant suivi la « démonstration ».

— Qu'est-ce que tu branlais ? grogna-t-il. Je t'attends depuis une heure. On a ramassé deux décapités sur le parking d'un supermarché, à Green Lawn. Pas des clodos. Le genre démarcheurs en assurance. Tu peux en tirer quelque chose avec ta pompe à souvenirs ?

Faning se redressa péniblement. Le dallage de la salle tanguait un peu sous ses semelles. Il rabattit les linceuls pour examiner les corps. Il vit tout de suite, à la décoloration des chairs, que la gorge des victimes avait été aspergée à l'aide d'un anti-hémorragique juste avant la décapitation.

— Les pickpockets organiques sont passés par là, marmonna-t-il. C'est du travail chirurgical, pas une simple tuerie. Il doit y avoir une grosse demande pour les cerveaux en ce moment. Peut-être que nos politiciens ont enfin pris

² Le paradis du poivrot.

conscience de ce qui n'allait pas chez eux ? Ces deux types avaient un bon Q.I. ? Au point de faire des envieux ?

— Ne raconte pas de conneries, souffla Shonacker. De toute manière il est impossible de greffer un cerveau dans l'état actuel de la science. Le mec qui a fait ça cherchait simplement à récupérer son image. Je te le dis : c'est à cause de ta foutue machine. Maintenant tous les loubards vont prendre l'habitude d'emporter la cervelle des mecs qu'ils dessoudent.

Faning ne répondit pas. Fidèle à sa théorie, il examina les mains des cadavres. Soignées, les ongles ras, elles auraient pu appartenir à un chirurgien. Il localisa une légère desquamation des doigts produite par un savon trop acide... ou un recours trop fréquents aux bactéricides rapides en usage sur les champs de bataille. Il fut certain qu'une simple analyse aurait confirmé son impression.

— Ces deux mecs, fit-il sans regarder Shonacker, étaient des voleurs d'organes. Ils se sont désinfecté les mains quelques minutes avant de se faire tuer. Quelqu'un leur a renvoyé le boomerang en pleine figure. Vous avez récupéré leurs sacs ?

— Arrête de jouer au détective, s'impatienta l'ancien basketteur. On les a trouvés comme ça, côte à côte. Des loubards les ont dévalisés, c'est tout.

— Okay, capitula Mathias. C'est ton boulot après tout. Mais à mon avis, ces deux-là portent à douze le nombre des pickpockets assassinés. Soit quelqu'un a entrepris de faire le ménage, soit nous assistons à une guerre entre laboratoires rivaux. Il plongea la sonde dans la section rosâtre de la moelle épinière que la décapitation rendait anormalement accessible, mais il ne s'attendait pas à des merveilles. Des images inutilisables dansèrent sur le monitor. Des ombres en cours d'effacement. Une sorte de gorille vert sans visage, qui semblait ramper sur le sol. C'était trop granuleux pour qu'on puisse en tirer quelque chose.

— Merde ! soupira Shonacker avec dégoût, t'es vraiment bon à rien.

CHAPITRE IX

Ullreider entra dans le hangar. C'était un entrepôt de tôle rouillée qu'il louait pour quelques dollars à un Haïtien dont l'affaire d'import-export avait fait faillite trois ans plus tôt à cause de la maladie de la banane. Dès qu'il fit glisser la porte sur son rail, la poussière rouge fila à l'extérieur avec avidité, saupoudrant le cuir de ses bottes de saut d'une pellicule collante. Le vent la dispersa aussitôt, l'emportant au long des rues. La poussière de Mars... En suspension dans l'air, elle devenait invisible et s'infiltrait par le moindre orifice. Son pouvoir de pénétration transcutanée était stupéfiant. Lorsqu'elle se déposait sur les muqueuses – la bouche, par exemple – elle mettait moins de trois secondes à passer dans le sang et à se fixer sur les globules rouges, les empêchant de se recharger convenablement en oxygène.

Koban se faufila dans le cube de pénombre. Les statues se tenaient là, dans l'obscurité, gargouilles mal fichues aux piédestaux de guingois. Elles n'avaient rien d'effrayant et n'inspiraient nullement le respect. À première vue, elles évoquaient ces statues de bois approximatives qui jalonnent les cités « fantômes » du vieil ouest. Koban les avait lui-même sculptées là-haut, sur la planète rouge, dans des quartiers de roche arrachés à la muraille de la désolation. Personne d'autre que lui n'aurait pu accomplir ce travail sans souffrir aussitôt d'une dépression nerveuse à tendances suicidaires. Les humains étaient incapables de rester en contact avec la pierre rouge sans se sentir envahis par d'irrépressibles pulsions d'autodestruction. On surnommait cela « la langueur du casseur de cailloux ».

Koban contempla son œuvre. Il n'avait pas cherché à briller car il n'avait guère de talent dans ce domaine. Il avait sculpté les

sept anges de l'Apocalypse sur un coup de tête, sans aucune idée préconçue. P'pa l'avait encouragé à les barbouiller de peinture vive, de manière à les transformer en idoles naïves, ce qui avait permis de les rapatrier sur Terre en tant « qu'objets d'artisanat local ». Il y avait belle lurette que personne n'accordait plus la moindre importance aux antiquités, qu'elles soient romaines, précolombiennes, ou extraterrestres. Dans un univers résolument tourné vers l'avenir, elles étaient considérées comme des vestiges obsolescents, sans valeur marchande. Il n'avait donc pas été difficile de voyager en compagnie des idoles de pierre rouge. Le seul problème, au cours de la traversée, avait été les effluves de mélancolie qui, se dégageant des soutes, avaient peu à peu contaminé les voyageurs et l'équipage. La morosité ayant engendré le désespoir, P'pa avait commencé à redouter que le pilote du vaisseau, succombant à l'état d'esprit général, ne précipite la fusée contre une météorite pour en finir avec la vie. Koban, lui, n'avait rien éprouvé de particulier et le voyage lui avait semblé court. P'pa, qui l'observait du coin de l'œil, lui avait alors touché le front en citant les Écritures : C'est pour cela qu'ils sont devant Dieu et le servent jour et nuit. Celui qui est assis sur le trône leur dressera un abri. Alors ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, le soleil ni aucune chaleur ne les blesseront jamais.

— Tu es comme les soldats angéliques de notre Seigneur, avait-il ajouté. Ta chair ne connaît point la faiblesse. Je t'envie.

Les anges étaient aujourd'hui cachés dans le hangar. Koban les avait débarrassés de la peinture de camouflage, leur rendant un bel aspect poreux, érodé. Bien qu'ils fussent à l'abri du vent, ils avaient tendance à se dessécher. La pierre se striait de craquelures laissant sourdre une poussière rouge vif, impalpable. On eût dit qu'ils se désagrégeaient dans l'atmosphère terrienne. Depuis qu'ils étaient là personne n'avait tenté de les voler ou de les barbouiller d'inscriptions obscènes. L'aura de tristesse poignante qui enveloppait l'entrepôt tenait tout le monde à l'écart, et Koban n'avait pas jugé utile de mettre un cadenas à la porte.

Le chagrin avait d'ailleurs peu à peu gagné tout le quartier, se répandant au long des rues tel un virus ou un gaz de combat. Quand on entrait dans le quadrilatère de ruelles entourant le hangar, on était frappé par le silence qui régnait aux alentours. Sur le perron des immeubles, les voyous s'entassaient, apathiques, ne songeant même plus à apostropher les passants. Dans les poussettes, les bébés affichaient un air hagard, leurs mères titubaient, abattues, murées dans de mystérieux tourments intérieurs. Les gosses ne jouaient plus, les chiens grelotaient de peur sur les trottoirs, la queue entre les pattes. On ne parlait plus, on soupirait ou on pleurait. Une étrange maladie de langueur avait fondu sur les blocs entourant l'église de tôle rouillée abritant les anges de Mars. Les bandes ne faisaient plus parler d'elles, les dealers avaient démenagé. Une paix effrayante s'était installée, un amenuisement général qui rappelait cette stupeur résignée des hospices de vieillards, cette attente immobile de la délivrance.

Koban suivait les progrès du mal avec détachement. Il savait que le taux de suicide grimpait de manière disproportionnée. Il ne se passait pas une journée sans que quelqu'un ne se jette dans le vide du haut d'un immeuble, sans qu'une femme ne s'ouvre les veines dans sa baignoire. Beaucoup, gagnés par une écrasante impression d'inutilité, avaient cessé de se nourrir, de se laver, de s'habiller. Il n'était pas rare d'apercevoir, par les fenêtres ouvertes, des hommes et des femmes nus, couchés sur leur lit, fixant le plafond. C'était comme une irradiation maligne qu'aucun compteur Geiger n'aurait pu détecter. Elle ne gangrenait pas les corps, mais les âmes... uniquement les âmes.

Dans le périmètre immédiat du hangar, la plupart des logements avaient été abandonnés par leurs occupants car la sensation de chagrin s'y faisait insupportable. Seuls quelques sociopathes s'accrochaient encore, parce qu'à l'exemple de Koban, ils étaient incapables d'éprouver le moindre sentiment.

Ullreider se déplaçait entre les statues, les caressant de ses paumes nues. La poussière rouge pénétrait dans les pores de sa peau moite, et des concepts étranges, qu'il ne savait déchiffrer,

grimpaient le long de ses nerfs pour exploser dans son cerveau en étincelles noires. Il ferma les yeux, jouant à s'imaginer qu'il était de retour chez lui, sur la planète rouge.

Il était venu ici poussé par une impulsion, il lui avait soudain semblé capital de mêler la poussière rouge au protoplasme vétérinaire qu'il utilisait pour modeler des organes de synthèse. P'pa l'avait encouragé à suivre son instinct.

— Je ne sais pas pourquoi nous avons ramené ces pierres en fraude, lui avait-il déclaré. Il y a là-dessous un dessein secret qui m'échappe. Je sais seulement qu'on en parle dans le grand Livre : Que celui qui a des oreilles entende : À celui qui vaincra, je donnerai un caillou, et sur ce caillou est écrit un nom nouveau que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit. Peut-être seras-tu celui qui lira ce mot mystérieux ? Le caillou dont il est question, c'est probablement l'un de ceux que nous avons volés à la grande muraille. Tu verras, le puzzle se complétera peu à peu. Pour le moment tu avances à tâtons dans les ténèbres, mais tout s'éclairera un jour. Il faut avoir confiance.

Ullreider s'agenouilla pour emplir, à l'aide de la poussière rouge accumulée sur le sol, un sac en plastique ayant jadis contenu des cacahuètes de Floride. Lorsqu'on la mouillait, la poudre martienne prenait l'aspect du sang. Koban y voyait une signification cachée, car il était beaucoup question de sang dans le livre de Saint-Jean.

La lune entière devint comme du sang...

Le premier ange sonna de la trompette. De la grêle et du feu mêlés de sang furent jetés sur la terre...

Et quelque chose qui ressemblait à une montagne incendiée fut précipité dans la mer, et le tiers de l'océan devint sang...

Ullreider ne cherchait nullement à résoudre ces mystères, il n'était qu'un instrument docile, heureux d'oeuvrer dans l'obscurité. Son travail accompli, il quitta le hangar, se contentant de tirer la porte derrière lui. Un chien agonisant était couché devant une borne d'incendie. Souvent, les animaux percevaient avec plus d'acuité que les humains les ondes de tristesse montant de l'entrepôt. Ils cessaient de s'alimenter, s'allongeaient sur l'asphalte et se laissaient mourir. Les jeunes enfants refusaient d'apprendre à parler ou à marcher. Un seul

commandement semblait régir désormais tous leurs mécanismes mentaux : À quoi bon ?

Koban songea au caillou des Écritures. Était-ce cela qu'il y trouverait inscrit ? Un idéogramme résumant cette désespérante interrogation : À quoi bon ?

Il remonta la rue entre les immeubles silencieux. Personne ne prenait plus la peine d'allumer la télévision. Une jeune Noire, à sa fenêtre, le regarda passer sans le voir. Elle avait les yeux gonflés d'avoir trop pleuré. Koban n'éprouva nul remords, car la plupart de ces gens mourraient lors du grand tri annoncé dans l'Apocalypse.

« Mais c'est toi qui devras choisir les rescapés, songea-t-il en enfonçant les mains dans ses poches. Les choisir et les marquer, comme les chevaux ou les vaches d'un grand troupeau... »

Cela aussi c'était dans le Livre : Ne faites point de mal à la Terre jusqu'à ce que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. Et j'entendis le nombre de ceux qui avaient été marqués du sceau, cent quarante-quatre mille...

Cent quarante-quatre mille, c'était beaucoup de travail pour un seul homme. Un humain aurait tout de suite renoncé.

Dans le cellier, derrière la maison, il avait commencé à se fabriquer un fer à marquer. Il s'agissait d'une tige métallique se terminant par une résistance que des piles – destinées d'ordinaire à l'alimentation des scaphandres – permettaient de porter au rouge en moins de trente secondes. Le symbole de la marque s'était imposé à son esprit sans qu'il y ait réfléchi. Dès ce soir, il se promènerait dans la ville, le fer dissimulé sous sa veste de treillis. Il examinerait les gens, cherchant les élus. Il suivrait son impulsion du moment, et appliquerait la résistance incandescente sur le front des bienheureux.

— Vous pouvez pleurer de bonheur, leur dirait-il. Ce sceau fait de vous un survivant du Chaos.

Mais seraient-ils seulement capables de comprendre ? Les humains étaient parfois si bêtes.

CHAPITRE X

Sarah frissonna en longeant la haie de barrières blanches derrière lesquelles se dressaient de coquettes habitations à volets bleus. Elle ne savait pas pourquoi, mais l'ombre des palmiers lui paraissait soudain plus froide que partout ailleurs. C'était absurde. Il faisait chaud, et le soleil tapait si fort sur la carrosserie des voitures qu'on se serait cloqué les doigts en effleurant la tôle. Le ciel était d'un bleu pur, sans une trace de smog malgré la chaleur qui favorisait d'habitude l'arrivée du voile de pollution.

La jeune femme s'immobilisa près d'une boîte à lettres. Il y avait quelque chose dans cette rue qui la faisait penser à... l'hiver. L'hiver dans une bourgade du Nebraska, avec la boue, la pluie, le ciel couleur de suie. Une sorte de grisaille invisible qui étouffait tout, les sons, les couleurs. Elle fut sur le point de faire demi-tour. Elle venait à la demande de Laura, son ancienne coéquipière d'escalade, à l'époque où elles peignaient toutes deux des murs pour le compte de la Municipalité. Laura avait reçu sur la tête et les épaules le contenu d'une bassine de friture bouillante jetée par une retraitée de l'IRS qui n'appréciait pas le sujet de l'Administration fiscale, la fresque dont on recouvrait la façade de son immeuble.

À la suite de cette manifestation de mauvaise humeur, Laura avait dû subir d'innombrables greffes à Cedar-Sinai. Il avait fallu près d'un an aux médecins pour la rendre présentable.

— C'était aux frais de la Ville, expliquait-elle avec un rire triste. Du coup, ils ont travaillé à l'économie. Il paraît qu'on m'a greffé du protoplasme animal, un truc qu'emploient les vétérinaires pour rafistoler les vaches, dans les colonies spatiales. On m'a prévenu que ça ne tiendrait qu'un temps, alors j'essaye d'en profiter tant que je peux encore avoir une vie sociale !

Pour le moment, son visage ne présentait plus aucune trace des terribles brûlures. Elle semblait même plus jeune qu'auparavant.

— C'est à cause du protoplasme, disait-elle. Il est moins fragile que la chair humaine et il vieillit moins vite. Mais j'évite de m'exposer au soleil car il ne bronze pas. Si je ne fais pas attention cette fois j'aurais l'air d'une vache à deux couleurs, brune à taches roses.

Après « l'accident », la municipalité lui avait trouvé un logement dans cette partie de la ville. Une maison individuelle au loyer dérisoire. Jadis, le quartier avait été fort agréable, constitué de bungalows de style colonial entourés de pelouses sur lesquelles s'épanouissaient des citronniers. Inexplicablement, les gens avaient commencé à le désertier, et les maisons présentaient toutes des pancartes À VENDRE décolorées par le soleil.

— Il y a ni crimes ni vols, murmurait Laura chaque fois qu'elle abordait le sujet. C'est à n'y rien comprendre parce qu'en réalité c'est même devenu beaucoup plus calme qu'auparavant. Les bandes de voyous ont fichu le camp, les ghettos blasters³ ont cessé de brailler. On peut partir faire ses courses en oubliant de fermer sa porte. Jamais personne ne vient vous cambrioler.

— C'est du délire, ripostait Sarah. Il y a forcément quelque chose.

— Oui... murmurait alors Laura avec gêne. Une espèce de tristesse.

— De tristesse ?

— Oui, c'est impossible à expliquer. C'est dans l'air. Ça vous donne envie de rester au lit vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est comme... tu sais, cette déprime qui te tombe dessus quand tu vas avoir tes règles !

Sarah n'avait pas relevé, mais, à présent qu'elle n'était plus qu'à dix numéros de la maison de Laura, elle comprenait ce qu'avait voulu dire la jeune femme. Tout était propre, calme, mais le silence inhabituel prenait une dimension oppressante.

3 Radios portables géantes développant une puissance sonore effrayante.

Et puis il y avait ces gens, aux tristes figures, qui marchaient en traînant les pieds. Beaucoup avaient les paupières gonflées, comme s'ils avaient passé la nuit à pleurer. Les femmes, bien sûr, mais aussi les hommes. Les vieux comme les adolescents. Les honnêtes gens comme les voyous. On eût dit que les larmes étaient le sport préféré du quartier. Sarah, elle-même se sentait envahie par un brusque vague à l'âme. Des images enfouies remontaient à sa conscience : la mort de son père qu'elle aimait tant... Son chien Berty, écrasé par un camion juste devant la maison des parents. Ces chagrins lui revenaient avec une vigueur surprenante, comme si le temps ne les avait nullement émoussés, comme si ces drames venaient juste de se produire, à l'instant...

Elle se secoua, mais la tristesse était déjà en elle. Elle songeait à sa carrière brisée, à ses chevilles mal ressoudées qui finiraient bien par la conduire dans un fauteuil roulant. Sa gorge se noua et un picotement lui agaça les paupières. Merde ! Elle n'allait tout de même pas se mettre à pleurer ?

Un chien la regardait, assis sur une pelouse. Il avait l'air vieux, presque mort. Sarah pressa le pas. De l'autre côté de la route, entre les blocs d'immeubles, elle aperçut un hangar de tôle rouillée. Cette vision s'associa au visage de son père, couché dans le cercueil que les employés des pompes funèbres s'apprêtaient à clouer. Un visage de mannequin de cire qui ne semblait même pas réel. Elle avait eu envie de le marteler de ses poings pour le faire éclater...

Il n'y avait aucun rapport entre son père et le triste entrepôt, toutefois le souvenir fut si violent qu'elle éprouva une douleur au plexus et crut qu'elle allait vomir. Que se passait-il ? N'était-elle pas en train de s'auto-suggestionner ?

Elle se mit à courir, mais ses chevilles la rappelèrent à l'ordre. Alors elle songea à Laura. Mon Dieu ! Quel avenir avait-elle ? Dans un an, ses greffes se délitéraient, et, faute d'argent pour les renouveler, elle se retrouverait affligée d'un visage monstrueux. Sarah se rappelait ses joues ravinées par les coulées d'huile bouillante, les oreilles réduites à deux moignons.

Comment pourrait-elle continuer à vivre dans cet état ?

— Je n’y pense pas, prétendait la jeune femme. J’essaye d’en profiter au maximum. Je sors beaucoup, je couche avec un tas de types. Je me suis fait une solide réputation de putain. Les mecs me prennent pour une nymphomane, ils se repassent mon numéro de téléphone. Je ne les détrompe pas. Je sais que bientôt ils s’enfuiront dès que je sortirai dans la rue. À moins de gagner à la loterie, il faudra que je m’habitue à être un monstre. Ce n’est pas avec la paye que je touche que je pourrai m’offrir une nouvelle tête !

La veille, Laura avait appelé. Elle semblait inquiète.

— Il faut que tu viennes, avait-elle chuchoté. J’ai peur, il y a un drôle de type qui me suit depuis trois jours. J’ai la trouille que ce soit un voleur d’organes. Je n’arrive plus à fermer l’œil. Tu ne veux pas venir dormir ici ? Juste deux ou trois nuits ?

Sarah avait accepté, et à présent elle était là sous les palmiers, assaillie d’obscurs pressentiments.

Elle reconnut enfin la maison et sonna. C’était un charmant bungalow rose, une maison en plastique de la fin du XX^e siècle, mais qui donnait fort bien le change. Le vert de la pelouse lui rappela soudain l’herbe du cimetière, à Forest Lawn, le jour où l’on avait enseveli son père, et elle releva la tête.

Laura apparut. Elle portait un short très court qui dévoilait ses longues jambes fermes, et un bustier qui présentait ses seins comme des fruits sur un compotier. Sarah s’en voulut d’examiner son visage avec trop d’insistance. Le nez et la bouche étaient toujours fermes, roses, mais n’y avait-il pas déjà sur les joues et le front une ombre de flétrissure ? Laura avait les cheveux blonds, taillés en brosse, et un petit anneau d’or dans la narine gauche.

— J’ai cru que tu ne viendrais pas, dit-elle sur un ton de reproche.

Elle était pâle, d’une pâleur que les greffes, désormais perceptibles, rendaient inhomogène. Sarah poussa la barrière blanche que son amie ne se décidait pas à ouvrir. Elle se sentait irritée, peu compatissante. « C’est vrai qu’elle se donne le genre pute. » pensa-t-elle en faisant trois pas dans le jardin.

— Alors, ce type, lança-t-elle. Où est-il ? Tu es certaine que ce n'est pas un ancien petit ami fou d'amour ?

— Non, protesta Laura. Je ne l'ai jamais fréquenté. C'est un géant. Il doit bien mesurer deux mètres. Il est habillé d'un treillis et de bottes de saut, comme les vétérans. Il est chauve, mais le plus souvent il cache sa calvitie sous un bonnet de laine kaki. Il fricote autour du hangar, de l'autre côté de la rue, puis il vient ici, se planter sur le trottoir. Il regarde ma maison. Mes fenêtres.

« Tu deviens parano ! » faillit lancer Sarah, mais les mots moururent sur ses lèvres.

— Tu n'as jamais prévenu les flics ? interrogea-t-elle.

— Si, mais les voitures de patrouille ne se hasardent pas jusqu'ici, répondit Laura avec une moue de lassitude. L'atmosphère de déprime est trop forte pour les gens qui ne sont pas du quartier. C'est pour ça que je me demandais si tu viendrais. Il y en a beaucoup qui rebroussent chemin.

— On dirait que tu me suggères de porter un scaphandre ! ricana Sarah...

— Il faudrait peut-être, gémit Laura.

Elles entrèrent dans la maison. Il y régnait une atmosphère d'abandon et de marasme : livres éparpillés sur la moquette, cassettes vidéo en vrac, sous-vêtements jetés sur les fauteuils.

— Si on a des problèmes psychologiques, il vaut mieux ne pas habiter dans le coin, continua Laura. Sinon ça se termine avec trois tubes de barbituriques dans l'estomac ou une lame de rasoir sur les poignets.

Sarah laissa tomber son sac sur la moquette, depuis cinq minutes, une étrange impression d'abattement pesait sur ses épaules. Ce dégoût vague qui vous prend au réveil, le lendemain d'une fête trop arrosée qu'on a terminée dans le lit d'un inconnu sans en retirer beaucoup de plaisir. Elle se sentait les jambes lourdes, les cheveux gras, la peau terne, mal habillée et sans avenir. Pour se donner une contenance, elle fit le tour du salon en regardant par chacune des fenêtres. Le ciel devenait rouge derrière les palmiers. Des haies mal taillées séparaient les bungalows. Elle remarqua que les fenêtres des maisons étaient noires, et dépourvues de rideaux.

— C'est inhabité ? demanda-t-elle.

— Oui, souffla Laura. Là, derrière, la mère a empoisonné toute sa famille en diluant assez de Thorazine dans la soupe aux haricots pour foudroyer une caserne de pompiers. Sur la gauche, le type, un veuf, s'est pendu. À droite, une fille qui élevait toute seule son bébé... Elle s'est laissée mourir de faim avec lui. On les a trouvés sur le lit, côte à côte.

— Mais pourquoi ?

On ne sait pas, c'est comme ça dans le coin. Les gens fichent le camp. Encore faut-il avoir les moyens de payer un vrai loyer. Ici, c'est donné. Et il n'y a aucune délinquance.

Sarah luttait contre le malaise qui l'envahissait. Elle se sentait sur le point de fondre en larmes, comme ça, sans raison.

— Tu vois, renchérit Laura. Personne n'a squatté les maisons vides. Dans un autre quartier ça n'aurait pas traîné. Tu sais qu'ailleurs les agences immobilières n'osent même plus mettre de pancarte « À Vendre » aux fenêtres de peur que les sans-abri ne viennent s'installer dans les appartements ? Ici, ça ne risque pas d'arriver.

— Si on se faisait une tasse de café ? proposa Sarah. Si je dois jouer les sentinelles, il vaudrait mieux que j'absorbe une bonne dose de caféine avant la tombée de la nuit.

Elle avait essayé de donner un ton enjoué à sa voix, mais elle savait que ses paroles sonnaient faux. Son regard revenait constamment aux feuilles des palmiers qui bruissaient dans le vent. Elles avaient l'air de grandes pattes dressées dans la pénombre. Des pattes de dinosaures prêtes à s'abattre sur la maison... ou une connerie de ce genre. Elle frissonna. Laura s'activait dans la cuisine en désordre. L'évier débordait de vaisselle sale. Une vieille pizza traînait sur la table dans son carton graisseux. Sarah songea qu'elle n'avait pas entendu un seul oiseau chanter lorsqu'elle avait remonté la rue. Par contre, maintenant que la nuit s'installait, les chiens hurlaient à la lune, de tous les coins du quartier. Cela tissait un concert d'ululements qui donnait envie de se boucher les oreilles.

— Tu as vu, à la télé, commença Laura, ce type qui marque les gens au front avec un fer rouge ? Il a déjà défiguré une

dizaine de femmes. C'est horrible, il les marque comme des vaches. Les journalistes l'ont déjà surnommé le cow-boy.

Sarah hocha la tête. Elle avait regardé le flash d'information dans la vitrine d'un magasin d'électronique. On y avait montré une jeune fille en larmes, le front boursoufflé par une affreuse brûlure au dessin tourmenté. Une sorte de symbole... de cryptogramme.

— Il leur dit d'être heureuses, continua Laura. Qu'elles font partie des élues et qu'elles seront sauvées. Merde ! Tu as vu la marque ?

Elle parlait d'une voix tremblante, à la limite du sanglot.

« Bon sang, songea Sarah, ce n'est pas d'un café dont nous avons besoin, mais d'un bourbon bien tassé. » Elles regagnèrent le salon avec leurs tasses. Sarah avait du mal à reconnaître l'habitation pimpante qu'elle avait connue lors de l'installation de son amie. Elle fit le tour du bungalow pour vérifier que les volets étaient bien fermés et la barre de sécurité mise, puis elle décrocha le téléphone, s'assurant de la présence de la tonalité. Dans l'une des pièces, elle aperçut des tableaux retournés, une boîte à peinture, un chevalet. Mais la palette était sèche, les pinceaux croûteux, fichus. Elle examina les toiles et fit la grimace. C'étaient des autoportraits de Laura. Belle, sur les premières toiles, elle se changeait progressivement en monstre au fur et à mesure que les greffes de son visage et de ses épaules se désagrégeaient. Les images, d'un rendu photographique, devenaient rapidement insoutenables. Sur le dernier tableau, Laura s'était donné l'aspect d'un cadavre en voie de putréfaction. Sarah reposa la toile et s'éloigna. Laura n'avait pas bougé. Assise dans un fauteuil, elle regardait dans le vide, avec cette expression égarée des malades mentaux qui ont subi une lobotomie.

— Parle-moi de ce type, lança Sarah. Je dois en savoir davantage. Tu ne l'avais jamais vu avant qu'il vienne se planter devant chez toi ?

— Si, murmura Laura d'une voix hésitante. Une fois... Au Seven-Eleven du coin de la rue. J'avais un casier de Dr Pepper dans les bras. Il s'est approché, j'ai cru qu'il voulait m'aider à

porter les bouteilles, mais il a tendu la main et m'a caressé le visage, très doucement. D'une façon bizarre...

— Bizarre ?

— Oui, du bout de l'index. On aurait dit qu'il délimitait le tracé de mes greffes... comme s'il les voyait. Je me suis sentie toute nue. Il a souri, et il a tourné les talons. Tu ne peux pas savoir l'effet que ça m'a fait. Il a vraiment posé le doigt partout où on a colmaté les brûlures avec du protoplasme. Et son sourire, c'était comme s'il voulait me dire qu'il n'était pas dupe.

— Arrête ! Tu interprètes. Ce mec t'a simplement caressé la figure, rien de plus. C'est plus sympa que s'il t'avait pincé les nichons, comme ça m'est arrivé avec un sale petit enculé de surfer, à la plage de Santa Monica.

Laura ne daigna pas sourire. À la lumière électrique, son visage faisait illusion, et un peu de fond de teint aurait suffi à gommer la légère décoloration des greffes.

— Je crois qu'il va essayer d'entrer, dit-elle dans un souffle. Il se rapproche peu à peu de la maison. Hier, il était sous le réverbère. Ce soir, il va probablement s'avancer jusqu'à la barrière. Tu as amené un pistolet ?

Sarah dut ouvrir son sac pour lui montrer le vieil automatique Military Model constellé de piqûres de rouille dont Mathias Fanning lui avait montré le fonctionnement au stand de tir de la brigade. Il était chargé avec ces balles de caoutchouc censées provoquer une syncope lorsqu'on les tirait dans la poitrine d'un agresseur, mais pourraient-elles arrêter un homme qui mesurait deux mètres ?

— D'accord, dit Laura avec un pauvre sourire, puisque tu es là, je vais en profiter pour me mettre au lit et essayer de dormir une nuit complète. J'en ai besoin, j'en ai sacrément besoin.

Elle se leva et disparut dans la salle de bains. Sarah l'entendit prendre une douche et se laver les dents. Quand elle revint, elle portait un maillot des Red Bulls en guise de chemise de nuit.

— J'y vais, dit-elle. J'ai pris un somnifère. Si ça va mal, secoue-moi fort.

Sarah la regarda s'engouffrer dans la chambre. Par la porte entrouverte, elle distingua un lit en désordre, des vêtements

jetés en vrac sur le sol, puis le battant se referma et le rai de lumière s'éteignit, au ras de la moquette. Elle se retrouva seule dans le salon, au milieu des revues éparpillées et des vieux programmes télé. Qu'est-ce qu'elle fichait là ? Au début elle avait pensé que Laura avait inventé cette histoire de voyeur pour avoir de la compagnie, mais le fait qu'elle soit partie se coucher sans attendre prouvait qu'il n'en était rien. Sarah se redressa, les mains moites. Elle décida d'éteindre les lumières du salon afin de pouvoir distinguer ce qui se passait à l'extérieur. Il faisait chaud et moite. Les rues étaient vides. Elle finit par détourner la tête car son regard revenait automatiquement se fixer sur le hangar de tôle, entre les blocs d'habitations, comme s'il se fût agi d'une sorte de pôle magnétique. Et, chaque fois, son malaise grimpait d'un cran, installant dans sa poitrine une impression d'inutilité, de lassitude. Elle s'aperçut brusquement qu'elle se fichait bien du sort de Laura... Elle n'éprouvait plus rien pour elle, ni amitié, ni tendresse, ni... rien du tout. D'ailleurs, lorsqu'on y réfléchissait deux minutes, ne valait-il pas mieux qu'elle se fasse égorger dans son lit avant que la désagrégation des greffes faciales ne la transforme en monstre ?

« Et toi-même ? songea-t-elle. Qu'as-tu à perdre ? Ni mari, ni amant, ni enfant... Pas même une œuvre quelconque puisque tu as cessé de peindre après ton accident. »

Elle avait bien essayé de se reconvertir aux petits formats, mais l'espace exigü des tableaux paralysait son inspiration. Elle ne pouvait pratiquer son art que sur d'immenses surfaces, des façades, des falaises... Faute de support adéquat, elle avait préféré s'abstenir. Tous les projets soumis à la Municipalité du Los Angeles County avaient été refusés par le comité pictural. Elle n'était pas dans la ligne actuelle. On lui avait reproché d'être trop « personnelle », « hermétique », ce qu'on recherchait, présentement, c'étaient des artistes capables de peindre un beignet à la confiture et une tasse de café avec un rendu quasi photographique. « La simplicité du vécu et des bonnes valeurs traditionnelles ! » lui avait expliqué la présidente de la commission d'étude.

Sarah se mit à marcher dans le noir, se déplaçant d'une fenêtre à l'autre. Elle se sentait un peu ridicule dans son rôle de sentinelle, mais la peur l'avait quittée, remplacée par une résignation frisant l'indifférence. Deux cafards couraient sur la vitre, à dix centimètres de son nez, elle ne s'écarta même pas. Elle s'en fichait. Ils auraient grimpé sur son visage pour se promener dans ses cheveux qu'elle serait demeurée sans réaction. C'était à cause de la maison, elle le devinait. C'était le quartier... Il vous ôtait toute énergie, toute envie de combattre. Elle se força à réagir, alluma la petite lampe du secrétaire et fouilla dans les papiers débordant des tiroirs. Elle agissait moins par curiosité que pour s'occuper l'esprit et les mains.

Il y avait beaucoup de clichés polaroïd montrant Laura en compagnie de garçons beaux, vulgaires, aux dents blanches et au merveilleux petit cul. Des cartes postales, des lettres d'amour naïves ou cochonnes. Quelques clichés « spéciaux » pris au moyen d'un déclencheur automatique. Fantaisie de couple échauffé par le vin californien et quelques pills « d'allumage ». Sarah éprouva un coup d'aiguille dans la région du ventre. Jalousie, diagnostiqua-t-elle aussitôt. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas retrouvée au lit avec un homme ? Deux ans ? Deux ans !

Elle ne parvenait même plus à se rappeler quel effet ça faisait d'être écrasée sous un torse dur, de s'abandonner au plaisir... D'être écartelée, pliée, malaxée. Quand on a ça sous la main, on fait toujours la fine bouche, on s'invente des migraines. Quand on a goûté de la solitude, on change vite de chanson. Elle était payée pour le savoir.

Depuis l'accident, elle vivait comme une nonne, cloîtrée dans son appartement sans fenêtres, rôdant vaguement autour de Mathias Faning dans l'espoir qu'il l'inviterait un jour à prendre un verre. Mais Faning la voyait à peine, il ne pensait qu'à sa femme. C'était l'un de ces hommes qui se complaisent dans les histoires d'amour déliquescentes. Peu doué pour le bonheur, il ne se rendait même pas compte que l'indifférence de son épouse flattait justement ses penchants masochistes. Un irrécupérable. Elle perdait son temps avec lui, et elle avait déjà vingt-cinq ans

(presque vingt-six en vérité !). Beaucoup de filles dans son cas prenaient un abonnement dans un club de gymnastique. Après la douche, un masseur vous faisait jouir discrètement, pourvu qu'on veuille bien abandonner quelque Benjamin Franklin en quittant la salle. Il suffisait de prendre un salon particulier et de fermer les yeux. Si on était hypocrite ou timide, on pouvait même faire comme si on ne se rendait compte de rien.

Sarah repoussa les photos avec humeur. Laura, elle, profitait de la vie, aiguillonnée par la certitude que son visage allait se détériorer dans quelques mois. La Municipalité lui avait trouvé un travail de prof de dessin dans un collège du quartier. Elle était peu payée, mais bénéficiait d'une belle maison. Dans un beau quartier peuplé de gens infiniment tristes.

Les travaux des gosses avaient été empilés dans une chemise de carton rouge, au bout de la table. Sarah les feuilleta. Elle ne fut pas surprise d'y découvrir des paysages sombres, déprimants. Des passants vêtus de gris déambulaient au long des rues, de grosses larmes coulaient sur leur visage. Ça et là, des flèches explicatives agrémentaient les dessins, désignant tel ou tel personnage : Le bébé va mourir. Tout à l'heure sa maman va le jeter par la fenêtre. Et quand il sera en bas, tout cassé, elle fera pareil. C'est vrai, c'est arrivé dans ma maison.

Ou encore : Le vieux chien aboie devant la porte de son maître qui est allongé sur son lit depuis très longtemps. Le monsieur est mort et tout pourri. Le chien a faim, il voudrait sans doute en manger un morceau.

Pas une seule de ces couleurs vives qu'affectionnent d'ordinaire les gosses n'avait été utilisée pour peindre les immeubles et les rues. Les palmiers eux-mêmes avaient été dessinés en noir et prenaient l'allure de gibets jalonnant l'asphalte.

Sarah se redressa, soudain gagnée par une irrésistible envie de prendre la fuite. C'était l'un de ces quartiers où le lait tourne si on oublie de le rentrer à la minute, où les journaux tombent inmanquablement dans une flaque d'eau lorsque le livreur les jette par-dessus la barrière, où l'on casse le talon de sa chaussure le jour où l'on est justement en retard à un rendez-vous important, où...

Elle essuya ses paumes moites sur la toile de son pantalon. Elle regrettait d'être venue. Une peur étrange s'emparait d'elle : celle de n'être plus capable de repartir, de ne plus avoir ni le courage ni la force de franchir le seuil du bungalow. Elle songea à la mouche tsé-tsé, à cette maladie du sommeil qui transforme les gens en somnambules. Cela ne risquait-il pas de lui arriver si elle s'attardait ici ?

Elle dut se rendre dans la salle de bains pour faire pipi. La machine à laver débordait de linge sale comme si Laura ne se souciait plus de tenir sa maison depuis un moment déjà. Pendant qu'elle se passait de l'eau sur les mains, Sarah prit conscience qu'elle n'osait pas se regarder dans le miroir, comme si... « Comme si tu avais peur de surprendre quelqu'un debout derrière toi, murmura une voix dans sa tête. Quelqu'un que tu n'aurais pas entendu entrer. L'homme peut-être ? L'homme dont ta copine a tellement peur. »

Elle se sécha avec nervosité. Dans le couloir, elle éprouva le besoin d'aller vérifier que son amie dormait bien. Elle entrebâilla la porte de la chambre. Laura reposait sur le dos, le maillot de footballeur remonté jusqu'au nombril. Elle ronflait légèrement, abrutie par le somnifère. Sarah s'agenouilla à son chevet pour examiner son visage dans le rai de lumière provenant du couloir. Un œil exercé pouvait localiser sans peine l'emplacement des greffes à la roseur excessive de la peau. On racontait des choses affreuses sur le vieillissement du protoplasme vétérinaire : qu'il se couvrait de poils drus, qu'il prenait l'apparence du cuir tanné, qu'il empestait le bouc... Sarah ne savait quel crédit apporter à ces légendes. Elle ferma les paupières, essayant de se représenter Laura, la figure et les épaules envahies par le poil noir des sangliers. Non, c'était absurde. Elle se leva et referma la porte. Elle se sentait seule et vulnérable. Elle aurait aimé que Fanning soit là, qu'il la prenne dans ses bras et la caresse doucement. Elle pensa à la nouvelle machine qu'on installait dans les locaux de la morgue : l'unité de morpho-clonage. On ne parlait plus que de ça à l'hôtel de police. Ce gros lourdaud de Shonacker lui en avait expliqué le fonctionnement pendant qu'elle passait l'aspirateur dans le couloir. Il l'avait prise par le bras pour lui montrer la

« baudruche » de peau humaine dansant sous le dôme de verre. « Faut pas avoir peur, répétait-il, c'est pas vivant. C'est juste une enveloppe pleine d'air. » Mais Sarah n'avait pas peur. Elle était juste irritée de constater que la chaleur de cette paume d'homme sur son bras lui causait un effet disproportionné. La main de Billy Shonacker, ce crétin ! Si Faning continuait à ignorer son existence, elle allait finir par faire l'amour avec ce demeuré d'ex-basketteur, simplement parce qu'elle avait besoin d'un homme. Côte à côte, ils avaient observé l'ectoplasme en apesanteur.

— Il se fripe déjà, avait dit le grand flic. Vous voyez, il va se dissoudre.

Elle s'était enfuie, pour s'arracher à son contact. Il avait ricané, croyant qu'elle avait peur du clone.

Elle s'approcha de la fenêtre pour regarder la rue. Tout son corps se contracta. Cette fois il y avait une silhouette sous le réverbère. Un homme de très haute taille, enveloppé dans un treillis vert olive, les mains pendant le long du corps. Sarah voulut crier, mais une étrange résignation s'empara d'elle, et elle fut incapable d'ouvrir la bouche. Tout le temps que mit l'homme pour s'avancer vers la barrière, elle resta à la même place, aussi raide qu'une statue, les oreilles emplies du bruit de son sang. Il la regardait... Elle en était certaine. Il la fixait dans les yeux, malgré la nuit, malgré la distance... Il avançait d'un pas égal sans cesser de la regarder, et ce contact faisait courir un grésillement douloureux le long du nerf optique de Sarah. Elle avait l'illusion que quelque chose s'enfonçait dans sa boîte crânienne, une sorte de court-circuit grimpant vers son cerveau. Elle se sentait nue, pénétrée, possédée par ce regard comme jamais elle ne l'avait été par le sexe d'un homme.

Il approchait toujours. Elle distinguait à présent son crâne chauve oblong, trop développé. Son visage sans sourcils. Il bougeait bizarrement, à la manière des matelots qui regagnent la terre ferme après un interminable séjour en mer. Elle se demanda s'il n'avait pas grandi sous une autre atmosphère et si ses muscles n'avaient pas pris l'habitude d'affronter une

pesanteur très différente de celle de la Terre. Un cosmonaute... un mécanicien de vaisseau spatial... Un colon récemment rapatrié...

Il avait atteint la barrière blanche. Il fixait la maison, la fenêtre du salon. Ses yeux pénétraient ceux de Sarah. « Mon Dieu, pensa-t-elle, si un regard pouvait mettre une fille enceinte, j'attendrais déjà des jumeaux. »

L'homme posa une main gantée sur la barrière et la repoussa. Quand il se glissa par l'ouverture, Sarah vit qu'il avait assujetti un sac à dos sur ses épaules. À présent il marchait dans le jardin. Elle entendait crisser les graviers sous ses bottes de saut.

« Maintenant je vais crier, songea-t-elle. Je vais bondir sur le téléphone pour appeler le 911. Je vais ramasser le flingue et tirer en l'air pour ameuter le voisinage. »

Mais elle ne bougeait toujours pas et l'arme gisait sur la table basse, grosse bête de métal rouillé qui n'aboierait pas toute seule.

« Il est derrière la porte » songea Sarah. Elle gagna le couloir sans savoir ce qu'elle faisait. Elle se regardait agir comme dans un rêve. Elle se sentait creuse, aussi vulnérable que la baudruche dansant sous le dôme de la machine de morpho-clonage. Ses mains firent glisser la barre de sécurité, débloquèrent les verrous. Elle était en train de lui ouvrir...

Il entra, sans violence aucune. En dépit de sa masse, il se déplaçait avec une grande douceur. Dès qu'il eut posé le pied dans la maison, il emplit tout le couloir. Il ne sentait rien, ni la sueur ni l'adrénaline, mais une profonde impression de tristesse se dégageait de son corps, comme une odeur. Une désespérance qui vous prenait à la gorge et vous donnait envie de pleurer. Un anéantissement de tout l'être qui faisait éclore dans votre esprit des images d'adolescence envolée, de guimauve grillée dans les dunes, de chansons de camp d'été. Tout un univers rongé par les années, digéré. Sarah réalisa que les larmes coulaient sur ses joues. Elle n'avait pas peur, elle était seulement triste, triste à mourir. Des envies absurdes lui venaient d'écouter les vieux CD de son enfance, de retrouver les livres d'images offerts par son père. De grimper dans le grenier de la maison familiale pour

feuilleter ses cahiers de collégienne ou sortir de la naphthaline sa robe du bal de fin d'année. Où était donc l'orchidée... l'orchidée que Peter Blatman lui avait accrochée à la ceinture ? Elle se rappelait l'avoir glissée entre les pages des Hauts de Hurlevent. S'y trouvait-elle toujours ? L'homme fit tomber le sac de ses épaules. Elle le regardait agir sans esquisser un geste de protestation. Il remontait le couloir, ouvrant les portes à droite et à gauche, cherchant de toute évidence la chambre de Laura. Sa tête frôlait le plafond. Il poussa enfin le bon battant. La lumière du corridor s'abattit sur le visage de la dormeuse sans même la faire grimacer. L'inconnu s'agenouilla à son chevet et ôta ses gants de cuir. Ses mains apparurent, dépourvues de pilosité. Il ouvrit son sac et disposa des bidons autour de lui. Sarah reconnut tout de suite l'attirail classique des pickpockets organiques. Elle en fut presque déçue. Ce n'était que ça ? Un simple voleur d'organes qui s'introduisait chez les gens pour les dépouiller de leurs entrailles ? Non, ce n'était pas possible. Il allait forcément se produire autre chose !

Le géant troussa la chemise de nuit de Laura de manière à dénuder le corps de la jeune femme, roula le maillot en boudin autour de son cou, puis vaporisa au visage de la dormeuse une bouffée de cette substance qui plongeait les victimes dans un état de catatonie généralisé. Les lames des bistouris jetèrent des éclats durs entre ses doigts.

« Il va l'ouvrir... » pensa Sarah. Elle eut un regard pour la porte d'entrée toujours entrebâillée. Elle n'avait qu'à courir, traverser le jardin et se mettre à hurler. Il se trouverait bien quelqu'un pour appeler la police. Une voiture de patrouille s'arrêterait, elle n'aurait qu'à expliquer ce qui se passait.

Mais elle était bien trop triste et découragée pour tenter quoi que ce soit. Elle s'adossa au mur du couloir, les bras le long du corps, les mains, les jambes très lourdes, gorgées d'un sang épais et las.

À quoi bon ? À quoi bon provoquer un scandale, qu'est-ce que cela changerait au bout du compte ?

L'homme était en train d'ouvrir Laura, de la base du cou jusqu'au triangle pubien. L'inhibiteur d'hémorragie lui permettait de travailler sans répandre une goutte de sang sur le

drap. Sarah suivait ses mouvements avec indifférence. Elle pensait à son vieil album de collège, celui où étaient photographiés tous ses camarades de classe. Elle avait tenu à poser avec un béret noir sur la tête, à la manière beatnik, les cheveux raides et sales, un livre de Kerouac à la main, pour faire « artiste ». Sa mère avait été horrifiée du résultat. Sous la photo on lisait : Sarah Dobbson. Exposera ses œuvres sur les façades des immeubles. Sera la première femme à peindre des scènes bibliques sur les parois des montagnes du Colorado. Des bêtises d'adolescente persuadée qu'il suffit de vouloir pour pouvoir. Qu'étaient devenus les autres ? Peter Blatman notamment, qui, à la fin du bal de promo, avait été le premier garçon à poser la main sur le Nylon de sa culotte ?

L'inconnu travaillait sur Laura, mais Sarah ne comprenait pas le sens de ses gestes. Il avait l'air de rajouter des organes dans la cavité abdominale de la jeune femme. C'était absurde... Il tirait des viscères inconnus de bocaux étiquetés dans une langue incompréhensible, et les installait dans le ventre de la dormeuse. Sarah n'y comprenait rien. Les pickpockets ne travaillaient pas de cette manière. Elle était en train d'assister à une effraction à rebours !

Elle fut sur le point de poser une question, mais haussa les épaules, après tout elle s'en fichait royalement. Elle aurait préféré savoir ce qu'était devenu Peter Blatman, le capitaine de l'équipe de foot du collège de Narrow Valley. Elle pleurait toujours, pleine d'une nostalgie délicieuse. Elle n'avait pas voulu faire l'amour ce soir-là, parce que Peter n'avait rien d'autre à lui proposer que l'arrière de sa voiture et qu'il avait sorti de sa poche l'un de ces horribles préservatifs réservés aux dépucelages que les fabricants imprégnaient d'un anesthésique local. Après, elle l'avait regretté. Elle revoyait toutes les images de la soirée avec une netteté incroyable. Son cœur avait battu lors de l'élection de la reine du bal parce qu'elle avait cru, pendant un moment, qu'il s'agirait d'elle.

Là-bas, dans la chambre, l'inconnu refermait sa victime. Sarah ne savait absolument pas combien de temps l'opération

avait duré, ni si elle était là, debout au milieu du couloir depuis trente minutes ou quatre heures. L'homme s'appliquait à activer la cicatrisation, au moyen de ce produit qui sentait si fort la sève végétale. Déjà, les lèvres de l'incision pâlissaient, devenaient indiscernables. Le ventre de Laura reprenait son aspect lisse et doux. Rien n'aurait pu laisser imaginer qu'un moment auparavant elle gisait, béante, telle une carcasse sur l'étal d'un boucher.

Le géant rabattit le maillot sur le corps de sa victime, puis il se mit à ranger ses bocal vides dans son sac. Il n'emportait rien. Il était venu implanter d'étranges organes dans le corps d'une femme à qui il n'avait jamais adressé la parole. Pourquoi ? « Parce qu'elle avait déjà été greffée, chuchota la voix dans l'esprit de Sarah. C'est pour cela qu'il lui a caressé le visage au supermarché : il savait qu'elle supportait bien les greffes protoplasmiques. Il l'a choisie parce qu'elle présentait le profil idéal. Il l'a... modifiée. »

Si elle avait été dans son état normal, Sarah aurait hurlé, quitte à provoquer la fureur du colosse et à se faire étrangler là, le dos contre les reproductions de Norman Rockwell que Laura avait pendues dans le vestibule.

L'homme rajusta son sac. Il se préparait à partir. Il n'avait rien sali, ni le drap ni la moquette. Quand il passa devant Sarah, il s'immobilisa pour la regarder dans les yeux. À nouveau, une incroyable tristesse déferla sur la jeune femme. Elle vit que son treillis était saupoudré d'une fine poussière rouge, une farine écarlate qui s'accrochait au tissu. L'homme plongeait la main dans sa poche, en retira une pincée de matière pulvérulente dont il frotta les lèvres de Sarah. Au contact de sa salive, le sable devint sang. Un goût de fiel lui emplît la bouche. Elle crut qu'elle allait mourir de mélancolie et se laissa tomber sur les genoux. Elle ne pensait plus qu'à Peter Blatman et aux occasions enfuies.

L'homme s'éloigna, tirant la porte derrière lui. Sarah vit la moquette lui sauter au visage. L'instant d'après, elle perdit connaissance.

CHAPITRE XI

Lorsqu'elle rouvrit les yeux le jour se levait. Elle était toujours couchée sur la moquette, là où l'évanouissement l'avait jetée. Son premier réflexe fut d'enclencher la barre de sécurité, et de coller son visage à la fenêtre pour vérifier que le visiteur nocturne s'en était allé. Une grande faiblesse ralentissait ses gestes, et elle se dit qu'on devait se sentir ainsi après une dose d'irradiation mortelle. Il faisait beau et le soleil entraît à flot dans les pièces mais cette lumière ne parvenait pas à la rassurer. Ç'aurait pu être celle d'une quelconque fission nucléaire occupée à décolorer le ciel californien.

Bêtement, elle examina ses doigts pour s'assurer que ses ongles ne tombaient pas, et elle tira sur ses cheveux afin de vérifier qu'ils ne lui restaient pas dans les mains. La tristesse était toujours en elle, et elle avait l'illusion de s'émietter de l'intérieur. Enfin, les images de la nuit montèrent à sa conscience. Elle les rejeta parce qu'elles n'avaient aucun sens. Elle ne voulait plus y penser. Dans le miroir de la salle de bains, elle découvrit que la poussière rouge lui avait tatoué la bouche, comme si elle avait embrassé un agonisant. On eût dit qu'elle avait les lèvres enduites de sang séché.

Elle se nettoya du mieux qu'elle put.

Cherchant l'appui du mur, elle gagna la chambre de Laura, poussa la porte. La pièce sentait le sommeil. Sarah s'agenouilla au chevet de son amie, souleva lentement le maillot de footballeur pour dénuder le ventre de la jeune femme. La peau rose ne présentait aucune trace, pas même une décoloration rectiligne. Elle ne put résister au besoin de toucher. Ce contact éveilla la dormeuse.

— Qu'est-ce que tu fais ? marmonna-t-elle.

Sarah se recula précipitamment. Laura s'était redressée sur un coude, mal réveillée mais déjà soupçonneuse. Croyait-elle à un geste équivoque ? Sarah ne put se retenir de rougir.

« Dis-lui ! » murmura une voix dans son esprit.

Laura rabattit sa chemise sur son ventre sans se départir de l'expression de méfiance inscrite sur ses traits.

— J'ai dormi comme une souche, maugréa-t-elle. J'ai la tête pleine de cotons. Tu as fait du café ?

Sarah bredouilla une réponse vague et fila à la cuisine. Elle n'avait pas été capable de révéler ce qui s'était passé. Elle n'aurait su dire pourquoi.

Elle tenta d'imaginer un moyen de dire la vérité à Laura : « Hé ! À propos, pendant que tu dormais. Un type est venu, il t'a ouverte du haut en bas pour te bricoler. Je ne sais pas exactement ce qu'il avait dans la tête. Je crois qu'il t'a greffé deux ou trois trucs supplémentaires. Je n'ai pas osé lui demander à quoi ça servait, tu sais, moi et la technique, ça fait deux. Ri n'auras qu'à faire attention dans les jours qui viennent. Tu pourrais avoir des surprises. » Non, c'était grotesque. Alors quoi ?

Et d'abord, qu'avait-elle réellement vu ? Un pickpocket organique à l'œuvre, rien de plus. Non, non, elle mentait, elle se mentait ! L'homme n'avait rien volé, bien au contraire ! Elle l'avait vu glisser des choses à l'intérieur de Laura. Des organes bizarrement façonnés, qui ne correspondaient à rien de ce qu'on a l'habitude de voir dans les manuels d'anatomie. Elle l'avait vu effectuer des branchements... Merde ! Elle ne trouvait pas d'autre mot ! Mais elle n'inventait pas, elle l'avait observé pendant qu'il bricolait des dérivations. Il avait fiché ses drôles de glandes sur les organes principaux de Laura comme s'il savait exactement ce qu'il faisait. Des organes parasites ?

Ça ne tenait pas debout, c'était sûrement un dingue de la chirurgie domestique. De plus en plus de gens se soignaient eux-mêmes. Les stages de formation médicale à l'usage des colons les y avaient encouragés. Home made surgery... Les rayons des boutiques de santé débordaient d'ouvrages d'initiation pour débutants ou bricoleurs confirmés. Était-ce grave ? Laura risquait-elle de souffrir à brève échéance de perturbations majeures ?

Elle prépara le café, chercha deux tasses propres dans le fouillis de l'évier sale, les rinça sous le jet. Des cafards prirent la

fuite. Laura entra dans la cuisine, elle se frottait le ventre par-dessus le maillot de foot. Comment lui expliquer qu'on avait fourré des choses en elle ? N'est-ce pas le sort habituel des femmes après tout ? N'appartenait-elle pas à une race qu'on ne cessait de remplir d'une manière ou d'une autre ? BB Alors, interrogea Laura. Tu n'as vu personne ?

Pas de voyeur ?

— Non, mentit Sarah. Tout était calme. Tu as dormi comme un bébé.

— J'en avais besoin, bâilla Laura. Il faut que j'aille à l'école, j'ai un cours à onze heures et un autre à quatorze. Je ne sais pas ce que j'ai, ça doit être les somnifères, je me sens lourde ce matin.

« Lourde, songea Sarah. Lourde d'organes que tu ne possédais pas hier, pauvre idiote ! »

Au moment où elle se formulait ces mots, elle s'effraya de son cynisme. C'était... c'était comme si elle avait choisi de devenir complice du « chirurgien » de minuit. Elle savait désormais qu'elle ne dirait rien, pas un mot. Ni maintenant ni plus tard.

Laura releva son maillot, observa son ventre nu.

— Merde, marmonna-t-elle. J'ai l'impression d'avoir grossi. Il va falloir que je me mette au régime.

Elle appuya sur le bouton de la radio. Un quelconque présentateur évoquait les dernières attaques du cow-boy. Trois nouvelles femmes avaient été marquées au front à l'aide d'un fer rouge. Le détraqué semblait fixé sur cette partie de l'anatomie humaine. Peut-être pouvait-on échapper à ses attaques en portant un casque intégral ?

— Quel monde de dingues... soupira Laura.

Elle finit sa tasse de café et partit prendre une douche.

— Tu restes encore un peu ? demanda-t-elle au moment de disparaître dans la salle de bains.

— Oui, fit Sarah. Rien ne m'oblige à rentrer. Je vais rester quelques jours. Chouette ! lança Laura. Je savais que tu étais une vraie copine !

« Je reste pour voir ce qui va t'arriver, pensa Sarah en se mordant la chair du pouce jusqu'au sang. Je reste parce que j'ai l'impression que c'est ce qu'il veut que je fasse. »

Laura s'habilla. Elle se comportait normalement et ne paraissait pas souffrir des modifications corporelles dont elle avait été victime. Elle jeta son sac de toile sur son épaule et sortit. Sur son visage reposé, les greffes demeuraient invisibles. Elle était jolie, jeune. Normale.

— Tu vas pouvoir faire un somme, dit-elle en franchissant la porte. Le type ne vient jamais dans la journée. Probable qu'il travaille quelque part. Essaie de dormir. Je ne téléphonerai pas, ça risquerait de te réveiller.

Sarah la regarda traverser le jardin, franchir la barrière. Elle savait qu'elle aurait dû dire : « Allons à l'hôpital passer une radio, il faut déterminer ce que ce type t'a installé dans le ventre. On pourra peut-être t'opérer tout de suite ? » Pourquoi n'avait-elle pu se résoudre à ouvrir la bouche ?

Dès qu'elle se retrouva seule dans la maison, elle succomba à l'impression d'accablement qui l'avait déjà assaillie la veille. Le désordre des lieux lui était désormais indifférent, les cafards qui se poursuivaient autour de l'évier n'éveillaient plus aucun dégoût en elle. Elle se laissa choir sur un fauteuil. Elle avait toujours, dans la bouche, la saveur étrange de la poussière rouge que sa salive avait diluée. Le café n'avait pu l'effacer. D'ailleurs, à bien y réfléchir, elle n'avait pas perçu le goût du café... Peut-être les aliments n'auraient-ils plus jamais le moindre goût pour elle ?

Elle ferma les yeux, la tête pleine d'une palpitation sourde. Les tempes lui faisaient mal. Elle bascula dans le sommeil sans même s'en apercevoir. Elle rêva qu'elle était nue, bras et jambes en croix, dérivant dans la nuit du cosmos. Elle tombait en chute libre, à une vitesse effrayante, et la poussière des planètes émiettées lui râpait la peau, emportant ses cheveux, les poils de son pubis, usant ses seins comme s'il s'agissait de simples sculptures de sable. Elle perdait ses formes, se polissait, se métamorphosant en un galet de chair vive, un galet oblong pourvu d'une bouche et d'une paire d'yeux. Elle n'avait plus rien d'une femme, elle se laissait bousculer par les bourrasques

soufflantes du fond de l'univers, elle s'amenuisait avec un contentement secret. Il y avait quelque chose d'écrit sur son ventre, en une langue qu'elle ne savait déchiffrer. Un nom.

Elle dérivait entre les planètes, et une voix tombant du ciel lui disait :

— Ouvre les yeux, apprends à voir ! On a toujours voulu te faire croire que les mondes gravitant autour du soleil étaient de simples masses de terre habitée ou déserte. Il n'y a rien de plus faux. Les planètes du système solaire sont en réalité les cerveaux d'une peuplade de géants aujourd'hui disparue. Leurs corps immenses se sont défaits, leurs squelettes disloqués. N'a subsisté que le contenu de leur boîte crânienne. Des cerveaux en suspension dans le vide sidéral, et que, dans votre ignorance, vous avez appelé : Terre, Mars, Vénus... En veux-tu une preuve ? Prends tous les morceaux de roches qui constituent les célèbres anneaux de Saturne. Emboîte-les comme les pièces 151 d'un puzzle, et tu verras qu'ils forment un crâne. Un crâne dont les os se referment autour de la planète. Il y a bien longtemps que les hommes le savent. Ils ont procédé à des simulations sur ordinateur à partir des relevés effectués par les sondes cosmiques, mais le résultat obtenu les a tant effrayés qu'ils ont aussitôt classé le dossier. Imagines-tu ce qu'ils ont pu ressentir en voyant surgir cette tête d'os gigantesque flottant au milieu des étoiles ? Personne, chez vous, n'est encore prêt à recevoir une telle connaissance. Votre univers est un cimetière, une morgue infinie. Vous vivez sur le Cerveau d'un géant mort, il y a des centaines de millions d'années, avant le big-bang. Vous vous croyez vivants, mais vous n'êtes que des idées courant dans les circonvolutions mentales d'un esprit qui s'éteint. Ce que vous prenez pour des continents, ne sont que des zones cervicales aux attributions bien précises... Jadis la distribution des peuples respectait la spécificité de ces zones. Dans les parties responsables de la mobilité, vivaient des hommes aux capacités physiques prodigieuses, dans le centre du langage ; des peuplades maniant tous les secrets des combinaisons symboliques, dans les aires de créativité ; des hurluberlus aux créations fantasques... Puis la Pangée s'est fractionnée en plusieurs continents distincts, et les hommes se sont mélangés.

Vous n'êtes rien, je te le répète, que des idées qui s'éteignent sur un cerveau en voie de dessèchement. Ce que vous prenez pour de la terre, n'est que de la matière grise fossilisée. Il aurait fallu vous unir pour sauvegarder l'intelligence qui habitait ce crâne, maintenir la cohérence première. En vous mélangeant, vous avez conduit l'esprit que vous deviez servir à l'incohérence. À la folie.

— Mais, le soleil, demandait Sarah. Est-ce aussi un cerveau ?

— Oui, répondait la voix. C'était le plus fou de la tribu, celui qui a causé la mort des géants, celui qui a provoqué l'explosion initiale, le big-bang. Et la fièvre qui couvait dans sa cervelle brûle encore. Elle vous réchauffe, elle vous inonde de ses miasmes nocifs. Je te parle d'une très ancienne querelle... D'un crime effacé de la mémoire des hommes. Vous n'êtes rien, que des impulsions électriques courant dans les neurones d'un esprit qui va s'endormir du dernier sommeil. Il fallait que tu l'apprennes. Maintenant je vais me taire. Écris donc ce que tu as vu, ce qui est et ce qui doit arriver ensuite.

Sarah s'éveilla en sursaut. Elle ruisselait de sueur et son tee-shirt lui collait à la poitrine. Il était tard, près de quinze heures. Elle avait dormi tout ce temps entre les bras du fauteuil. Les derniers mots du rêve résonnaient encore dans sa tête. Elle savait qu'il s'agissait d'un verset des Écritures, un fragment de St John The Divine. En temps normal elle n'aurait prêté aucune attention à ces élucubrations, mais aujourd'hui, les images nées du rêve allumaient en elle une terrible brûlure. Elle y voyait un avertissement prémonitoire, une prophétie inscrite en lettres de feu.

La vision du crâne reconstitué de Saturne lui donnait envie de courir se recroqueviller au fond d'un placard. Pour un peu elle aurait scruté le ciel à la recherche de toutes ces têtes de mort géantes flottant dans les ténèbres du cosmos et dardant leurs orbites vers la Terre. Elle arracha son tee-shirt, se dépouilla du jean qui collait à ses cuisses et courut sous la douche. L'eau fraîche lui permit de se calmer quelque peu, mais

elle demeurait persuadée de l'imminence d'un grand danger. Quelque chose allait se produire, dans les heures à venir. Un prodige comme personne n'en avait encore vu.

Elle se rhabillait quand Laura poussa la porte d'entrée. Elle avait le visage très rouge, les yeux hagards et transpirait d'abondance. De grandes taches de transpiration maculaient ses vêtements comme si elle avait la fièvre. Sans prendre la peine de se sécher les cheveux, Sarah se précipita vers elle. La jeune femme parut à peine remarquer sa présence.

— Tu te sens mal ? s'enquit Sarah.

— ... chaud, marmonna Laura. Trop chaud... malade...

Elle laissa tomber son sac sur le sol et entreprit d'arracher sa chemise sans se préoccuper des boutons qui sautaient aux quatre coins de l'appartement.

Sarah comprit que les organes greffés au cours de la nuit étaient en train de modifier son métabolisme. D'immenses bouleversements s'opéraient dans son corps, qui engendreraient des transformations radicales. Elle tendit la main pour aider la jeune femme à se défaire. La chaleur de sa peau lui parut effrayante.

— Bon sang, murmura-t-elle, tu dois avoir plus de quarante de fièvre ! Il faut appeler un médecin.

Mais, au moment même où elle prononçait ces mots, elle sut qu'elle ne toucherait pas au téléphone.

Laura, presque nue, faisait le tour de la pièce d'une démarche de somnambule. Son épiderme présentait de grandes zones enflammées, des taches écarlates. Elle suait d'abondance, sa bouche était enflée et ses paupières si gonflées qu'elles se fermaient toutes seules.

Elle s'effondra dans le fauteuil que Sarah venait de quitter, et se recroquevilla sur elle-même.

— Soif... bégaya-t-elle. Soif...

Sarah se précipita dans la cuisine pour remplir un verre d'eau. S'approchant de son amie, elle s'évertua à la faire boire. Les lèvres de Laura étaient sèches, craquelées. Et quand l'eau toucha ses dents, Sarah eut l'impression d'entendre le liquide

chuintier comme lorsqu'on asperge la semelle d'un fer à repasser brûlant. Elle voulut croire qu'elle avait été victime d'une illusion, mais la chaleur qui s'échappait de la bouche de Laura était proprement effrayante.

— Faim... grogna cette dernière. Nourriture... Faim...

Se laissant glisser du siège, elle se déplaça à quatre pattes en direction de la cuisine et du réfrigérateur. Une odeur de roussi s'échappait de ses aisselles non rasées, comme si le poil était sur le point de s'enflammer. Sarah n'osait plus la toucher. Laura ouvrit le frigo pour s'emparer d'un steak cru posé sur une assiette. Elle porta la viande à sa bouche et mordit dedans. À nouveau, Sarah perçut le chuintement du « fer à repasser ». L'organisme de Laura exigeait probablement un surcroît d'énergie pour alimenter le mécanisme de transformation dont il était le théâtre, mais un spasme mitfin à ses velléités d'alimentation, et elle vomit sur le carrelage la viande qu'elle avait tenté d'ingérer. Sarah détourna la tête, non parce que ce malaise la dégoûtait, mais parce qu'elle venait de se rendre compte que les morceaux de steak étaient cuits. Un simple aller-retour dans le tube digestif de Laura avait suffi à rissoler cette viande crue tirée du réfrigérateur. Elle se redressa d'un bond en secouant la tête. Non, ce n'était pas possible, personne ne pouvait avoir la fièvre à ce point !

Personne de normal... lui chuchota une voix perverse.

Cependant Laura n'était plus normale, le visiteur nocturne l'avait modifiée. Elle était en train de devenir quelque chose d'autre...

Sarah se baissa pour attraper son amie sous les aisselles. Elle eut l'illusion de saisir à mains nues un gigot en cours de cuisson. La texture de la peau avait changé, elle s'apparentait maintenant au cuir, comme si les greffes de protoplasme vétérinaire étaient en train de remplacer tout l'épiderme. Une mue... Laura muait, abandonnant une enveloppe charnelle trop fragile pour en endosser une autre, beaucoup plus résistante.

Sarah eut bien du mal à la ramener jusqu'au fauteuil. Elle ne savait que faire. Laura lui rappelait ces cosmonautes qui rentrent dans l'atmosphère au moyen d'une capsule défectueuse. Elle n'ignorait pas que lorsque ce genre d'accident

se produisait la vitesse trop élevée amenait à ébullition toutes les humeurs internes des passagers, cuisant du même coup leurs organes dans les émanations du sang en cours d'évaporation. Laura, ratatinée dans son siège, au milieu de son salon, effectuait une entrée dans l'atmosphère sans bouger d'un pouce. Il n'y avait qu'à l'observer pour comprendre qu'elle subissait un frottement analogue à celui qu'elle aurait encaissé dans la cabine de pilotage d'un vaisseau spatial de retour sur Terre. Sa peau rougissait comme le fuselage d'une navette. Prise de panique, Sarah courut à la cuisine pour remplir d'eau une cuvette dont elle projeta le contenu sur la jeune femme. L'aspersion produisit un nuage de vapeur, et tout le liquide s'évapora au moment même où il touchait l'épiderme de la malheureuse.

« Faning, songea Sarah. Décroche le téléphone et appelle Faning, lui au moins saura quoi faire ! »

Elle tituba vers l'appareil, mais un gémissement rauque l'arrêta. Laura s'était cambrée entre les bras du fauteuil, les reins arqués, ne se soutenant plus que par la tête et les talons. Dans une sorte d'hallucination, Sarah crut voir une silhouette rouge briller au cœur de la chair de la malade. Le squelette, porté à l'incandescence, illuminait le corps de l'intérieur, à la manière d'une résistance électrique. Elle hurla, soudain persuadée que la charpente osseuse allait s'enflammer, et que Laura, privée de support, s'effondrerait sur la moquette en une masse désormais incapable du moindre mouvement. Elle imaginait le pire, l'impossible. Elle se sentait devenir folle. Elle recula à l'autre bout du salon et ne s'arrêta que lorsque ses épaules heurtèrent le mur.

Puis Laura retomba dans sa prostration. Ses cheveux étaient devenus blancs, et sa langue avait pris l'aspect effilé d'une dague. Fascinée, Sarah fit quelques pas pour se rapprocher. Des cellules de tissus osseux s'étaient regroupées à la pointe de la langue, faisant de l'organe une sorte de lame luisante. Cette métamorphose donnait un aspect monstrueux à la jeune femme. Ses yeux révulsés brillaient d'une lueur blanche, et ses pieds, très rouges, dégageaient une chaleur terrible, si forte que Sarah ne put les effleurer.

À première vue, l'addition de ces éléments disparates paraissait dépourvue de sens, cependant Sarah savait intuitivement que ce n'était pas le cas. Elle chercha à se rappeler... Cela remontait à son enfance. C'était pendant la messe, à la mission baptiste de San Diego où sa grand-mère l'emmenait le dimanche. Le pasteur avait lu un extrait de l'Apocalypse de Saint Jean...

Oui, c'était ça...

Contournant le fauteuil où Laura râlait doucement, elle courut dans la chambre. Elle avait vu un exemplaire du Nouveau Testament dans l'édition approximative du Salvation Praying Group sur la table de chevet, une de ces éditions gratuites que l'association distribuait dans les motels. Elle feuilleta le petit livre bleu. Les pages trop fines se froissaient sous ses doigts. Il lui fallut un moment pour trouver ce qu'elle cherchait.

C'était au premier livre, versets 14, 15 et 16 :

Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la neige ; ses yeux étaient comme une flamme, ses pieds semblables à du fer ardent, et sa voix était comme le bruit de grandes eaux. Il avait dans la main droite sept étoiles. De sa bouche sortait une épée aiguë, à deux tranchants...

Sarah gémit et lâcha le livre. Elle venait de comprendre. Le visiteur nocturne... Le chirurgien mystérieux... Il avait essayé de transformer Laura en un personnage des Saintes Écritures. Le plus fameux. Jésus... Il avait tenté de faire d'elle une réplique de Jésus.

Elle se mordit la main pour étouffer son gémissement. Elle ne savait ce qui l'effrayait le plus, le sacrilège ou le tour de passe-passe organique. Elle revit le géant en treillis kaki, avait-il dans l'idée de mettre en scène la Bible au moyen d'acteurs « préparés » de ses mains ? Cette fois elle devait prévenir la police. Il était hors de question qu'elle se rende complice d'une telle folie. Elle décrocha le téléphone posé sur la table de chevet. Au même moment, une voix mouillée, chuintante, résonna dans son dos. (Et sa voix était comme le bruit de grandes eaux...)

— SSSaraah... disait-elle. SSSaraaah... tu veux donc me trahir ?

Une odeur de roussi envahit le couloir ; Sarah entendit grésiller la moquette comme si on y appliquait la semelle d'un fer à repasser chauffé à blanc. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Laura avait quitté son fauteuil et s'avançait à pas lents. La voix était horrible, déformée par la langue qui l'empêchait d'articuler convenablement les syllabes. Un serpent, dans un dessin animé, aurait parlé de cette manière. Sarah serrait toujours le combiné téléphonique. « Tu dois bouger ! hurla-t-elle intérieurement. Tu dois bouger avant que cette chose ne pose la main sur ton épaule... »

Elle pivota sur elle-même. Laura se tenait là, à trois mètres, nue, le visage auréolé de cheveux blancs. Sa langue cornée pendait de sa bouche sur son menton tel un fer de lance humide. Les ongles de sa main droite brillaient, illuminés de l'intérieur, lançant chacun un faisceau de lumière. C'était une caricature horrible du texte sacré. La langue palpitait, trop longue, alourdie par son dard de corne.

Sarah tenta de se rappeler ce que disait le livre. C'était quelque chose comme : Repens-toi, sinon je viendrai à toi bientôt, et je te combattrai avec l'épée de ma bouche...

— SSSaraaaah, siffla la chose. Viens contre moi... Viens... Quand j'ai ouvert les yeux, ce matin, tu caressais mon ventre. Ne dis pas non, je t'ai vue. Tu m'aimes ? Tu as envie de moi ? Laisse parler ta nature. N'as-tu pas également envie de m'embrasser ? Viens dans mes bras. Viens donc poser ta bouche sur la mienne...

Sarah lâcha le téléphone et recula. Elle songea trop tard qu'elle aurait pu s'enfermer dans la chambre et sortir par la fenêtre. Elle était trop effrayée pour agir rationnellement.

La créature avançait toujours. Ses pieds imprimaient des marques noires sur la moquette de Nylon. Tout son corps semblait caparaçonné de corne ou d'ivoire, un tégument de cuir écailleux permettait l'articulation de cette armure ossifiée.

— SssSarah... répétait-elle à chaque nouveau pas.

Sarah s'imagina dans les bras de la chose. Elle n'ignorait pas que la langue-épée jaillirait de la bouche de « Laura » pour s'enfoncer dans la sienne et lui crever la nuque, et pourtant une lassitude extrême la poussait à s'abandonner. « La tristesse,

pensa-t-elle sans savoir d'où lui venait cette expression. La tristesse des Martiens. »

N'était-ce pas tentant d'en finir une fois pour toutes ? De se laisser aller dans les bras d'une amie...

— Viens, chuchota la créature, ce sera si rapide que tu n'auras pas mal. Il le faut, tu le sais bien. Tu n'as jamais été capable de garder un secret.

— J'appelais l'hôpital, bredouilla Sarah.

— Mais non, haleta l'être qui se rapprochait. Tu voulais avertir la police. Tu voulais nous trahir. Tu es du mauvais côté. Tu œuvres pour les méchants. Tu voudrais perpétuer le Chaos et l'obscurité.

À présent Sarah sentait sa chaleur. Elle avait l'impression qu'un brasier s'avancait vers elle. Quand la créature la prendrait dans ses bras, toute sa chair grésillerait, et elle ne pourrait se retenir de hurler sous la brûlure, offrant involontairement sa bouche au baiser promis. Alors, la langue de corne...

Elle avait atteint le bout du couloir. Elle ouvrit une porte au hasard, c'était celle d'un cagibi. S'y enfermer ne retarderait l'échéance que de quelques minutes. Elle ne put rien imaginer d'autre et se jeta dans le réduit dont elle ferma la pote, se cramponnant à la poignée pour la bloquer. Elle y était recroquevillée depuis trente secondes à peine que la langue ossifiée creva le contre-plaqué, jaillissant à l'horizontale tel le fer d'une dague. Sarah hurla, mais qui l'entendait ? Et qui était encore capable de réagir dans ce quartier voué à l'apathie ?

Deux autres coups percèrent le bois, puis une bouffée de chaleur frappa la jeune femme au visage, lui coupant la respiration. Une odeur de fumée emplit le placard. Elle devait sortir au plus vite si elle ne voulait pas périr asphyxiée. Une quinte de toux la plia en deux. Il y avait le feu, un incendie s'était déclaré. Incapable de résister plus longtemps elle repoussa la porte du cagibi. La chaleur la fit suffoquer et elle leva les bras pour se protéger de sa morsure.

La créature flambait au milieu du couloir, embrasée par sa chaleur interne trop vive. Il fallait passer tant qu'elle tenait encore debout et qu'il était possible de la contourner. Sarah saisit un imperméable dans la penderie, s'en enveloppa la tête,

les épaules, et fonça, rasant le mur. Elle eut peur, l'espace d'une seconde, que la chose ne la saisisse au passage, mais aucune intelligence n'habitait plus l'être que dévoraient les flammes.

Dans la cuisine, elle chercha vainement un extincteur. Il était déjà trop tard, l'incendie se propageait. Les matériaux fragiles des cloisons s'embrasaient les uns après les autres. Il n'y avait plus rien à faire. Sarah récupéra son sac et courut dans le jardin. Derrière la haie, le chien des voisins se mit à japper. Elle crut qu'il allait sauter par-dessus la barrière pour la mordre, mais il se contenta de l'accompagner en la fixant de ses gros yeux exorbités. Elle lui tourna le dos. Un vieil homme, assis au bord du trottoir la regarda jaillir de l'allée, les cheveux roussis, hagarde.

— Appelez les pompiers ! lui cria-t-elle.

Il ne réagit pas. Elle remonta la rue, saisissant aux épaules les rares passants. Ils la fixaient sans comprendre, indifférents, lointains. Certains se dégageaient avec des mimiques craintives.

Quand elle eut atteint le carrefour, elle se retourna. Le bungalow n'était plus qu'un brasier.

Fin du tome 1

À suivre « *Promenade du bistouri* ».